

PAGES
MANQUANTES



La Revue Populaire

Vol. I. No 1

MONTREAL

Decembre 1907

JL EST des clous qu'il faut qu'on enfonce; mais il est aussi des sujets qu'il suffit qu'on effleure, car ils réunissent immédiatement l'adhésion de tous les esprits. Et le besoin d'un magazine canadien-français est un de ces sujets—j'entends un magazine sérieusement organisé lancé et maintenu, et non un de ces malheureux avortons destinés, dès le premier jour, à aller tôt prendre leur place dans le cimetière des journaux mal nés, si pittoresquement décrit par feu Berthelot. Feuilles venues avant le temps, ou héritières de tares ataviques, ou mal conçues, ou mises à un régime déprimant...

Elles sont mortes, n'ont point vécu;
Elles faisaient semblant de vivre.

Il était naguère de mode—avec assez de raison parfois—de blâmer uniquement le public de ces trépas prématurés. Oh! ce public... il n'avait pas de goût; il passait à côté du beau et du bon sans le voir; ou, s'il le voyait, il était trop mesquin pour s'en payer la jouissance; enfin, il ne méritait pas les fruits des intelligences et des labeurs... Voilà par quoi les pères de journaux ratés s'excusaient et se consolait. Quelques-uns avaient droit de parler ainsi; mais les autres—le plus grand nombre—ne durent leur insuccès, qu'à la médiocrité de leurs marchandises. Vous connaissez l'apostrophe si pleine de douce remontrance: "Bonhomme, bonhomme, ce n'est pas le puits qui est trop profond, c'est ta corde qui est trop courte."

×

UN CELEBRE axiome judiciaire dit: "On n'a pas le droit d'une chose impossible. Mais n'a-t-on pas plus que le droit: le devoir d'une chose possible et utile? Or, l'expérience justifie les éditeurs de la REVUE POPULAIRE de croire que le succès d'un magazine mensuel est possible. Ils ont à leur appui le succès exemplaire du *Samedi*. Il y a de plus le goût du genre magazine mensuel qui se manifeste partout. Le Canada français pouvait-il rester seul, parmi les pays civilisés, à ne pas succomber aux attraits si prenants et si variés de ce genre! Le magazine est tout puissant dans les trois plus grands pays d'Europe et aux Etats-Unis. Le

plus bel hommage qu'il ait reçu est bien l'obligation où se sont trouvés les grands journaux quotidiens de s'ajouter, chaque semaine, une "section magazine", ou de perdre du terrain. La prépondérance universelle du magazine dispense, n'est-ce pas? de démontrer ici son utilité. Dès ses débuts en 1731 — le *Gentleman's Magazine*, fondé à Londres.—il plut, intéressa et donna l'impression d'une chose qui, une fois bien orientée, et servie par le perfectionnement de la gravure, deviendrait puissante et indispensable. Tout de suite, on a dit du magazine qu'il serait "la bibliothèque économique et portative des masses". Sur le champ aussi, la France adopta le genre, se délecta de *magasins* admirablement combinés pour l'époque et dont le principal, le *Magazine Pittoresque*, a fait les délices de bien des Canadiens. Le genre revue ne peut plaire et profiter qu'à des classes restreintes, tandis que le magazine est la "chose" de tout le monde. "Il présente à l'esprit, dit Larousse, l'idée de quelque chose de plus léger, de plus varié, de plus vulgarisateur et de plus divertissant que la revue; enfin... l'illustration est un des caractères distinctifs du magazine." Mais pour être plus léger, le magazine n'en est pas moins recherché par les grands penseurs désireux de se faire entendre des masses. Le cardinal Gibbons, l'archevêque Ireland, Edison, Roosevelt, pour ne parler que des vivants et des voisins, choisissent de préférence le magazine, parce que c'est une tribune qui sait réunir et retenir les plus nombreux auditoires, et satisfaire les cerveaux les plus divers. Le sommaire d'un magazine bien équilibré, c'est un menu bien ordonné où tout se trouve en double et même en triple, depuis les bouillons clairs et les soupes grasses jusqu'aux desserts vaporeux, en passant par les hors-d'œuvre les plus imprévus et les plats de résistance les plus nutritifs.

×

JL N'EN tient qu'au public canadien-français que la REVUE POPULAIRE puisse, beaucoup plus tôt qu'on ne le présume, soutenir fort avantageusement la comparaison avec tout autre magazine américain de même prix, et même un peu plus cher. Ce public aura de nous ce qu'il désirera. Comme dit le vocabulaire yankee: *Put your money in the slot, we will do the rest*. Ce premier nu-

méro paraîtra, aux yeux de plusieurs, un assez solide commencement de preuve de notre bonne volonté et de nos moyens. Et en ce numéro et en ceux qui suivront, on trouvera à lire des choses qui, toutes, oui, toutes, peuvent intéresser un Canadien-Français à un degré quelconque. Tandis que si, d'un magazine américain, nous soustrayons les annonces, les articles et les gravures ne comportant aucun intérêt pour nous, il reste, à la vérité, assez peu de chose. Il y a encore ceci : la REVUE POPULAIRE n'aura jamais moins de 100 pages, mais elle en aura 120, 150, 200, quand le public le voudra. Cette augmentation suivra de près l'augmentation du côté du double patronage lecteur et annonceur. La chose est entre vos mains : donnant, donnant ; et soyez certains que dans ce marché, c'est encore vous qui aurez la plus forte proportion. Un magazine compte beaucoup sur l'annonce. Aux États-Unis, c'est le médium de publicité par excellence pour l'annonce sérieuse et entreprenante. Certains magazines ont jusqu'à cent pages d'annonces, publiées à des taux variant de cinquante cents à cinq dollars la ligne. Nous ne demandons pas tant que cela. Que l'annonceur, soucieux de bien placer l'argent de sa publicité, veuille seulement se donner le mal de constater, par lui-même, en combien de mains passe un magazine, le soin qu'en on prend, la place de choix qu'on lui réserve pour l'en sortir des fois et des fois encore ; que l'annonceur fasse cela et la REVUE POPULAIRE n'aura pas à franchir plus que la moitié du chemin pour le rencontrer et obtenir sa commande.

X

CLARETIE a écrit ceci : « Des images ! des images ! c'est ce que l'enfant demande avant d'être homme, et c'est ce qui reste à l'homme avant de mourir. » Profonde vérité ! C'est en en tenant compte que le magazine a pu pousser et fortifier ses racines si avant dans la faveur publique. Il fait la première éducation de l'enfant par l'image, car la Nature a ainsi réglé le programme du développement du cerveau : que celui-ci doit, d'abord, s'instruire par la vision des objets avant de pouvoir même en connaître les noms. Et sans l'image, sans la leçon de choses illustrée, l'enfant ne connaîtrait que ce qui git et s'agite dans son voisinage immédiat et resterait longtemps borné. Pour les adultes et les vieux, l'image est un merveilleux agent de récréation et d'instruction ; c'est un sûr démonstrateur des idées les plus simples comme les plus abstraites. L'image règne partout. Le livre s'en fortifie ; les journaux quotidiens ne peuvent lui refuser l'entrée ; la réclame commerciale y recourt avec profit ; cent théâtres de vues animées se

fondent, chaque jour, dans l'univers civilisé, nous dit la statistique. L'image bien choisie, variée, *actuelle*, de bon goût, abondante, sera donc au premier rang des éléments auxquels la REVUE POPULAIRE demandera le succès.

X

PAR expérience depuis longtemps et amèrement acquise, les éditeurs de la REVUE POPULAIRE savent combien, dans ce pays, même en payant, il est difficile de se procurer des écrits à heure fixe et sur des sujets nommés. Aussi, pour parer à toute éventualité et n'avoir pas à dépendre du caprice de celui-ci ou de la mauvaise gestion de celui-là, se sont-ils attaché les services réguliers d'un groupe d'écrivains, tous capables d'intéresser, d'instruire, d'apporter à la première heure, et non à la treizième, leur part du labeur. J'en reparlerai.

X

COMME certain personnage du bon La Fontaine :

Riche d'un long espoir et de vastes pensées,

nous lançons donc sans trop d'appréhension notre premier numéro, tout imparfait qu'il soit, comptant surtout sur l'indulgence due à un essai sans précédent dans ce pays et sur ce bon sens, plein de charité, qui faisait dire à Gabriel Hanotaux : « Il ne faut jamais juger une chose par ses faiblesses, mais sur ses mérites. » La REVUE POPULAIRE ne contentera pas tout le monde. Des personnes, évidemment, croiraient déchoir en se montrant satisfaites de quoi que ce soit ; d'autres en sont toujours empêchées par un sentiment de jalousie native ou acquise. Barbier disait :

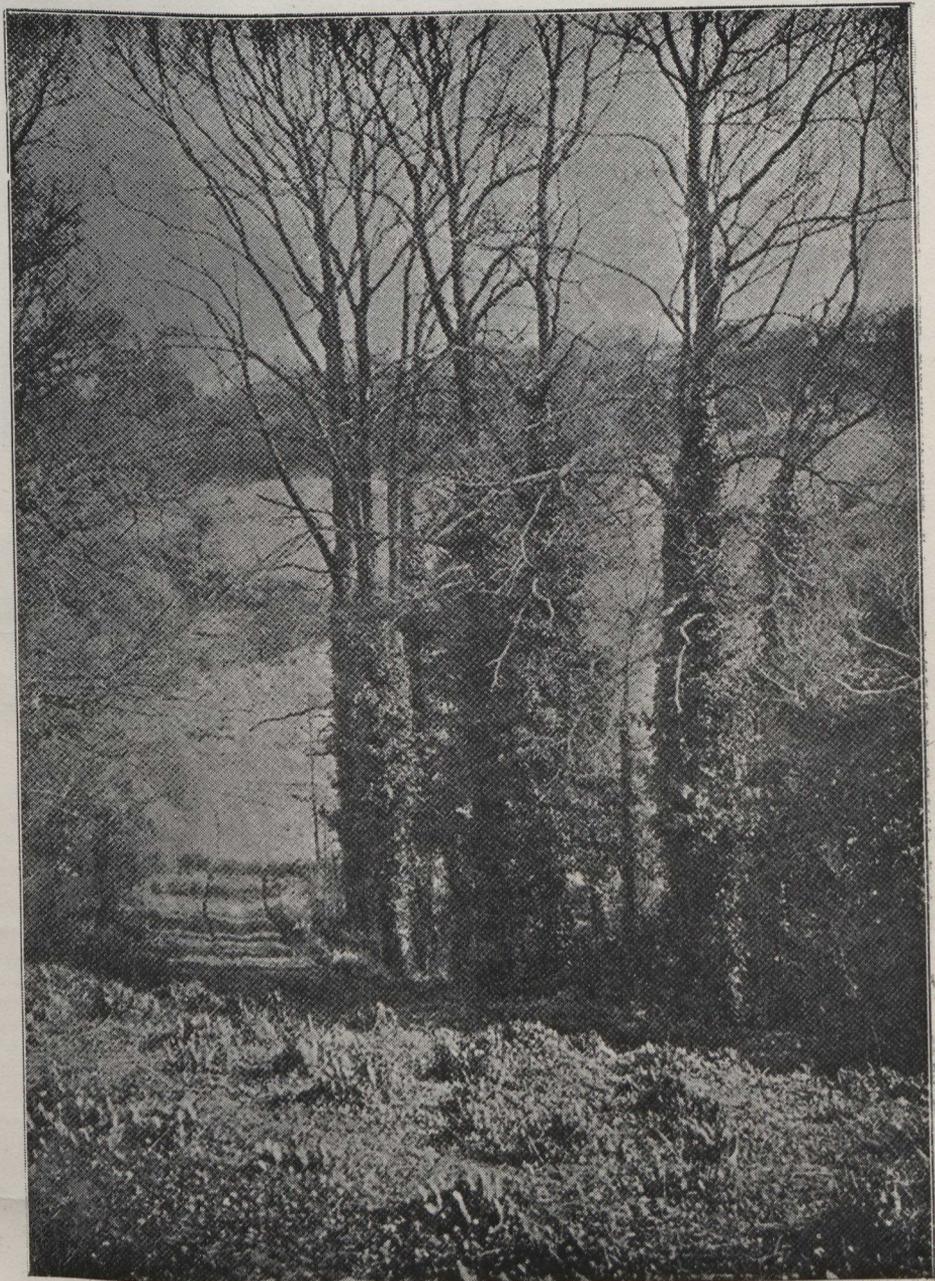
*Vouloir contenter l'univers
Est folie ; il faut que l'on glose.
L'un me dit : « Faites de la prose. »
L'autre me dit : « Faites des vers. »
J'aurais bien dû faire autre chose !*

Eh bien, pas nous ! Nous ne ferons pas « autre chose », pour tenter de plaire à des personnes incontentables par tempérament ou par entraînement. Nous nous en tiendrons au contraire, tout en écoutant les conseillers de bonne foi, à continuer de cultiver et perfectionner un genre que nous savons être du goût du plus grand nombre, avant bien soin, par-dessus tout, de n'offrir à tous, jeunes et vieux, que du bon et du beau, car, a dit Bacon, la lecture se transforme en mœurs.

D'ARGENSON.

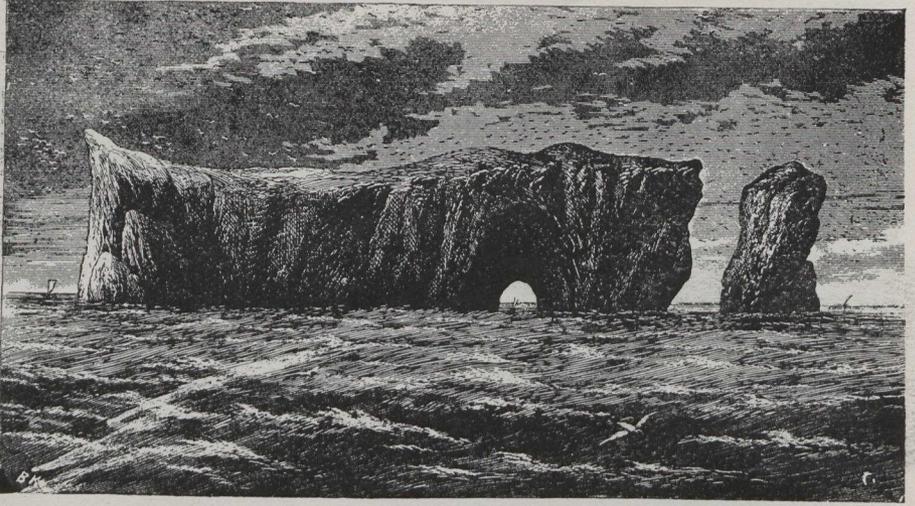


Un Coin du Mont-Royal



Par les sentiers boueux d'Automne,
Je marche, les cheveux au vent.
Plus d'un passant muet s'étonne
Et me considère en rêvant.

Au milieu des feuilles jaunies,
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.



Roc Percé

(Sonnet Canadien)

C'EST un cap étranglé de varechs et d'eau grise,
Que les assauts du nord ont en vain secoué,
Que le marsouin, passant par bande sous la brise,
Vient frôler quelquefois de son dos tatoué.

Lorsque le soir descend sur son énorme frise,
L'ombre géante emplît son large fianc troué,
Où tout le jour, dorant le golfe qui s'irise,
Compagne de l'azur, la lumière a joué.

Défiant, calme et seul, les plus hautes marées,
Ses roches, par les flots saumâtres entourées,
Depuis des milliers d'ans, narguent les vents amers.

Et les grands goélands, ces lourds pigeons de mers,
Se repliant autour, dans leurs vols fantastiques,
Lui font un anneau blanc de leurs ailes étiques.

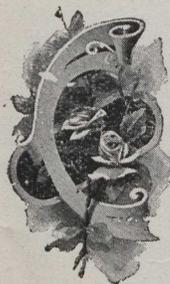
GONZALVE DÉSAULNIERS.



Souvenirs du Nord - Ouest

Une Seance Interrompue

Par MISTIGRIS



IL FUT un bien gros événement là-bas; peut-être sera-ce, pour les lecteurs de la REVUE POPULAIRE, plus qu'une anecdote banale, puisque cette séance dramatique en langue française fut la première donnée dans l'Alberta, peut-être même à l'ouest de Winnipeg, et l'on n'a pas dû, depuis, en être prodigue.

×

C'était en 1885, au Fort McLeod, où je faisais garnison avec une soixantaine de copains. Nous avions la double mission de protéger la frontière, menacée par je ne sais encore qui, et de garder des provisions qui n'existaient pas. Imaginez soixante gaillards, pleins de vie et de bonne volonté, condamnés, pendant trois mois, à une besogne aussi nulle.

Le commandant eut vite épuisé le programme à sa disposition: exercices, parades, tir à la cible avec des cartouches au ventre creux, curage, recurage et "rerecurage" de la place, petites et grandes gardes autour d'un fort ceint d'un mur se composant de deux fils de fer barbelé, permis de balade dans la ville de McLeod (groupe de dix baraques situé à dix arpents et dont toutes les attractions étaient concentrées dans le saloon d'un nommé Noël, fabricant d'une bière qui, bien additionnée de pain-killer, vous tapait le cerveau dans le temps d'y penser).

On s'était vite blasé du contact avec les sauvages de la réserve voisine, bons grands diables plus paisibles que nous et dont la loyauté se manifestait, surtout, par un inaltérable empressement à fumer notre tabac.

Et le tabac était parfois aussi

rare que l'argent, l'Intendance nous oubliant avec autant de constance qu'en mettait jadis la Caisse Impériale à négliger l'armée d'Italie.

Vous comprenez donc avec quel enthousiasme on accueillait tout nouvel élément de récréation, tout ce qui pouvait secouer un état de torpeur très voisin de l'ankylose morale et physique.

Ainsi, la création d'une société secrète, l'*Abrutissement Perpétuel*, eut un succès épouvantable, de peu de durée, hélas! le premier initié, un chemineau du nom de Rondeau, ayant failli devenir fou violent dès la troisième séance.

Or, c'est vers ce temps que le missionnaire de l'endroit, un oblat belge, nous invita à tapisser sa chapelle avec les gazettes que recevait le détachement, plus pour aveugler les fentes et les trous que pour décorer, vous n'en doutez pas.

Et c'est au cours de cette délicate opération que l'un de nous découvrit, chez le bon père, une petite comédie de collège, en deux actes. Le titre ne m'en revient pas; je me rappelle seulement qu'il y avait là-dedans un retour de marin qu'en croyait perdu, un trésor détourné, un traître très noir et un vieillard très blanc. Une comédie, en pareille acalmie, c'était le Pérou.

Et, pour comble de coïncidence heureuse, c'était, quinze jours plus tard, le 24 mai, la fête de la Reine que le commandant voulait célébrer dans les grands prix, pour atténuer, si possible, la réputation de déloyauté que nous avions acquise à Winnipeg en criant: Hourra pour Riel!

Il y avait presque raison d'Etat, et les petits rôles de la providentielle petite comédie allaient faire de la grande politique.

Mais voici bien le hic: si les rôles étaient petits, ils n'étaient pas très nombreux non plus: sept



ou huit en tout, y compris la figuration.

Chargé de l'organisation artistique et matérielle, je fus bientôt l'homme le plus cajolé, et aussi le plus malmené. Tous voulaient un rôle, personne ne voulait être l'auditoire. Et je ne pouvais pourtant pas faire jouer *ma* troupe devant la seule population de McLeod; 40 personnes dont 35 ne parlant que l'anglais, et, parmi ces 35, au moins la moitié nègre.

Je réussis à créer douze rôles importants et une quinzaine de petits. Il y eut trois marins retrouvés au lieu d'un seul; mon traître se vit allongé de deux complices; le vieillard très blanc avait deux frères, trois cousins, un parent de sa femme, etc.

Oh! si mes copains avaient voulu consentir au travesti, accepter des rôles de femmes, je fabriquais du coup trois fiancées, trois rivales, une mère blanche, trois futures belles-mères, des tantes, des... vous voyez la mine inépuisable. Mais personne ne se sentait la vocation, et puis, il y avait, je le répète, la question de l'auditoire.

A partir de la distribution des rôles, il y eut trois camps dans le fort; ceux qui avaient des rôles, ceux qui n'en avaient pas mais comprenaient la situation, et ceux qui n'en ayant pas menaient un tapage à tout casser, harcelant mes *artistes*, essayant de les embaucher, leur chipant leur copie de rôle, imaginant les cent coups pour faire un mauvais sort à la précieuse petite brochure, que je portais sur moi entre laine et peau.

Je ne fus pas longtemps à comprendre que pour réussir, il nous fallait des alliés en dehors du détachement. Ce qui fit que j'offris la présidence conjointe de la séance au missionnaire catholique et au *reverend* de l'endroit; que je mis la représentation sous le haut patronage officiel de notre lieutenant-colonel et du major Antrobus, de la "Police Montée"; que j'invitai la jeune fille du médecin de la réserve à nous chanter quelque chose; que j'empruntai un harmonium poussif, mais précieux parce que unique, à un grand fanatique d'Écoisais qui tenait une écurie de louage agrémentée d'un *pool-room*, et dont je cultivais l'amitié, depuis quelque temps, en enseignant (à l'oreille et à l'œil) la musique à sa femme; que j'induisis, enfin, le barbier du fort à jouer du violon et un nègre, qui tenait un vague restaurant, à y aller d'une chanson et d'un step ou deux.

Toutes ces démarches et toutes ces invitations, je les fis en grand secret, et une fois finies et réussies, je rédigeai et calligraphiai majestueusement une douzaine d'affiches-programmes dont l'effet fut immense, et très varié aussi, selon les camps.

Mais l'ennemi ne désarma pas, au contraire, je pressentis qu'il y aurait du poil le 24 au soir. Et il y en eut.

×

Le jour commença beau, gai, vivifiant, un temps comme il me semble n'y en avoir qu'au pied des Montagnes Rocheuses, ce que les

gens de là-bas appellent *a glorious weather*. Les hommes du détachement, frottés, rasés, lavés à la grande eau et cirés sur tranche avec du noir chipé aux écuries, furent dès l'aurore à la hauteur de la circonstance. Et quand, vers les dix heures, notre commandant en chef, suivi d'un petit état-major très guilleret, nous arriva soi-disant à l'improviste de Calgary, il n'en crut pas ses yeux.

La grande parade royale marcha sur des roulettes et le discours du commandant en chef fut chargé de compliments, contenant même une délicate allusion à notre séance du soir et un regret de ne pouvoir y assister.

Dans l'après-midi, je restai au fort avec une couple d'assistants pour préparer l'estrade, la mise en scène et les costumes... avec rien ou quasiment. Grâce à un tapis multicolore et d'origines multiples, les matériaux de l'estrade purent être dissimulés. Oh! si l'on avait pu deviner sur quoi s'étaient posés les nobles planches de la scène... Etais qui s'obstinaient à répandre, hélas! un parfum qui n'était pas de Rome... Quant à la mise en scène, elle avait été laissée à la grâce de Dieu. Pour costumes, perruques et grimage, si je me rappelle bien, tout se borna à du cheveu en papier d'emballage très soyeux, à un peu de magnésie donné par le barbier du fort et à des camisoles en laine savamment effrangées.

Pendant que nous trimions de la sorte, tirant quelque chose de rien, mes artistes festoyaient si bien chez Noël avec l'ennemi qu'au souper, à peine une heure et demie avant la séance, deux premiers rôles étaient aux trois quarts et demi impotents et la moitié de la figuration abolie.

Bah! depuis plusieurs jours je prévoyais les pires choses et j'étais armé d'une philosophie pleine d'abnégation.

A 7.30, la salle de la Compagnie No 2 — métamorphosée en lieu de spectacle — était pleine comme un œuf du printemps. Le tout McLeod était là, endimanché et fleurant fort. Le beau sexe n'était pas nombreux mais très présentable, étalant tout le chromatisme social, depuis les dames de la famille du médecin en descendant jusqu'à la cuisinière du *Boston Baked Beans* de l'endroit.

J'avais mis dans la première partie du programme tous les *numéros* que je savais susceptibles d'imposer quelque respect aux mutins. Aussi, l'*Ouverture* (ne me demandez pas le nom de l'auteur) sur violon et harmonium, la romance par Mlle G..., la chanson et la gigue par le nègre passèrent sans encombre. Le petit discours de circonstance que je dus faire fut très applaudi par tous ceux qui n'en comprirent pas un mot, mais qui, sachant que je faisais l'éloge de la Reine, tenaient les yeux sur notre commandant, lequel frappait généreusement des mains à toutes les phrases.

J'avais donc lâchement, mais diplomatiquement, rclégué la pauvre petite comédie à la queue du programme. Je remercie Dieu chaque jour d'avoir agi ainsi. Quand le rideau se

leva, mon effectif artistique était diminué de moitié, mais il me restait heureusement mon marin retrouvé et mon vieillard très blanc. Le reste n'était pas utilisable ou visible, ce qui devait avoir pour conséquence fatale de rendre le dialogue quelque peu décousu, sinon impossible. Mais qu'importait! je savais, j'étais convaincu que l'ennemi ne laisserait pas la comédie suivre son cours naturel. Je le souhaitais même. Que dis-je? la meilleure vengeance que l'ennemi eût pu exercer contre nous, c'eût été de nous laisser jouer sans interruption. Mais l'ennemi était gorgé de bière au Pain-Killer, et son plan était irrévocable. Voici à peu près comment la catastrophe se produisit.

Le marin ouvrait l'action par un monologue débité pendant qu'il arpentait la scène, cherchant à se rappeler les sites du pays natal. Il n'avait pas fait trois pas, qu'il reçut sur la nuque un mannequin représentant une vieille femme. Et aussitôt des cris, des lambeaux de phrases :

—Embrasse ta mère, ingrat!

—C'est pas sa mère, c'est...

—T'as menti!

—Attends un peu: son père va venir, il le dira, lui...

—S'il vient, on le tue...

Et puis, comme fion, une chanson fort en vogue, alors, ayant pour ritournelle :

Car si, car si... Car si vous êtes belle,

Vous n'êtes pas le jour!

Le marin tenant bon et le vieillard ayant crânement fait son entrée, l'ennemi devint

littéralement enragé. Et les invités, de même que les officiers, ne pouvant le dominer, quelqu'un eut l'excellente idée de crier: "*Eteignez les lampes!*" Cette manœuvre, dangereuse en toute autre circonstance analogue, eut, cette fois, un effet merveilleux. La séance n'alla pas plus loin, c'est vrai, mais les deux camps purent se vanter de rester sur leurs positions! Et j'avais réussi à passer au moins la moitié de mon programme. Pauvre petite comédie! Objet de tant de soucis et "première" dans le Far-West, elle eut l'auréole du four avant la lettre!

×

Si notre comédie avait été privée de son dénouement sur la scène, la tragédie organisée par l'ennemi eut le sien devant la cour martiale du fort, présidée par le major Antrobus. Le pauvre Noël, fabricant de bière, fut dès le lendemain choisi et traité comme bouc émissaire. On estima que sa *root-beer* était le poin de départ de tout le chahut.

Or, ce qui ne manqua pas de piquant, c'est moi qui, à titre d'étudiant en droit, fus prié par le prévenu de le défendre. Cette cause fut gagnée, grâce un peu à la clémence du juge et beaucoup, incommensurablement, à l'aide du plus-versatile, du moins assermenté des interprètes qu'on ait vu en activité, de l'Atlantique au Pacifique, depuis que le Canada est un pays bilingue.

Et voilà comment il se fait que, au cours de vingt-quatre petites heures, je fus, pour la première et dernière fois, directeur de théâtre et avocat.

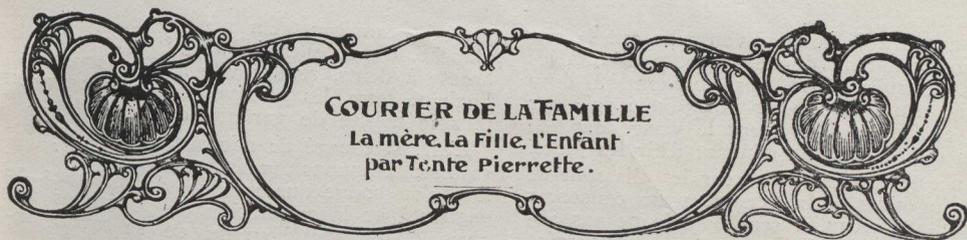


Type de Beauté Eclatante



Duchesse de Devonshire

LA plus grande beauté de son temps. Cette gravure fut obtenue d'après le célèbre portrait peint par Thomas Gainsborough vers 1760. Cette peinture a disparu, volée probablement, et détruite ou cachée à l'étranger.



COURIER DE LA FAMILLE

La mère. La fille. L'enfant

par Tante Pierrette.

La Santé de la Beauté



VOUS avez bien lu ce titre, mesdames... Il ne dit pas : la beauté de la santé, mais la santé de la beauté. La beauté a donc une santé ? Oui, parfaitement, et, comme l'autre, elle a besoin de soins constants, d'un régime qui diffère selon les

cas. Mais la beauté n'est pas exactement ce que la plupart d'entre nous croient. Bien des femmes se pensent belles, qui ne le sont pas. Et le contraire existe également.

On ne peut discuter sur les goûts, et telle femme qui semblera physiquement parfaite à l'un, paraîtra presque médiocre à l'autre. Il est cependant certain que la femme qui ajoute à une suffisante régularité la fraîcheur du teint, la vivacité du regard et la grâce un peu énergique de la démarche est une femme que l'on peut considérer comme belle.

Les beautés éclatantes, outre qu'elles fatiguent à la longue et qu'elles s'accompagnent souvent de prétentions qui vexent leurs propres admirateurs, ces beautés ont moins chance de durer longtemps. Celles qui les possèdent sont, comme fatalement, enclines à les *sursoigner* par des moyens dangereux. La chimie est trop souvent appelée en aide.

Mais les beautés calmes, paisibles, uniformes, celles-là ont un charme constant; elles sont toujours agréables à la vue qu'elles n'éblouissent pas mais réjouissent délicatement.

×

J'ai donné, par exprès, comme cadre à cet article, une beauté éclatante du 17^e siècle et une beauté simple mais agréable — et comme on en rencontre à tous moments — de nos jours. La première a besoin de tout un fulgurant appareil de toilette pour se faire valoir; l'autre est "tout ainsi". La grande dame d'autrefois recourait à tous les trucs, à tous

les artifices pour *rehausser* son éclat; l'autre, rien qu'à la voir, nous paraît ne demander qu'à l'hygiène et à la vie calme l'entretien de sa beauté.

L'histoire nous apprend que la beauté de la grande dame dura peu, et que celle qui marchait dans un continuel cortège d'adorateurs vit l'isolement se faire autour d'elle et vécut fort tristement. A côté de ses charmes physiques, il n'y avait pas eu les charmes du cœur et de l'esprit. Tout était à fleur de peau : l'hygiène morale, tout autant que l'hygiène physique, avait été lettre inconnue.

Quant à la contemporaine, si douce, si délectable, si tout comme l'indiquent son regard et l'expression générale, elle est bonne autant que belle, soyons sûres que jusqu'au déclin de la vie, elle sera attirante et de commerce recherchée.

×

Le souci constant de la femme, c'est de ne pas vieillir, de se garer de l'atteinte fatale qui va faner ses charmes et faire le vide autour d'elle; seulement, pour enrayer le mal néfaste, elle a recours à l'art, tandis qu'il eût été plus simple de s'adresser à la nature et de prévoir de longue date l'échéance fatale. Certains animaux : les papillons, les insectes, meurent sans avoir subi les aspects de l'âge. La décrépitude leur est ignorée, alors que pour nous, être pensant, c'est le contraire, nous assistons à notre lente déchéance, nous nous regardons "avancer" tous les jours un peu plus et l'art moderne invente des "eaux", des "crèmes", des "pâtes" pour masquer cette triste chose d'avoir la peau flasque, les yeux ternes, des cheveux gris.

Ces produits-là coûtent très chers, la moitié du temps ne sont que palliatifs sans durée, c'est pourquoi nous pourrions chercher ensemble l'art de vivre, aussi longtemps et aussi heureuses que possible.

Voici tout d'abord une chose anodine et dont il est bien aisé de contrôler les bons effets. C'est uniquement la vapeur d'eau. Il suffit de se mettre au-dessus d'un vase d'où s'échappe un nuage chaud pendant quelques minutes avant de se coucher.

Au matin, s'en aller marcher à l'air pur

pour acquérir la couleur vermeille que la circulation sanguine donne mieux que tous les fards. Ensuite faire ses ablutions à l'eau bouillie, sans les répéter plus d'une fois par jour, et frotter légèrement le visage dans le "sens remontant" en gonflant d'air les joues.

Ceci est très important, car les plis sont de la sorte évités. Maintenant, pour conserver le résultat obtenu, il sera bon de ne pas absorber beaucoup d'aliments gras et sucrés, d'entretenir la liberté intestinale et surtout de ne pas se "faire de bile" par trop de soucis.

Un des attributs jolis de la jeunesse, c'est une bouche fraîche. Or, un petit moyen antiseptique et très apprécié autrefois était l'em-

ploi du camphre. Un peu de cette gomme blanche, dissoute dans l'alcool, versée sur la brosse à dents, rendra vite les dents propres, l'haleine pure, les gencives roses, et aura en plus le mérite de garantir des ulcérations.

L'air, si chargé de microbes soit-il, arrivera aux poumons parfaitement aseptisé et, lorsqu'on songe que nombre de maladies se gagnent par la respiration de poussières nocives, on est tout heureux de se savoir indemne.

Ce remède constitue une dépense insignifiante et vaut les eaux d'un prix élevé, aux mérites surabondants, dont le premier est souvent d'enrichir leur inventeur.

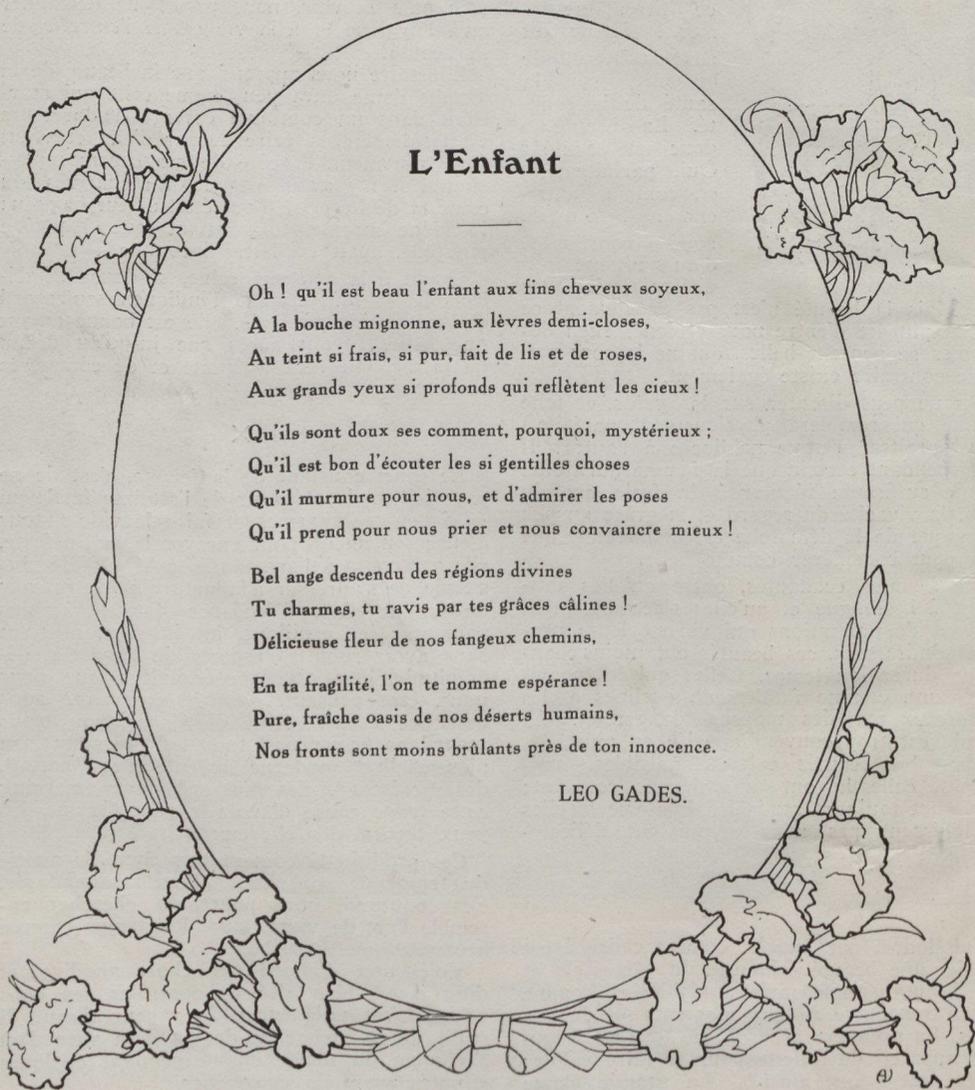
L'Enfant

Oh ! qu'il est beau l'enfant aux fins cheveux soyeux,
 A la bouche mignonne, aux lèvres demi-closes,
 Au teint si frais, si pur, fait de lis et de roses,
 Aux grands yeux si profonds qui reflètent les cieux !

Qu'ils sont doux ses comment, pourquoi, mystérieux ;
 Qu'il est bon d'écouter les si gentilles choses
 Qu'il murmure pour nous, et d'admirer les poses
 Qu'il prend pour nous prier et nous convaincre mieux !

Bel ange descendu des régions divines
 Tu charmes, tu ravis par tes grâces câlines !
 Délicieuse fleur de nos fangeux chemins,
 En ta fragilité, l'on te nomme espérance !
 Pure, fraîche oasis de nos déserts humains,
 Nos fronts sont moins brûlants près de ton innocence.

LEO GADES.



Type de Beauté Simple



Mme J. J. F., de New-York

D'APRÈS une photographie prise à Londres, par Mendelssohn. Mme F. est sortie première d'un concours auquel ont pris part des milliers de beautés. Les juges ont déclaré qu'elle était l'idéale de la beauté simple.



UNE RECETTE : Si la dame qui est devant vous, au théâtre, persiste à garder son chapeau, mettez le vôtre. L'auditoire criera : *Hats Off!* et fera un tapage approprié. La dame croira que c'est pour elle et le chapeau disparaîtra de votre horizon.



Un nez qui devient rapidement plus populaire que le nez aquilin, c'est le nez qui ne se met pas dans les affaires des autres.

Parce que votre voisin a un pantalon qui bouffe aux genoux, n'en déduisez pas qu'il est plus dévot que vous.

Il ne faut pas se croire vocaliste professionnel parce qu'on sait chanter, à la perfection, ses propres louanges.

Un couple américain a demandé le divorce une heure après le mariage. Il y a des gens si pressés qu'ils ne donnent pas le temps à la soudure de prendre.

A titre de père du mensonge, le Diable bat le record pour les grosses familles.

La patience est l'art d'espérer.



— Je me l'étais dit en vous voyant, les yeux rêveurs, les coudes percés, les cheveux longs et les ongles sales : "Ce doit être un poète !"

La femme la plus vertueuse n'apprend pas, sans quelque joie émue, qu'elle rend un homme jaloux.



D'aucuns seront surpris, un bon jour, en constatant qu'il y a une différence entre la vraie vertu et un reçu de banc d'église.

Quand une femme commence à se teindre les cheveux, elle soupçonne toutes les autres d'en faire autant.

Il y a deux métiers que tout le monde se croit capable d'exercer : la politique et la littérature.

Plus d'un vaut moins que le montant de son assurance sur la vie.

— Votre fromage de l'île d'Orléans est-il verveux ?

— Y est pas approchable, m'sieu.

D'aucuns prennent leurs repas dans des restaurants dispendieux, pour nourrir leur... vanité.



— J'ai acheté un typewriter No. 1 et j'ai engagé une fille qui a tous ses diplômes, pensant que ça m'aiderait à faire de la poésie... Mais c'est pire ! J'ai pourtant des idées... Y a quelque chose qui cloche quelque part.

Origine de nos Rides



— A part cela, vieux, il faut renouveler l'ameublement du salon ; le petit n'a plus de capot mettable ; mon manteau en mouton de Perse est démodé... Ah ! j'oubliais...

Certains hommes ne peuvent être des maris modèles qu'après leur mort.

On ne se fait jamais une bonne réputation avec les débris de celle d'un autre.

Les opinions sont comme les modes, belles quand on les prend, laides quand on les quitte.

Ne soyez pas vaniteux parce qu'on ne vous appelle pas menteur chaque fois qu'on le pense.

Question de Queue



— Y a pas à s'y tromper : c'est la mienne... Si, au moins, elle la portait à la bonne place.

Echo des Théâtres



Elle (avec passion). — Ainsi périiiiiirront les trrrrrraîtres à la Paaaatrrrie !

(A mi-voix). — Débarque donc de dessus ma traîne, spèce d'andouille...

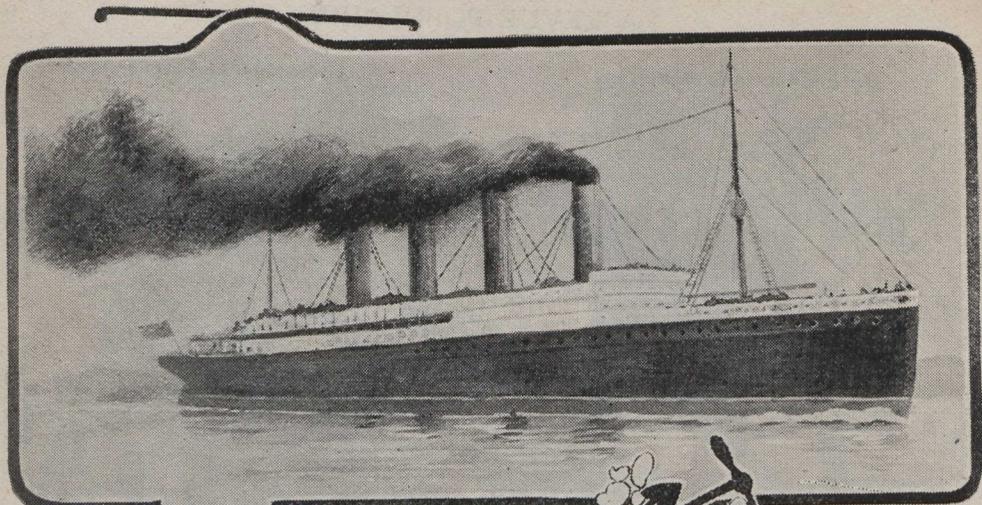
Le village de Saint-Ixe se croit protecteur des beaux-arts parce qu'il s'y vend, chaque année, une couple de tornes d'engrais artificiel.

L'amour n'a qu'un mot ; en le disant sans cesse, on ne le répète jamais.

Un Autre Exemple



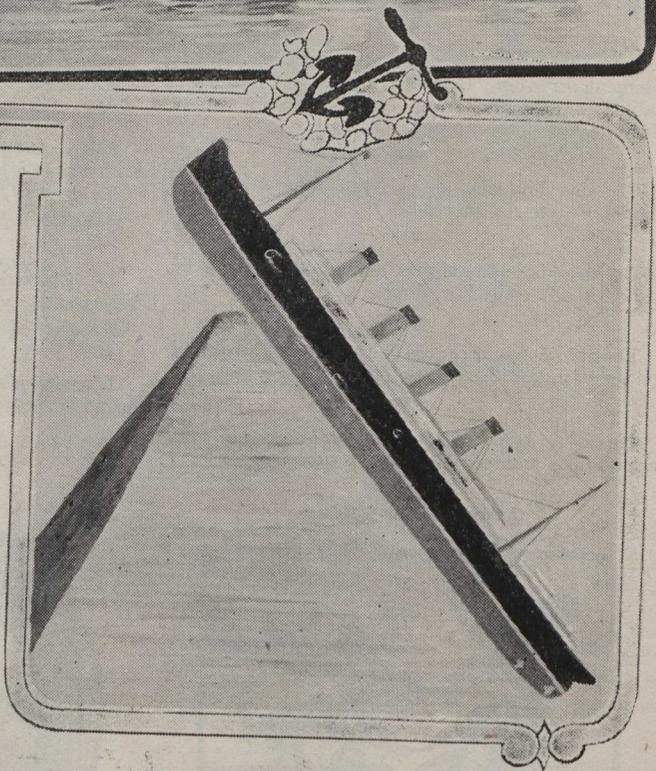
— What I hold, I keep !



Centenaires La Navigation à Vapeur

Par **PIERRE VOYER**

1907 marque le bi-centenaire de la première application de la vapeur comme moteur de vaisseau marin et le centenaire de l'établissement de la première ligne régulière de bateaux à vapeur. C'est **Danis Papin** qui construisit le premier de ces vaisseaux, dont les essais se firent sur la **Fulda**, en Allemagne, et que des navigateurs jaloux détruisirent. Je n'ai pu me procurer aucune gravure représentant le pionnier de la longue filière des "poissons artificiels", comme on disait autrefois. Mais par celle du bateau à vapeur de 1736, on a une idée de l'in vraisemblable chemin parcouru. En 1775 et en 1783, **Perrier** et **Juffroy**, deux autres Français, reprisent et améliorèrent la découverte de Papin; mais ce fut l'Américain **Fitch** qui trouva et appliqua, dans les générateurs et dans les roues, les procédés qu'on n'eût plus qu'à perfectionner et fortifier. En 1801, **Symington** produisit un remorqueur d'une vitesse de trois milles et demi à l'heure. Enfin, en 1807, **Fulton** lançait le **Clermont**, établissait la première ligne de service régulier (entre New-York et Albany), avec un tel succès que quatre bateaux additionnels furent successivement construits et placés sur d'autres rivières.



Ceci fait, on tourna les yeux vers la "grande navigation", mais avant de tenter la traversée de l'océan, on suivit les côtes. En 1815, un bateau à vapeur se rendit de **Glasgow** à **Londres**; en 1818, un autre fit assez aisément le trajet entre **New-York** et la **Nouvelle-Orléans**. Enfin, en 1819, le **Savannah**, vaisseau américain de 380 tonneaux et à roues latérales, traversa en Angleterre et poussa jusqu'à **St-Petersbourg**; mais il dut mettre à la voile pendant 12 jours, l'approvisionnement de charbon manquant.

Ce que l'on peut considérer comme la première course de paquebots eut lieu en 1838, et ce fut le **Sirius** qui battit le **Great Western** par une bonne douzaine d'heures. La traversée

avait duré environ 14 jours. A partir de cette époque, la navigation en vapeur fut définitivement admise par les constructeurs et les armateurs. Les voiliers tombèrent au second rang et leur nombre, sur les routes océaniques, n'a cessé de décroître. Le tonnage et la beauté des steamships augmentèrent sans cesse, et la durée de la traversée entre les deux continents diminua régulièrement. Ce petit tableau en fait foi.

VAISSEAUX	ANNÉE	J. H. M.
Sirius	1838	14
Europa	1848	11 3
Baltic	1852	9 19
Scotia	1864	8 15 45
Arizona	1879	7 9 23
Umbria	1887	6 4 42
Teutonic	1891	5 16 31
Deutschland	1901	5 12 5

Et l'on sait que le *Lusitania* et le *Mauretania* s'efforcent en ce moment, avec des chances de succès, de franchir la distance en moins de 4j 6h. Le 8 novembre, le premier de ces *greyhounds* arrivait à New-York après une traversée de 4 jours, 19 heures, 10 minutes, battant son premier record par près de 6 heures, et la vitesse moyenne ayant été de 24 nœuds à l'heure. Or, le *sister-ship*, le *Mauretania* a fait mieux à son voyage d'essai sur la Mersey : 31 milles, mesure terrienne, à l'heure.

×

Avant d'aller plus loin, constatons que le Canada n'a pas été en arrière, ni à l'époque des premiers essais de navigation à vapeur, ni dans la lutte pour le perfectionnement, le confort et la rapidité des vaisseaux. Le 4 novembre 1809, l'*Accomodation*, bateau à vapeur construit par l'hon. Molson, faisait son premier voyage à Québec. En juin, le *Frontenac*, construit à Ernestown, traversait le lac Ontario. En 1824, l'*Hercule* réussissait à remonter le courant Ste-Marie, devant Montréal.

Mais nous avons mieux dans le domaine océanique : le premier vaisseau à vapeur qui fit la grande traversée sans avoir, un seul instant, recours à la voile fut le *Royal Wil-*

liam, parti de Québec le 5 août 1833 et arrivé à Gravesend le 11 septembre suivant, ce qui le place avant le *Savannah* américain, qui dut, lui, déployer ses voiles et rentrer ses roues. Le Canada a donc été le véritable initiateur de la navigation océanique à vapeur. Le *Royal William* fut construit à Québec par Robert Black; il avait une force motrice de 200 chevaux. Aujourd'hui, comme nombre et qualité, nos paquebots tiennent un excellent rang sur l'Atlantique et le Pacifique. Les *turbines* des Allan et les *Empress* du Pacifique Canadien recrutent leur clientèle autant chez les Américains que parmi nous. Leurs états de rapidité sont fort enviables et avant trois ans, si la *All Red Line* devient fait accompli, nous n'aurons que peu de supérieurs. Et cette marge de supériorité contre nous, sera compensée par certains avantages dont les journaux quotidiens ont établi le détail, surtout celui d'une forte partie du voyage se faisant dans un fleuve calme et d'une sécurité qu'augmente sans cesse le ministère de la marine canadienne.

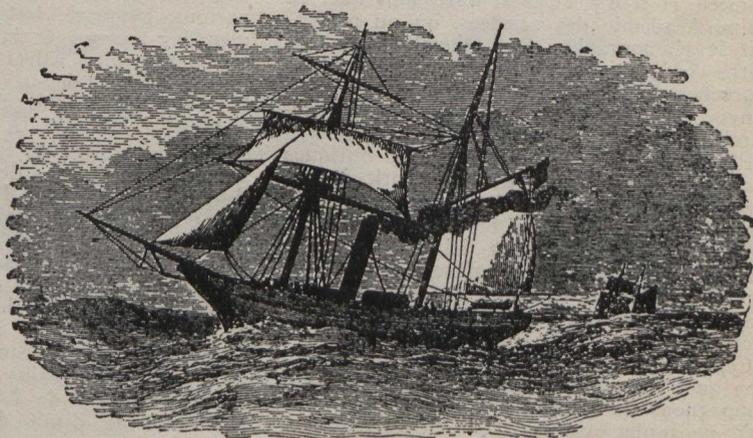
×

Le *Savannah*, dont je parle plus haut, n'était qu'un ancien voilier transformé. Il avait pour propriétaire un nommé Scarborough qui fit apposer l'affiche suivante sur les murs de New-York :

Le steamship Savannah
capitaine Rogers,

Partira sans faute pour Liverpool
le 20 mai 1819.

Les passagers, s'il s'en présente, peuvent être



Mi-voilier, mi-steamer d'autrefois.

sûrs de trouver tout le confort désirable.

S'adresser à bord.

Il y a deux superbes cabines

une pour les dames,

une pour les messieurs

plus, trente-deux couchettes élégantes.

Aucun voyageur ne se présenta. On vint visiter et admirer le vaisseau, mais personne n'y mit assez de confiance pour lui confier sa vie et ses nippes. Le *Savannah* n'en démarra pas moins. Sa traversée ne fut pas sans incidents. Il eut d'abord, nous apprend un journal du temps, à lutter contre les égards excessifs d'un navire croyant qu'il avait le feu à son bord et voulant le sauver malgré lui. Puis des vaisseaux anglais avaient imaginé qu'il allait délivrer Napoléon à Sainte-Hélène et lui avaient donné la chasse. Enfin, il avait trop présumé de ses forces et, je l'ai dit plus haut, le charbon lui avait manqué.

A cette époque, le grand savant Lardnet déclara dogmatiquement que la traversée d'Angleterre en Amérique était un rêve, une utopie et démontrait *scientifiquement* que l'idée était absurde. Oh! professeurs à bonnets carrés! Toujours les mêmes! «Combien de fois, écrit Jean Frolo, combien de fois une idée nouvelle et féconde a-t-elle été ainsi traitée d'absurde par les savants officiels! Au moment de l'établissement du câble transatlantique, Babinet, qui n'était pourtant pas le premier venu, affirma que c'était une simple chimère, et il n'y a pas si longtemps que, en pleine Académie des sciences, où on présentait le phonographe, deux membres de l'illustre compagnie ne voulurent voir là qu'une supercherie et un tour de ventriloquie de l'envoyé d'Edison qui faisait fonctionner l'appareil...»

Plus heureux, le *Sirius* (1838) eut quelques passagers. Les batteries de New-York, à l'arrivée, tonnèrent en leur honneur, les cloches sonnèrent; ce fut à qui en posséderait un.

«Je suis pourtant venu ici pour affaires, écrivait l'un d'eux, M. Campbell, mais nous sommes tellement entourés et fêtés que je me demande quand j'aurai le temps de m'en occuper...»

Cependant, un autre, M. Abbey, avait eu, bien qu'il acceptât les félicitations, comme ses compagnons de route, de si grosses émotions qu'il ne voulut repartir que par un navire à voiles. Il avait le courage intermittent.

En 1843, le *Great-Britain* était le premier navire en fer et à hélice. Le mécanicien qui le conduisit, dont il eût été intéressant d'avoir les souvenirs, est mort tout récemment, nonagénaire. Le *Great-Britain* finit mal, d'ailleurs; il s'échoua à son troisième voyage.

Rapprochons le fait de la répugnance à confier sa personne aux premiers steamers de cet autre-ci. Une dame anglaise vit depuis des



Bateau à vapeur de 1812.

années sur un navire où elle a loué une cabine de luxe et un salon.

Le séjour dans un palais flottant comme le *Lusitania* ou la *Provence*, joint aux émotions et aux incidents inhérents à tout voyage de long cours, est bien fait pour tenter ceux qui ont la bourse bien garnie et l'estomac réfractaire au mal de mer. Vous y trouvez tout ce qu'offre l'hôtel le plus luxueux, les restaurants les plus renommés, les bars les mieux garnis. Electricité, ascenseurs, téléphones, salons de coiffure artistiques, bains de toutes catégories, café-concert, télégraphie sans fil, journaux à plusieurs éditions donnant les dernières nouvelles importantes de partout, gymnase, bassins de natation, promenades longues et larges, service de haute classe par des valets experts, cent autres choses, et, par-dessus tout, l'air vivifiant de la mer; voilà, certes, des attraits de premier ordre. Le propriétaire d'un grand magasin à rayons de New-York est en pourparlers pour l'installation, sur les deux plus gros vaisseaux de la German Lloyd Line, de succursales de son établissement. Frohman est également à négocier l'établissement d'un théâtre permanent à bord du *Lusitania* et du *Mauretania*. N'oublions pas que sur les gros steamers, et même ceux de deuxième importance, se donnent, presque à chaque voyage, des concerts de toute beauté. N'oublions pas non plus que ces magasins et théâtres auront une clientèle variant de 2,500 à 3,000 personnes. Bref, comme disait dernièrement le *N.-Y. Herald*, il ne manquera plus à ces masses flottantes que le tramway et des *sky-scrapers*. On a déjà un bon commencement de ceux-ci: on construit de plus en plus en hauteur; rien autre chose que la profondeur insuffisante des ports et de leur entrée n'arrêtera l'audace des constructeurs. Et quand il n'y aura plus que cela, disent-ils, les ports seront creusés. D'un autre côté, ils espèrent substituer, dans l'avenir, le gaz ou le pétrole à la

vapeur et donner aux compartiments à passagers l'espace que le charbon prend en ce moment. Or, un vaisseau comme le *Lusitania* en embarque plus de 6,000 tonnes à chaque voyage. Un capitaine disait l'autre jour qu'il faudra à bord de ces grosses masses flottantes et peuplées deux capitaines. Un seul ne peut suffire ou assumer toute la responsabilité.

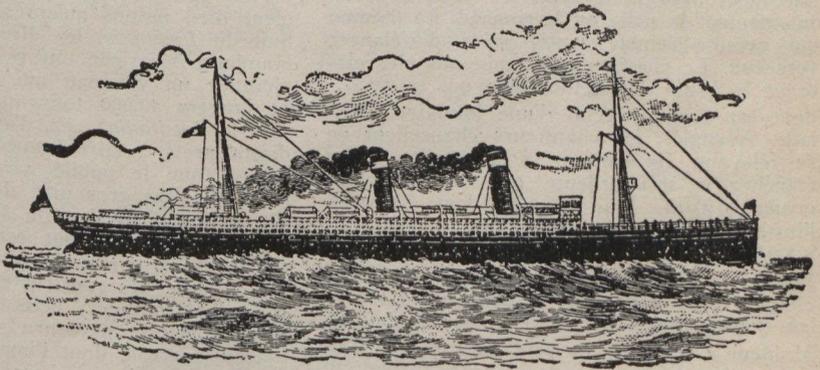
X

Voyons un peu ce qu'est le *Lusitania*. Longueur: 785 pieds, largeur, 88 et profondeur, 60. Tonnage brut, 38,500; chevaux-pouvoir, 63,000. Espace pour 340 passagers de première classe, 460 de deuxième et 3,200 de troisième. Equipage, 800 hommes. Coût de construction et d'aménagement, \$6,250,000. Lampes électriques, 5,000. Ouvertures extérieures, 1,200. Cheminées, 4, entre deux desquelles le premier bateau sérieux construit, le *Clermont*, pourrait tenir presque en entier. Appartements royaux, suites princières, des douzaines de bains privés; salles à manger et cabinets particuliers. Hauteur des chambres, 10 p 8 p. Grande salle à manger, avec dôme, sur toute la largeur du navire. Décors, ameublement, tapisserie, tapis manufacturés expressément, signés d'artistes *ad hoc* et assortis jusque dans les plus petits détails. Promenade représentant un tiers de mille. Double fond et légion de compartiments étanches. Vibration à peu près nulle. Fait aisément 30 milles à l'heure et promet beaucoup mieux—relativement—quand ses mécaniciens connaîtront à fond ses machines. Doit faire 13 voyages par année et durer 10 ans. Chaque voyage, aller et retour, représente donc une dépréciation de \$50,000, presque \$5,000 par jour. Ajoutez à cela les énormes dépenses de toutes sortes! Son revenu provenant des passagers peut s'élever à \$120,000 par traversée. Il y a aussi le fret, les subsides de la poste et une allocation annuelle de l'Amirauté anglaise qui, de ce chef, pourra se servir du *Lusitania* en temps de guerre.

X

A l'apparition du *Lusitania* dans la flotte des Cunard, les grands journaux de partout se sont ingéniés à trouver des points de comparaison pour faire bien comprendre à leur public quelle masse gigantesque constitue ce monstre. Pour n'en citer que quelques-uns: le *N.-Y. World* a représenté (voir notre première gravure) le *Lusitania* appuyé sur la Grands Pyramide de l'Egypte qui a une déclivité marquant 450 pieds en longueur; le *Matin*, de Paris, l'a planté debout, proue en l'air, le long de la Tour Eiffel qui ne le dépasse que de très peu; il l'a aussi mis dans l'avenue de l'Opéra qu'il bouche en largeur, dépassant les gouttières des hauts édifices de toute la projection de ses ponts supérieurs; le *N.-Y. Herald* l'a placé à côté de son édifice qui ne va qu'à la ligne de flottaison. Le même journal a eu aussi l'ingénieuse idée de représenter, dans un même dessin, le *Cermont* de Fulton (1807), le fameux *Great-Eastern*, et le *Britannia* (le premier *cunarder*) et, comme fond de scène, le *Lusitania*. On dirait une grosse morue, un chien de mer et un requin bien développé agaçant une baleine.

Un autre journal, après avoir parlé des tristes menus, des mets "scorbütiques" réservés

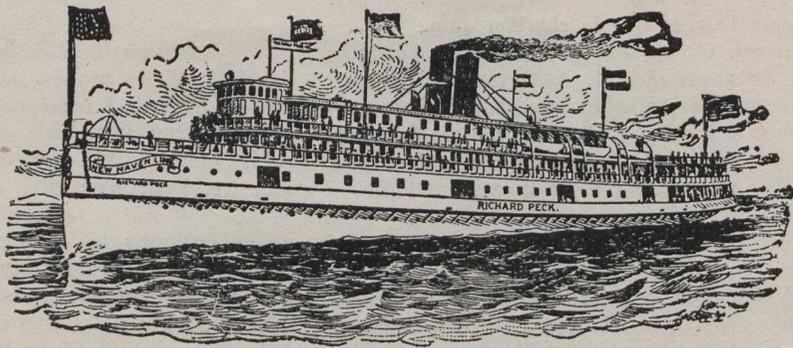


Le steamer paquebot océanique de nos jours

aux voyageurs maritimes d'autrefois, nous apprend que, pour son premier voyage, le *Lusitania* avait embarqué, entre autres provisions: 78,200 livres de farine, 125,000 livres de viande, 3,000 livres de thé, 10,140 de volailles, 6,000 livres de poisson, 1,000 livres de tortue, 45,000 huitres, 50,000 œufs, 9,000 livres de beurre.

X

On rapporte que le premier voyage du *Lusitania* a été marqué par un drame assez fréquent dans les chaufferies des gros vaisseaux, surtout ceux de guerre: un chauffeur, atteint d'un coup de chaleur, est devenu fou furieux. On dut le mettre dans



Un bateau à vapeur de nos jours.

les fers, tandis que le superbe navire continuait de compter sur « ces démons de la pelle » pour asseoir sa réputation de marcheur sans rival. Il faut avoir vu, écrit un auteur-voyageur, il faut avoir vu les chaufferies d'un grand navire, pour savoir ce qu'est la vie des chauffeurs. Un trou obscur, dans lequel on descend par une échelle de fer, faite de crampons rivés dans la muraille. Dans le tourbillon de la poussière qui voltige, quelques ampoules électriques jettent une lueur pâle et ternie.

Sur le plancher d'acier, des hommes s'agitent, nus jusqu'à la ceinture, couverts de sueur et de charbon. Lorsqu'une porte de foyer est ouverte pour recharger les grilles, une lueur aveuglante brûle les yeux de ceux qui manient la pelle ou le ringard. La flamme qui grésille semble toute prête à s'élançer vers eux. Le charbon qui tombe sur elle éclate et le bruit des détonations qui se succèdent est comme l'écho d'une lointaine fusillade. Aveuglés, les chauffeurs chancellent en se relevant. Ils courent à la cruche d'eau étancher la soif ardente qui dessèche leur gosier brûlant. Puis ils attendent, prostrés, l'instant de charger à nouveau.

L'atmosphère est irrespirable. Tout est fermé, des ventilateurs puissants vont chercher l'air en haut, sur le pont, et le refoulent sous pression dans la chambre de chauffe. Malheur à celui qui ne peut résister à la tentation de sécher sous la douche froide qui tombe des manches à air la sueur qui ruisselle sur ses épaules. La phtisie qui le guette en fait une proie facile. On ne vieillit pas dans ce métier-là. Quand ils sortent, leur quart fini, les chauffeurs sont fourbus. Ils se couchent, dorment... puis ils recommencent.

×

Un des plus précieux avantages des steamers-géants, c'est de tenir admirablement la mer. J'ai dit que la trépidation est à peu près abolie à leur bord; il a de plus d'imminution fort notable, en gros temps, de roulis

et de tangage. Quant aux vagues immenses, aux paquets de mer, ils ont trouvé maître. Au cours de son voyage terminé le 3 novembre dernier, la *Provence* a été frappée par une vague de 75 pieds de hauteur, d'après l'estimation des connaisseurs à bord, mais le vaillant vaisseau n'a pas même, sur l'instant, dévié de sa course.

De même que pour les vaisseaux de guerre — autres masses mues par la vapeur et dont je ne puis, dans cet article, que faire la mention, — il est toujours question de faire plus grand, plus beau et plus rapide dans la catégorie des paquebots. De même fait-on et fera-t-on pour les bateaux à vapeur à qui il faudrait également, pour leur rendre justice, consacrer un article tout spécial.

Mais pour en revenir aux paquebots proprement dits, notons qu'après le triomphe éclatant du *Lusitania*, les directeurs de la ligne Hamburg-American ont résolu de mettre sur chantier un vaisseau qui s'appellera *Europa* et jaugera 43.000 tonneaux (4.500 de plus que le *Lusitania*). Et d'autres directeurs se disent prêts à faire beaucoup mieux, s'il est prouvé que le public voyageur consent à payer de plus gros prix de passage. Tout, a dit un ingénieur dont le *Montreal Star* a reproduit l'opinion, tout est dans la question de profits et pertes. Rien que cela peut arrêter l'audace des constructeurs.

Comme tout cela nous fait bien comprendre le chemin parcouru depuis que le petit bateau de 1736, dont l'image est publiée plus loin, attirait les curieux, les stupéfiait, les jetait dans une admiration mêlée de terreur, et soulevait les craintes et les jalousies des navigateurs. Et quand on voit passer ces léviathans énormes mais élégants, portant, dans leurs flancs, une vaste population et les riches échanges des deux continents, on pense tout de suite au seul vrai monarque moderne, au pouvoir le plus absolu mais exercé avec tant de tact: le capitaine

Sur le pont du vapeur qui roule sur les vagues Silencieusement glissent des formes vagues Puis tout mouvement cesse à son bord et [tout bruit.

Le navire muet s'enfonce dans la nuit.
Seul devant le compas et regardant la proue
Un homme est là qui veille à côté de la roue.
Tout semble reposer sur le pont du vapeur.
On n'entend que le bruit rythmique de son [cœur.

X

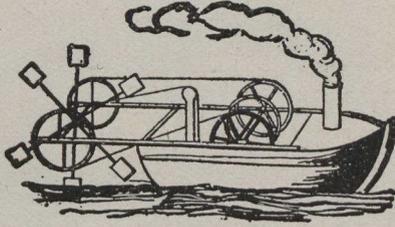
Quand nous voyons par-
tout se développer l'in-
dustrie de la construction
des navires en fer; quand
nous nous rappelons — ce
qui est facile à ceux qui
ont seulement cinquante
ans — toute l'activité qui
régna dans nos chantiers
de navires en bois; quand
nous voyons, dans notre
pays, tant d'endroits propices à l'érection de
chantiers pour vaisseaux en fer, ne sentons-
nous pas que nous sommes quelque peu crimi-
nels d'aller en acheter ou en faire constru-
ire ailleurs! Que nous manque-t-il donc?
Pas l'argent, c'est certain, puisque nous en
trouvons pour d'autres industries. Des ex-
perts et des ouvriers? Bah! ne trouvons-nous
pas toujours ceux qu'il nous faut pour toute
autre branche de travail, même le plus décom-
pliqué, le plus scientifique ou le plus déco-
ratif? Ce qui nous manque, c'est l'esprit d'i-
nitiative; c'est le courage de rompre avec la
routine; c'est cet esprit d'entente et d'affaires
qui amène à se grouper de nombreux capi-
talistes, petits et grands, pour former des
syndicats puissants.

O Routine! O Défiance des uns et des au-
tres! O Torpeur raciale! Que de ruines et
que d'omissions graves peuvent être mises à
votre crédit, dans ce pays du Canada.

La devise des armes de la ville de Québec
dit que l'industrie augmente ce que la Na-
ture a donné. Quel mensonge! Nous laissons
inculte, inexploité le patrimoine naturel; puis,
un beau matin, nous sommes surpris de voir
des étrangers en tirer parti. Alors nous tra-
vaillons à gages pour eux.

Il en a été ainsi pour
nos mines et nos bois à
pulpe; il en sera long-
temps ainsi pour bien
d'autres richesses encore.

Ce Canada qui, à côté
de multiples matières pre-
mières, offre, pour les
exploiter, ses rivières à
cascades, trésors de puis-
sance hydraulique...



Bateau à vapeur de 1736

X

Faut-il désespérer à jamais de voir le Ca-
nada, pays maritime, se fournir lui-même de
vaisseaux en fer de tonnage océanique? Jam-
ais est bien long, et désespérer ne peut pas
être le fait d'un peuple jeune, de croissance
rapide et qui a pour voisin le peuple le plus
entreprenant de l'univers.

Ontario s'est déjà chargé de la construc-
tion des vaisseaux de lac et de rivière. Ce
qui sort de ses chantiers peut être cité comme
modèles de solidité, d'élégance et de perfec-
tionnement sans cesse à date.

Aux ports des provinces maritimes, et sur-
tout au port de Québec, semble naturellement
assignée la tâche de nous pourvoir de vais-
seaux océaniques. La nouvelle génération est
très dégourdie; elle aura peut-être ce qu'on a
appelé «le génie syndicalaire» qui permet les
grandes entreprises. Qui sait: le gouverne-
ment, sollicité, accorderait peut-être des pri-
mes?



Paysage d'Automne



FEUILLES MORTES

DE même qu'à l'hiver, les feuilles des grands chênes
Qui s'envoient au gré de la brise du soir
Quittent la branche et vont, sans regret, sans espoir,
Dans le vide où les porte un vent fou qui les mène,
Mornes, sans opposer de résistance vaine,
Confiant au destin qui les a fait déchoir
Le soin de désigner au fond du gouffre noir
L'endroit où cesseront leurs chutes incertaines.
Ainsi, n'ayant connu le bonheur ici-bas
Qu'en des songes menteurs que la main n'atteint pas,
Grandie en les chagrins, en la douleur amère,
Et devinant déjà que l'instant est venu,
Mon âme se détache et glisse de la Terre
Dans un vol indécis, vers l'immense inconnu...

En Silence !

— Par —

Francisque Parn

ROMAN COMPLET

PREMIERE PARTIE

I.—LE VOL



À CIGARETTE matinale aux lèvres, le capitaine Hermont se dirigeait sans hâte vers les bureaux du trésorier. Il allait en franchir la porte, quand, soudain, s'entendant héler par une voix cordiale, il se retourna et vit venir à lui le médecin-major Darly.

—Bonjour, rond-de-cuir!

—Bonjour, docteur!

—Alors, c'est décidé, tu lâches tout à fait le service actif?

—Tout à fait, oui! Du moins

pour jusqu'à la fin de la semaine, répondit le capitaine en souriant.

Les deux hommes se séparèrent après un de ces bons regards au fond des yeux que n'échangent que ceux qui s'aiment.

Depuis quinze jours, le capitaine Hermont remplissait, en effet, par intérim, les fonctions de trésorier du régiment, en l'absence du capitaine Lautret, le trésorier titulaire, et de son lieutenant adjoint partis simultanément en permission pour de graves raisons de famille.

Au bruit de son entrée, les plumes s'étaient mises à courir sur le papier avec un zèle extrême. Il y avait là Ridert, Sturgel et Vareynes, le caporal Minès, et enfin le sergent secrétaire Bényat, comptable modèle. Le capitaine pé-

nétra dans la seconde pièce, qui était son cabinet personnel.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées que la porte se rouvrit, et, par l'entrebâillement, les secrétaires aperçurent le visage du capitaine, tellement pâle qu'ils hésitèrent à le reconnaître.

—Bényat! appela-t-il.

Le sergent entra, et referma la porte derrière lui. Les secrétaires retenaient leur souffle, sentant qu'il se passait quelque chose de grave. Dans le cabinet, on entendait des éclats de voix, tour à tour assourdis et violents.

Le sergent reparut. Sa figure était aussi pâle que celle du capitaine, tout à l'heure.

—On a volé la caisse, dit-il. Onze mille francs!

Pendant des secondes, les scribes se regardèrent, atterrés. Puis, ils sentirent le besoin de rompre le silence, et les interrogations se croisèrent.

Le capitaine parut.

—Appelez-moi le planton! fit-il.

Sa voix était un peu rauque, mais il semblait avoir retrouvé tout son calme. Il fit entrer le planton dans son cabinet, s'assit et le regarda un instant, sans parler. C'était une bonne tête ronde de paysan bien portant et solide, à l'air un peu naïf.

—Vous savez ce qui arrive, Binaut! demanda l'officier.

S'il vous plaît, mon capitaine?

—Je vous demande si vous savez ce qui arrive? Non, n'est-ce pas! Eh bien! voilà: on a volé la caisse!

Les yeux du soldat papillotèrent, sa figure s'empourpra violemment, et il ouvrit la bouche comme pour parler. Mais aucun son ne sor-



tit. Puis il porta la main à son képi, et salua. Le capitaine l'observait. Un tel ahurissement se lisait sur ce visage, qu'il eut l'impression immédiate que le garde-caisse ne savait rien et qu'aucun éclaircissement ne lui viendrait de ce côté. Sa voix se fit dure.

—Voyons, mon garçon, il faudrait pourtant vous expliquer, et me répondre quelque chose!... Hier, à cinq heures, quand j'ai quitté le bureau, il y avait onze mille francs dans la caisse; ce matin, ils n'y sont plus... il faut savoir où ils sont passés!

—Oui, mon capitaine, répondit docilement Binaut.

—Vous couchez ici, dans cette pièce même, toutes les nuits, n'est-ce pas? Vous y avez couché la nuit dernière?

—Oui, mon capitaine.

—Vous ne vous êtes pas absenté un seul instant?

—Non, mon capitaine. J'ai dressé mon lit dans le cabinet, comme tous les soirs, j'ai fermé la porte à clef, et je me suis couché à neuf heures.

—Et ce matin!

—Ce matin?... je me suis levé à cinq heures et demie et j'ai fait le bureau... les secrétaires sont arrivées à sept heures... depuis, je n'ai pas quitté le vestibule.

—Vous êtes donc absolument sûr qu'aucune personne, autre que les secrétaires, n'est entrée ici depuis hier soir?

—Sûr, mon capitaine, fit-il.

—C'est bon, je vous remercie, dit l'officier... Ah! cependant, attendez... Vous vous êtes couché hier soir à neuf heures, n'avez-vous dit. Les secrétaires sont partis à cinq heures, et moi immédiatement après eux... De cinq à neuf, qu'avez-vous fait? Vous n'êtes pas sorti?

Le garde-caisse eut quelques secondes d'hésitation.

—Je n'ai pas bougé d'ici, fit-il enfin. On m'a apporté ma soupe à six heures, comme tous les jours... et puis j'ai écrit une lettre chez nous... et je me suis couché.

—C'est bon! Retournez à votre poste... Sergent Bényat!

Le planton sortit, en s'effaçant devant Bényat.

—Bényat, dit le capitaine, je viens d'interroger le planton. Il n'a pas bougé d'ici depuis notre départ, hier soir; il a couché à côté de la caisse; personne n'a pénétré dans les bureaux, à part vous et les autres secrétaires... Vous allez me répondre bien franchement: quel est celui d'entre vous qui est entré dans mon cabinet?

—Absolument personne, mon capitaine, répondit le sergent. Je puis vous le certifier, n'ayant pas quitté le bureau de la journée. Nous venons justement d'en parler tous ensemble, là à côté... Et nous disions que c'était une vraie chance, surtout pour moi qui viens souvent, quand vous n'y êtes pas, pour consulter le *Bulletin*.

Cette fois, l'officier sentit la patience l'abandonner. Il s'élança vers la porte, qu'il ouvrit toute grande:

—Venez tous ici! tonna-t-il. Minés! Ridert! Vareynes! Sturzel!... Et le planton aussi! Arrivez!

Les cinq hommes, effarés, pénétrèrent un à un dans le cabinet et vinrent se ranger derrière le sergent.

—Voilà! fit le capitaine en martelant ses mots: on a pris dans cette caisse onze billets de mille francs que j'y avais enfermés moi-même, hier. Or, depuis hier, personne autre que vous et moi n'a mis les pieds ici: c'est donc moi ou vous qui sommes coupables...

Un murmure de protestation indignée se fit entendre. L'officier l'arrêta d'un geste.

—Ce n'est pas vous, n'est-ce pas? Je m'en doutais, croyez-le bien! Et vous pensez bien aussi que ce n'est pas moi non plus! Mais les onze mille francs ne sont pas partis tout seuls: il y a un voleur et il faut qu'il se trouve!

Puis:

—Alors, pas un de vous ne peut me donner un renseignement, un indice, rien?

Le silence persista.

—C'est bien! laissez-moi. Je vais faire mon rapport au colonel.

Les hommes sortirent, laissant l'officier seul.

Le capitaine s'assit. Le sursaut de colère qui l'avait mis debout tout à l'heure était fini; il tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Mais l'énormité de ce chiffre, onze mille francs, l'affolait. Il était pauvre; il n'avait jamais eu à lui le quart d'une somme pareille... Si elle ne se retrouvait pas, que ferait-il! De l'enquête rapide à laquelle il venait de se livrer, il semblait résulter clairement que le coupable ne pouvait être qu'un des secrétaires. La porte d'entrée n'avait pas été fracturée, et le planton disait l'avoir trouvée, le matin, fermée comme de coutume. Mais la serrure de la caisse avait été arrachée violemment, au moyen d'une pesée faite sur le couvercle. Comment un étranger eût-il réussi à accomplir tout cela sans être entendu de Binaut, qui couchait dans la pièce même! La pensée du capitaine se fixait tout à tour sur chacun des hommes qui le venait de voir devant lui, muets et le visage fermé. Malheureusement, il ne les connaissait guère, sauf Vareynes, qui était son compatriote et qu'il avait fait placer lui-même chez le trésorier.

Si l'un d'eux, cependant, était coupable, comment lui en arracher l'aveu? Mais lequel parmi ces soldats, eût été capable de commettre un pareil acte? Bényat, Sturzel, Ridert, Minés, étaient de braves garçons simples et ponctuels, dont les yeux honnêtes ne trompaient pas... Vareynes! Mais celui-là était à l'aise, et recevait chaque mois plus d'argent qu'il ne lui en fallait... De lui, d'ailleurs, ce n'était pas possible... Et le capitaine eut un geste de la main, comme pour chasser une

pensée importune. On frappa; le garde-caisse parut.

—Qu'y a-t-il, Binaut?

Le soldat n'avait plus son air embarrassé de tout à l'heure, et, sur sa figure une résolution se lisait.

—Mon capitaine, y a une chose que j'ai pas osé avouer sur le premier moment, parce que j'avais perdu un peu la tête; mais j'ai réfléchi, et je me suis dit que, dans des histoires comme ça, fallait rien cacher. Si j'suis puni, après tout, j'en mourrai pas!... La vérité, c'est que j'suis sorti entre sept et huit heures, après avoir mangé ma soupe...

—Enfin!... pensa le capitaine. C'est, en effet, très grave, fit-il, une heure d'absence, pendant laquelle le bureau est resté sans gardien... Mais vous aviez fermé la porte à porte à clef?

—Oui, mon capitaine, et j'avais mis la clef derrière la boîte aux lettres, comme d'habitude...

—Comment, «comme d'habitude!» Vous sortez d'habitude, le soir?

Le regard de Binaut se déroba. Un moment, le capitaine craignit que cet accès de franchise ne prit fin.

—Voyons, Binaut, dit-il sur un ton qu'il s'efforça de rendre cordial, je vous demande de ne rien me cacher. Vous savez bien que je ne suis pas méchant et que tout ce que je pourrai faire pour vous éviter une punition, je le ferai... Il faut tout me dire.

—Eh bien! oui, mon capitaine, répondit le planton: je suis sorti trois fois le soir, cette semaine. Hier, c'était la quatrième. J'allais pas bien loin: au *Coq d'Argent*. Le temps de prendre un café avec Vareynes, et je remonçais tout de suite.

—Avec Vareynes?... Ah!... Et, hier soir, c'est encore avec lui que vous êtes sorti!

—Oui, mon capitaine. Même que c'est la partie de billard qu'on a faite tous les deux qui m'a mis en retard... et puis aussi une course qu'il s'est rappelée tout d'un coup.

—Ah!... il vous a quitté? Pendant combien de temps!

—Au moins vingt minutes... une lettre oubliée, qu'il m'a dit...

L'officier se leva, déplaça quelques papiers sur son bureau, les replaça, se rassit... Ses mains tremblaient... Il eut un geste comme pour dégrafer le col de sa tunique.

—Binaut, dit-il d'une voix devenue tout à coup singulièrement basse et altérée, ce que vous venez de me dire restera complètement entre nous, vous entendez?... A cause de la gravité de la chose, vous comprenez bien! Abandon de votre poste!... le conseil de guerre, peut-être!... Vous allez me promettre de ne jamais redire à personne ce que vous venez de me raconter là!

—Bien sûr que j'en parlerai plus, mon capitaine, bégaya-t-il.

—Bien! allez-vous-en!

La porte refermée, le capitaine Hermont resta pendant de longues minutes immobile. Il ne cherchait plus; sa conviction était fai-

te. Et ce qui décomposait ainsi ses traits, c'était l'attente, la certitude d'une épouvantable révélation, auprès de laquelle tout le reste, pour lui, n'était rien.

—Lui!... lui! murmurait-il sourdement.

Il sentit qu'il allait pleurer, et se leva.

—Il faut pourtant être fixé tout à fait! fit-il à voix presque haute.

Un à un, il appela les secrétaires et leur posa quelques questions. Il faisait cela autant pour se donner le loisir de reprendre son sang-froid que pour ne pas désigner trop clairement Vareynes à l'attention de ses camarades, en l'interrogeant seul. Vareynes parut à son tour. C'était un assez beau garçon, brun et pâle, complètement imberbe, qui conservait sous l'uniforme un air de distinction native. Les mains derrière le dos, la tête baissée, le capitaine parcourait la pièce de long en large, semblant ne pas s'apercevoir de sa présence.

—Vous êtes sorti avec Binaut, hier? demanda-t-il sans regarder le jeune homme.

—Oui, mon capitaine, répondit-il, comme presque tous les soirs.

—Je sais. Vous êtes venu le chercher plusieurs fois, la semaine dernière, pour faire une partie de billard. Ignorez-vous donc qu'il commettait une faute?

—Je pensais que, pour un moment seulement, cela n'avait pas grande importance, etc...

Il ne continua pas. Brusquement, le capitaine venait de s'arrêter devant lui, et de planter ses yeux dans les siens.

—Ce qui en a, de l'importance, c'est qu'hier soir vous avez abandonné Binaut pendant vingt minutes, sous prétexte d'aller mettre une lettre à la poste... Est-ce vrai!

Vareynes détourna le regard.

—Vous y êtes allé, à la poste? insista l'officier.

Le secrétaire était devenu livide. Ses doigts se mirent à s'agiter par secousses nerveuses et son cou se gonfla sous les efforts qu'il faisait pour avaler sa salive. Soudain, il éclata en sanglots. Le capitaine Hermont sentit venir l'aveu. Toute sa colère tomba. Une tristesse infinie descendit dans son cœur. Il y eut un moment de silence tragique. Tout à coup, Vareynes, qui s'était laissé tomber sur une chaise et cachait son visage dans son mouchoir, sentit qu'on lui saisissait le bras. Et il vit, à travers ses larmes, la figure de l'officier tout près de la sienne, tandis qu'il entendait une voix basse et violente gronder à son oreille:

—Le fils de Mme Vareynes ne peut pas être un voleur! Quand même vous me diriez que vous êtes un coupable, je ne vous croirais pas!

Le jeune homme leva les yeux; le regard du capitaine entra dans le sien comme une lame d'épée.

—Demain, cet argent se retrouvera, n'est-ce pas? N'importe où... sur mon bureau, dans la boîte aux lettres, dans la caisse, peut-être. Allons, Vareynes, allez-vous-en, et à demain!

Quand le secrétaire fut sorti, le capitaine Hermont prit une feuille de papier et rédigea son rapport au colonel, commençant ainsi :

« Mon colonel, j'ai l'honneur de vous rendre compte qu'une somme de onze mille francs a été soustraite dans ma caisse, durant la soirée ou la nuit d'hier. L'enquête sommaire à laquelle je viens de me livrer ne m'a fourni aucun indice pouvant me mettre sur la trace du coupable... »

II.—PIERRE HERMONT

Jusqu'à l'âge de vingt ans, Pierre Hermont avait habité le petit village de Surgy-sur-Grosne, où il était né. Fils de braves gens simples, qui avaient usé leurs jours à d'humbles labeurs, il avait connu bien vite que la vie est faite de beaucoup de soucis, et de très peu de joies. Ses parents avaient réussi, en se saignant aux quatre veines, à lui faire donner une instruction passable. Ce n'était pas beaucoup, mais cela avait suffi cependant pour ouvrir l'esprit de l'enfant aux curiosités fécondes. Et grâce à la bibliothèque du bourg voisin, grâce aussi à son intelligence robuste et tenace, il avait su compléter ses connaissances premières, suffisamment pour éviter ce redoutable écueil de la presque ignorance, qui arrête tant d'enfants pauvres, au seuil de la vie. A dix-sept ans, Pierre Hermont était entré comme commis-dessinateur à l'usine Vareynes, où travaillait son père. Il débutait aux appointements de quatre-vingts francs par mois, et arriverait à cent cinquante, au bout d'une dizaine d'années, avec de la chance. Mais il avait une veste de drap et les mains blanches, et son père, lorsqu'il le rejoignait, à la sortie de l'usine, pour regagner côte à côte avec lui, leur demeure toute proche.

— Marche toujours, garçon ! ta position est faite !

A ces paroles souvent répétées, Pierre secouait la tête, et souriait avec un peu de mélancolie. La perspective de passer ses jours à Surgy comme employé à l'usine Vareynes, ne l'enthousiasmait que faiblement !

Ce fut deux ans après son entrée à l'usine — il avait alors dix-neuf ans — que Pierre Hermont, commis-dessinateur, aux appointements de cent francs par mois, devint amoureux de Mademoiselle Roberte de Courouvre, descendante des anciens seigneurs de Surgy. Cette chose extraordinaire arriva le plus simplement du monde. Le baron Hector de Courouvre, père de Roberte, avait géré son avoir de telle sorte qu'à sa mort, sa veuve et sa fille avaient dû vendre la majeure partie du domaine, et se confiner dans une retraite d'où elles ne sortaient que pour de rares

promenades ou des visites aux malades du pays.

Un soir, Pierre rentra de son travail plus tôt que de coutume, car il était inquiet de l'état de son père, blessé la veille par la chute d'une courroie de transmission. Dans un coin de la pièce, qu'éclairait tristement une lampe de cuivre, deux femmes, sa mère et Mme de Courouvre, étaient assises et parlaient bas ; au fond, penchée sur le lit, une jeune fille arrangeait les oreillers du malade. Au bruit de son entrée, elle releva la tête ; Pierre s'arrêta ébloui. Il avait déjà rencontré bien souvent Mlle de Courouvre, mais il crut la voir pour la première fois. Sur son fin visage un peu long, aux traits merveilleusement purs, qu'éclairaient des yeux couleur de mer, toute la lumière éparse dans la chambre semblait s'être concentrée. Cela faisait, au-dessus du lit, comme une apparition rayonnante. Et Pierre, sous les regards de cette enfant de seize ans, pour laquelle il ne comptait pas, et ne compterait jamais sans doute, sentit une chaleur monter à ses joues, et son sang battre ses artères à grandes ondes tumultueuses. Elle parla ; sa voix lui sembla une enivrante musique inconnue... Quand elle partit, tout redevint noir, et il mit les deux mains à sa poitrine, comme si elle emportait son cœur.

Elle l'emportait, en effet, et pour toujours. D'abord, il ne s'était pas rendu compte de ce qui se passait en lui, et se laissa aller, avec ravissement, au besoin tyrannique de penser à Roberte de Courouvre, de murmurer son nom, d se trouver sur ses pas. Mais bientôt ses yeux s'ouvrirent, il vit clair dans ses pensées. Et ce fut avec une sorte de terreur religieuse qu'il découvrit qu'il l'aimait. Durant la dernière année qu'il passa à Surgy, avant son départ pour le service militaire, cet amour grandit en lui, et poussa de profondes racines en son âme ardente, toujours repliée sur elle-même. Pour rien au monde il n'eût osé l'avouer à la jeune fille : il se sentait si petit, si loin d'elle, qu'il croyait commettre presque un sacrilège en l'aimant, et qu'il se fût tué plutôt que de dire son secret. Et personne ne le sut, jamais.

Ses heures s'écoulaient sans qu'il en eût conscience, remplies par une unique pensée : Roberte. Et rien au monde n'existait pour lui que son impossible et silencieux amour. C'est dans cet état de demi-hallucination que vint le surprendre son ordre d'appel sous les drapeaux, un soir de novembre. Il partit, emportant son amour avec lui. A la caserne, il fut un soldat soigneux, ponctuel, peu causeur. Tranquillement, il parcourut les premiers mois de la vie militaire, qui semblent si durs à certains, mais qui eurent au moins pour lui l'avantage, en fatigant son corps, de le faire dormir d'un sommeil sans rêves. Peu à peu, il se découvrit du goût pour cette existence de grand air et de saines fatigues, où le devoir était simple et les heures toutes remplies. L'épaulette, lui apparut dans un

lointain encore bien confus, mais cependant accessible; il se mit à travailler consciencieusement, et, un an juste après son incorporation, il était nommé sous-officier.

Pendant le congé d'une semaine qu'il obtint à cette occasion, pour aller dans sa famille fêter son nouveau grade, il apprit une grande nouvelle qui mettait tout le pays en émoi : Mlle de Courouvre épousait M. Arthur Vareynes, le propriétaire des usines de Surgy. Le mariage avait lieu dans huit jours.

—On m'a retenu pour la noce tout le poisson que je pourrai prendre d'ici là, lui confia son vieil ami Noël Tirbasse le pêcheur, ancien caporal aux chasseurs de Vincennes. Un beau mariage qu'elle fait là, Mam'selle Roberte! M'sieu Vareynes est riche à plus de deux millions, qu'on dit... Mais ça lui était bien dû...

Le lendemain, vers sept heures du matin, des ouvriers qui se rendaient à l'usine virent Noël Tirbasse revenir de la rivière, portant sur ses épaules le corps ruisselant de Pierre Hermont. Le jeune homme n'était qu'évanoui. Son pied avait dû glisser sur la mauvaise passerelle qui sert aux faucheurs pendant l'été, lorsqu'ils veulent éviter le grand détour par le pont. Un endroit dangereux, cette passerelle. Et c'était un vrai bonheur que ce brave Tirbasse, qui nageait comme un poisson, se fût trouvée là juste au moment où cet imprudent de Pierre allait disparaître!... Quelques jours plus tard, le jeune sergent, plus taciturne que jamais, reprenait le chemin de la caserne.

A dater de cet événement, la vie de Pierre Hermont se déroula toute droite. Au bout de quelques années, il subit les examens avec succès et fut envoyé comme sous-lieutenant, sur sa demande, dans un corps de frontière. Il revint peu à Surgy, une fois par an à peine. Car, s'il s'était accoutumé peu à peu à cette idée—dont il avait failli mourir—que Roberte pouvait être à un autre, si son âme s'était courbée devant le fait accompli, les rives de la Grosne étaient encore trop pleines pour lui de souvenirs douloureux... Les années passèrent, sans amener l'oubli. L'époque de sa nomination de capitaine étant venue, il obtint de rester dans l'Est, et fut promu au régiment qui tenait garnison à Ternoing.

Par les lettres de sa vieille maman, il avait d'assez fréquentes nouvelles de Surgy. Il savait que Mme Vareynes n'était pas très heureuse, et que le fils qu'elle avait eu au bout d'un an de mariage était sa seule consolation. L'usinier, homme violent, égoïste, l'avait épousée beaucoup à cause de sa beauté, mais beaucoup aussi pour la vanité d'unir à son nom celui des Courouvres. Et bientôt las de sa jeune femme, il n'avait pas tardé à reprendre son ancienne vie de fétard.

Un jour, Pierre apprit qu'il venait de mourir, terrassé par une congestion. Roberte était veuve... C'eût été peut-être pour lui l'occasion de laisser parler son cœur. Plus d'un eût jugé sans doute que le fossé qui sé-

parait le capitaine Hermont de la descendante des châtelains de Surgy était aux trois quarts comblé. Mais il apprit alors que, l'usine ayant été vendue, Mme Vareynes se trouvait à la tête d'une fortune considérable... Plus farouchement que jamais, il refoula au tréfonds de son âme son silencieux amour.

III.—UN ENGAGÉ VOLONTAIRE

Le capitaine Hermont aimait son métier de conducteur d'hommes, et ses devoirs professionnels devinrent pour lui un dérivatif puissant, dont il usa de toutes ses forces. Tout le monde l'estimait au régiment; beaucoup l'aimaient, ayant deviné tout ce qui se cachait de bonté profonde, de fierté haute, derrière son habituelle mélancolie. Parmi tous, le docteur Darly lui avait voué une amitié fraternelle. Il avait maintenant tout près de quarante ans, mais en paraissait trente à peine. Sur son visage bronzé par le grand air, sa longue moustache retombante, d'un blond très pâle, tranchait singulièrement. Sa tunique moulait un torse élégant et robuste, et la souplesse précise de ses mouvements révélait l'homme adonné aux sports violents, et dont l'entraînement physique ne s'est jamais ralenti.

Vers la fin de la cinquième année de son séjour à Ternoing, il songeait vaguement à demander un changement de garnison qui le rapprochât de la Bourgogne, quand il reçut une lettre qui bouleversa son existence. Pas même une lettre—quelques lignes :

«Mme de Vareynes se rappelle au bon souvenir de M. le capitaine Hermont, et serait bien heureuse de lui voir faciliter les débuts dans la carrière militaire de son fils Charles, qui vient de s'engager à son régiment.»

Le surlendemain, la mère et le fils arrivaient dans la petite ville, et le capitaine allait les recevoir à l'hôtel où ils étaient descendus. Mme Vareynes resta toute une semaine à Ternoing, ne pouvant se décider à se séparer de son enfant. Hermont, le cœur fou de joie, la vit chaque jour. Elle était, à trente-six ans, dans toute laplénitude de sa beauté, et, sur elle aussi, les années semblaient avoir passé sans laisser de traces. Seule, la tristesse lassée, qui habitait maintenant le fond de ses yeux couleur de mer, disait le morne travail des jours, les soucis poignants, l'effroi de l'avenir... Mais cela encore, qui la faisait pareille à une grande fleur meurtrie, semblait la rendre plus accessible, moins lointaine, plus femme. Car l'épouse sacrifiée était devenue une mère douloureuse. Dans les entretiens qu'elle eut avec l'officier, gagnée peu à peu par l'attention passionnée de celui-ci, elle finit par lui dire toute sa peine.

L'ardente et folle tendresse qu'elle avait concentrée sur son fils n'avait pu empêcher

celui-ci d'être la proie des instincts mauvais qu'avait déposés en lui le sang paternel. A seize ans, il s'était fait renvoyer de trois collèges, et, six mois plus tard, il s'enfuyait du quatrième pour aller à Paris. Revenu à Surgy faute d'argent, il y continuait sa vie de désordres, et finissait par se compromettre avec de mauvais drôles, en de telles équipées que sa mère, épouvantée, avait pris enfin le parti de l'obliger à se faire soldat. Et l'idée de le confier au capitaine Hermont, son compatriote, lui était venue tout de suite. Ce serait peut-être le salut, cette discipline militaire!...

—Ce sera le salut, en effet, madame, affirmait le capitaine. Je vous promets de veiller sur lui comme sur mon fils, et d'en faire un homme!

Les pleurs de reconnaissance mouillaient alors les beaux yeux meurtris de Mme Vareynes. Le jour où elle quitta Ternoing, elle gestait les deux mains à l'officier, dans un geste d'abandon qui la rendit toute pâle.

—Si vous tenez votre promesse, vous me sauverez la vie, car, voyez-vous, je suis à bout de forces! Si ce dernier sacrifice que je fais en me séparant de lui était inutile, si sa mauvaise nature reprenait le dessus encore une fois... c'est qu'alors ce serait bien fini -- et j'en mourrais!

«J'en mourrais!»... Ces mots sonnèrent comme un glas aux oreilles de Pierre. Elle les avait dits avec une telle ardeur de certitude qu'ils entrèrent dans sa mémoire et dans son cœur, pour n'en plus sortir.

L'engagé volontaire Charles Vareynes fut placé à la compagnie Hermont. Durant sa première année de service, il ne se fit remarquer en rien, sinon par une paresse invincible que le capitaine essaya en vain de secouer. Ses classes terminées, une place de secrétaire s'étant trouvée vacante dans les bureaux du trésorier, il la demanda et l'obtint, à cause de sa belle écriture. Là, il sembla avoir trouvé sa voie, et le capitaine finit par se dire que l'atmosphère calme du bureau aurait peut-être sur le jeune homme une heureuse influence, et qu'il valait mieux, somme toute, le voir devenir un bon scribe qu'un mauvais gradé. Jusqu'alors, les événements lui avaient donné raison. Charles se tenait tranquille, et le trésorier se déclarait satisfait de son travail.

Il y eut bien, un jour, une certaine demoiselle Clara Hizette, qu'on vit arriver de Paris et qui ouvrit, dans la rue Haute, un magasin de modes dont Vareynes sembla, tout de suite, un client fort assidu. Mais Charles ne se faisait jamais punir. Que demander de plus! Les lettres fréquentes qu'écrivait Pierre Hermont à Mme Vareynes devinrent donc tout à fait rassurantes. Celle-ci le remerciait en termes émus, l'appelait son ami, lui disait qu'il avait sauvé son fils. L'officier trouvait maintenant que la vie était bonne.

Le lendemain du jour où le capitaine Hermont s'était aperçu du vol commis dans ses bureaux, Mlle Clara Hizette se leva avec le soleil. Habillée en un tour de main, elle se dirigea vers la gare. Elle y arriva juste au moment où le train de six heures, venant de Paris, y entra. Elle pénétra dans la salle d'attente, déserte en ce moment, et se mit à devisager les quelques voyageurs qui descendaient du train. Presque aussitôt, elle eût une exclamation de joie: de son index replié, elle frappa au carreau deux petits coups discrets pour appeler l'attention d'un jeune homme qui, lui aussi, semblait chercher quelque chose. Le jeune homme l'aperçut et sourit en clignant un oeil.

Une minute plus tard, il était dans la salle d'attente, dont il ferma soigneusement la porte. Et aussitôt, entre eux, s'engagea à mi-voix un bref colloque:

—Tu as la somme? Les neuf mille?

—Oui, répondit Clara en retirant d'un petit sac une liasse de billets qu'elle lui remit, et qui disparurent immédiatement dans une des poches de l'élégant complet de voyage.

—Il était temps! dit l'homme avec un mauvais regard. Un peu plus, tu me faisais faire un voyage inutile... Maintenant, file. Moi, je vais aller au buffet, attendre le train de huit heures qui me ramènera à Paris.

—Alors, à dimanche...

Le couple se sépara. Personne n'avait été témoin de cette scène rapide. Et Mlle Clara Hizette, de son pas léger, regagna la rue Haute, avec l'air satisfait d'une personne qui vient de faire une délicieuse promenade matinale. Comme elle arrivait devant son magasin, elle s'arrêta en poussant un cri de surprise: Charles Vareynes l'attendait, en attendant nerveusement le trottoir, et, dès qu'il la vit, s'avança vers elle avec un visage si étrange qu'elle eut presque peur.

—Entrons vite! fit-il d'une voix essoufflée. Je n'ai que dix minutes.

La modiste, tirant une clef de son sac, ouvrit la porte du magasin.

—J'ai cru que tu n'arriverais jamais! s'écria Charles en ôtant son képi pour essuyer son front baigné de sueur. Tu sais que je suis venu deux fois hier dans la journée, et encore une fois avant l'appel, sans pouvoir te rencontrer. Où étais-tu donc?

—Je vais t'expliquer... commença Mlle Clara.

—Non, ne m'explique rien, interrompit le jeune homme; je te dis que je n'ai que dix minutes. Ecoute: les neuf mille francs que je t'ai remis avant-hier...

—Eh bien?

—Eh bien! il faut me les rendre!... il faut me les rendre tout de suite...

—Tu perds la tête?

—Non, je ne perds pas la tête... je t'assure, ma Clara! Je ne peux pas te dire... je

t'expliquerai... plus tard... Allons, vite, rends-moi cet argent!

La fille, que l'inquiétude commençait à gagner, eut un rire faux.

—Tu es drôle, tu sais, comme ça!... Voyons, qu'est-ce qui te prends? Tu me fais attendre pendant plus d'un mois ces neuf malheureux billets de mille que je t'avais demandés et dont tu sais que j'avais le plus pressant besoin; avant-hier, tu finis par me les apporter et ce matin, tu viens me les réclamer!... Qu'est-ce que cela signifie?

—Cela signifie que je n'ai pas de temps à perdre en discours. Donne-moi cet argent tout de suite!

—Et si je ne te le donnais pas?... Si je ne l'avais plus, par hasard?

Charles haussa les épaules.

—Pourquoi me faire poser, je te promets de te rapporter cette somme... bientôt, je ne ris pas, je t'assure... Allons, donne!

Mlle Hizette prit un air de reine outragée.

—Alors tu t'es figuré, mon cher, que c'est avec les deux cents francs que je me gagne par mois que je puis vivre? Non, voyons, tu n'es pas assez bête pour avoir cru ça? Tu sais parfaitement que j'ai contracté des dettes pour m'établir ici avec mon commerce. Et tu sais bien aussi que cette somme que tu m'as remise m'était absolument nécessaire... je te l'ai assez répété! Alors, que réclames-tu?

—Donne-moi cet argent! fit le jeune homme en s'avançant vers elle, menaçant.

—Je ne l'ai plus!

—Si, tu l'as! Depuis deux jours, tu n'as pas pu t'en servir encore.

—Ah! zut! à la fin... s'écria la modiste impatientée. J'en ai assez, tu sais!... Tiens! voici mes clés: fouille les tiroirs. Tu verras bien si je suis une menteuse!

Et Mlle Clara passa dans l'autre pièce, en faisant claquer la porte.

Charles l'y suivit.

—Comment veux-tu, dit-il doucement, que je croie ce que tu me racontes? On ne se débarrasse pas de neuf mille francs du jour au lendemain!

La fille crut bon d'avouer une partie de la vérité.

—C'est ce qui te trompe, mon cher! Ce matin, si tu m'as trouvée levée d'aussi bonne heure, c'est que je venais justement de m'en débarrasser.

—Pas par la poste, en tout cas: le bureau n'est pas ouvert...

—Non. A la gare, où mon créancier m'avait donné rendez-vous.

—Tu mens!

—Plait-il? Tâche d'être poli, hein!

Il y eut une scène violente. Toute la boue du ruisseau d'où elle sortait remonta aux lèvres de Mlle Clara Hizette... Charles répondit sur le même ton, s'emporta, menaçant et finit par se convaincre que l'argent qu'il

était venu chercher,—que Clara s'en fût ou non dessaisie,—était bel et bien perdu à jamais.

C'était pour lui avant une heure, l'arrestation, la prison, la honte... Cinglé d'une dernière injure, il se trouva dehors, la tête perdue, le front lourd de pensées noires. Se tuer!... Dès que l'idée s'en fut présentée à son esprit, il sentit qu'il ne l'exécuterait pas. Quoi qu'on ait dit ou écrit sur la lâcheté du suicide, il n'en faut pas moins, pour accomplir ce geste violent, une dose d'énergie dont Charles était tout à fait incapable. S'enfuir!

Aller à la gare, sauter dans le premier train, changer de costume, et se perdre ensuite à travers le monde... Oui, cela, c'était possible. Les deux mille francs qui lui restaient pourraient lui permettre de vivre, peut-être même de gagner l'étranger... Mais ensuite, cet argent épuisé, que ferait-il? Il lui restait encore la ressource de tout avouer à sa mère, mais la seule pensée de cet aveu l'épouvantait. Il revoyait sa face tragique et douloureuse, lors de la dernière aventure qu'il avait eue à Surgy et qui avait failli le conduire en police correctionnelle.

—Si tu recommençais jamais, je ne pardonnerais pas!

En roulant toutes ces choses dans sa tête, Charles se dirigeait machinalement vers la rue Châtelnoise. Quand il arriva devant les bureaux du trésorier, aucune résolution ne s'était encore fait jour dans son esprit troublé. Il hésita un instant, l'heure de l'entrée des secrétaires était passée depuis longtemps. Qu'importait, après tout! Plus d'une fois déjà, il était arrivé en retard. Il eut un vague haussement d'épaules, et pénétra dans la maison. Comme chaque jour, Binaut, assis à sa petite table dans le vestibule, lui tendit la main. Il avait sa bonne figure habituelle.

—Le capitaine vient de te faire demander, dit-il à Vareynes C'que tu vas te faire enlever, mon vieux, pour arriver à huit heures et demie!

Pendant une seconde, l'idée vint à Charles de rouvrir la porte et de s'enfuir. Mais le planton s'approcha de lui d'un air de confident, et lui dit à mi-voix:

—Tu sais, pour l'affaire d'hier, on n'a encore rien trouvé de nouveau... Seulement, faut que j'te dise une chose: le capitaine ne veut pas qu'on sache que j'suis allé faire une partie de billard avec toi, l'autre soir... à cause des histoires que ça pourrait me faire arriver, tu comprends?... Alors, silence là-dessus, hein!

Binaut allait continuer, lorsque le capitaine-Hermont ouvrit la porte de son bureau. Il paraissait très calme.

—Ah! c'est vous, Vareynes! dit-il en apercevant le secrétaire. Entrez donc chez moi, j'ai deux mots à vous dire.

Il remit au planton quelques papiers et rejoignit Charles dans son cabinet.

—Vous avez été retenu au quartier, ce ma-

—Min? demanda le capitaine en s'asseyant à son bureau.

—Oui, mon capitaine... c'est-à-dire...

—C'est-à-dire quoi?

—Rien, mon capitaine.

—Ah!...

Il y eut un silence. Puis l'officier, faisant pivoter son fauteuil, se mit face au jeune homme.

—Et cet argent, Vareynes!

Le secrétaire détourna les yeux et ne répondit pas.

—Eh bien?

—Je ne l'ai plus... fit-il enfin.

—Vous ne l'avez plus!... Comment? Qu'en avez-vous fait! Mais vous êtes fou, voyons! Vous pensez que cela va se passer ainsi?

Charles, les yeux à terre, mordillait sa lèvre inférieure avec une telle violence que du sang parut.

—Faites de moi ce que vous voudrez, murmura-t-il.

L'officier eut un geste de colère.

—Alors, c'est tout ce que vous avez à me dire?

Le jeune homme garda le silence.

—Réfléchissez bien! reprit le capitaine. Jusqu'à présent, rien n'est compromis. Si cette somme se retrouve, la chose restera entre nous, et tout sera dit. Sinon, c'est le conseil de guerre et le déshonneur... Vous ne répondez rien!

—Je n'ai plus cet argent, répéta le secrétaire.

—C'est bien!... Comme j'ai encore pitié de vous, je vais écrire à votre mère, et elle vous remboursera.

Les traits de Charles se contractèrent.

—Si cela pouvait se faire, je l'aurais déjà fait, répliqua-t-il. Mais une chose pareille, elle ne me la pardonnera pas..... Et ça la tuera, peut-être!...

L'officier tressaillit... Des larmes étaient montées aux yeux du soldat. Le capitaine Herment eut une seconde d'espoir, car il crut sentir que tout n'était pas mort dans ce misérable cœur. Il s'élança vers le jeune homme et lui prit les poignets dans ses mains fiévreuses.

—Allons, Vareynes, pourquoi hésitez-vous? pourquoi mentez-vous? Puisque la seule idée du chagrin de votre maman vous trouble ainsi, c'est qu'il y a encore du bon en vous! Allons, qu'avez-vous fait de cet argent!

D'un geste brusque, le secrétaire ôta son képi, souleva la coiffe, et en retira des billets de banque qu'il tendit au capitaine.

—Voilà tout ce qu'il me reste, fit-il.

L'officier prit les billets et les examina d'un coup d'œil. Il y en avait deux de cinq cents francs et un de mille.

—Et les neuf mille francs qui manquent?

Un mauvais pli d'entêtement reparut entre les sourcils du soldat.

—Ils sont loin! dit-il d'une voix sourde. Si l'on veut me laisser du temps, je pourrai peut-être les rembourser. Sinon...

—Vous ne voulez pas me dire ce que vous en avez fait?

—A quoi bon! Vous ne les retrouveriez pas plus que moi.

Le capitaine commençait à sentir la patience l'abandonner. Il serrait les poings avec une envie folle de saisir à la gorge ce grand garçon blême, et de l'accabler de coups, jusqu'à ce qu'il parlât.

—Vous pensez bien, fit-il en contenant encore sa colère, que nous n'allons pas continuer sur ce ton-là! Pour la dernière fois, voulez-vous parler, oui ou non!

—J'ai dit tout ce que je pouvais dire... Faites de moi ce que vous voudrez, répéta Charles.

Ces paroles furent prononcées sur un tel ton d'obstination désespérée que le capitaine sentit, pour l'instant, l'inutilité d'un nouvel effort. D'ailleurs, lui aussi était à bout. Et puis, un nom venait soudain de se présenter à son esprit: Clara Hizette. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt? L'argent était chez cette fille, parbleu! Il montra la porte au soldat.

—Sortez, et attendez mes ordres.

Quand la porte se fut refermée, il ouvrit un tiroir de son bureau et y enferma les billets que venait de lui remettre Vareynes. Il fit cette action presque machinalement, car une immense souffrance, mêlée de colère, montait en lui, et bouleversait son cerveau. Quelques instants plus tard, il se dirigeait vers la demeure de la modiste. Quand il y arriva, elle était encore toute frémissante de la scène qu'elle venait d'avoir avec Vareynes. Ce fut donc sans trop d'étonnement qu'elle entendit l'officier lui expliquer qu'un soldat de son régiment, qu'elle devait bien connaître, avait perdu, l'avant-veille, en faisant une course, une grosse somme d'argent qui lui était confiée, et qu'il venait voir si cette somme n'aurait pas été oubliée, par hasard, chez elle... Le capitaine avait forgé en chemin cette petite histoire, dont il attendait le meilleur résultat. Mais Mlle Clara avait eu le temps de réfléchir, depuis une heure, et elle commençait à entrevoir les motifs qui avaient amené Charles à lui redemander son argent avec tant d'insistance. La visite de l'officier ne fit que confirmer ses soupçons. Aussi se tint-elle sur une réserve habile et prudente.

—En effet, déclara-t-elle sans le moindre embarras, j'ai vu M. Vareynes avant-hier soir et ce matin encore, il est venu me dire bonjour. Mais il n'a ni laissé ni perdu d'argent ici. Vous pensez bien, monsieur, que je m'en serais aperçue tout de suite!

Rien ne put la faire ressortir de là. Et le capitaine eut beau multiplier les questions, les faire plus précises, leur donner même une tournure vaguement menaçante, la modiste y répondit avec un tel accent de sincérité d'abord, puis d'indignation, qu'il fut bien vite convaincu d'avoir fait fausse route. Il revint à la rue Châtelnoise, plus agité et plus sombre que ne l'était peut-être Charles Vareynes,

quand il avait suivi ce même chemin, tout à l'heure. Désormais, la situation était nette : il lui restait la ressource, ou de faire arrêter le jeune homme, ou d'écrire à Mme de Vareynes que son fils était un voleur, et qu'elle eût à rembourser l'argent, pour éviter une arrestation...

V.—«ELLE EN MOURRA»

Assis à son bureau, Pierre Hermont posa son front dans ses mains, et se perdit en une songerie douloureuse. Toute sa vie repassa devant ses yeux, toute sa pauvre vie sans joies, dont chaque heure avait été une pensée pour l'aimée, inaccessible et lointaine. Plus que jamais, l'image de cette femme emplissait son âme silencieuse il eût donné, avec ravissement, tout son sang pour lui éviter une larme. Et c'était elle dont il tenait, en ce moment, le bonheur entre ses mains ! Plus que le bonheur, hélas ! la vie peut-être... il frissonna.

Oh ! s'il eût été riche, comme il eût vite restitué cette misérable somme ! Mais il n'y fallait pas songer... Qu'allait-il arriver, maintenant ? Charles se trahirait-il, au cours de l'enquête qui allait s'ouvrir ! C'était peu probable. Quant à Binaut, terrifié par l'idée du conseil de guerre, il ne parlerait pas. Alors ? Alors, c'était bien simple : si le coupable restait inconnu, il ne pouvait y avoir qu'un seul responsable et ce responsable, c'était lui. Et peut-être, en fin de compte, l'accuserait-on de s'être volé lui-même ! Pourquoi pas ? Cette fois son orgueil se cabra. Lui, Pierre Hermont, être accusé de vol ! Se laisser salir de ce soupçon, pour sauver un misérable !... Décidément, le sacrifice était au-dessus des forces... Il étendit la main pour prendre la plume, et écrire au colonel la lettre accusatrice.

—Elle en mourra !... cria une voix tout au fond de son être.

Il jeta la plume loin de lui, et s'abîma de nouveau en sa songerie. Des minutes lourdes passèrent : De temps à autre, par la fenêtre entr'ouverte, entraient de brefs cris d'oiseaux ; très loin, du côté de la caserne, un clairon égrenait ses notes de cuivre.

—Elle en mourra !...

Pourquoi parlerait-il, après tout ? Qui oserait l'accuser, lui dont la vie se passait au grand jour, dans une simplicité presque austère. Quant à la responsabilité pécuniaire, n'avait-il pas le temps d'y penser ? Neuf mille francs, cela se trouve !... Charles arriverait peut-être à rembourser un jour... Et surtout, Elle, là-bas, ne saurait rien ! Ses pauvres yeux meurtris avaient déjà tant pleuré !... En un acte d'adoration éperdue, toute son âme s'élança vers Roberte. Son regard s'emplit d'une exaltation passionnée.

—Je ne veux pas qu'elle soit malheureuse ! s'écria-t-il à voix haute. Advienne que pourra ! Décidé maintenant, quoi qu'il dût arriver, à garder le silence, il alla ouvrir la porte du bureau des secrétaires et appela le sergent.

—Bényat, dit-il, vous porterez quatre jours de salle de police à Vareynes pour être arrivé en retard ce matin sans excuse plausible.

VI.—UN AMI

Il est certains hommes qui ne savent pas, en face des problèmes de la vie, trouver les solutions moyennes et raisonnables. D'instinct, et pour ainsi dire les yeux fermés, ils vont aux situations extrêmes et sans issue, comme ces grands oiseaux de mer qui, dit-on, vont aux tempêtes. Il y a là pour eux, sans doute, une volupté inconsciente, une attente morbide de l'inconnu, analogue peut-être à celle du joueur qui risque, sur une carte, sa fortune ou sa vie. Le capitaine Hermont était de ceux-là. Persuadé que Mme Vareynes souffrirait à en mourir si elle connaissait la nouvelle infamie de son fils, il s'était dit que son silence sauverait Roberte, et ne cherchait plus autre chose. Prisonnier désormais de la résolution qu'il avait prise, il s'abandonnait à son destin. Mais la vie est rarement bonne à ceux qui la bravent ainsi. Pour un audacieux à qui elle est clémente, combien sont roulés dans ses flots et déchirés aux crocs de ses écueils !

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le vol. Les deux enquêtes menées, l'une par la police, l'autre par l'autorité militaire, n'avaient donné aucun résultat. Le garde caisse Binaut, qui seul eût pu fournir un indice, se taisait obstinément. Quant à Vareynes, il s'était resaisi et avait repris ses allures habituelles, ayant deviné que le capitaine, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, était résolu à ne pas l'accuser. Mais les choses, évidemment, n'en pouvaient rester là. Il y avait d'abord la question de remboursement de la somme disparue, qui devait se résoudre sans retard. Et Hermont savait bien qu'elle était pour lui, en ce moment, une solution possible. Il était résolu à emprunter coûte que coûte. Mais un officier sans fortune ne trouve pas ainsi plusieurs milliers de francs du jour au lendemain. Qu'allait-il donc advenir ? Il n'en savait rien. Il attendait. De temps à autre, il lui venait cette idée, infiniment douce, que Roberte, grâce à lui, ne souffrirait pas... Pendant ce temps, autour de lui, sans qu'il s'en rendit compte, un soupçon terrible montait, et commençait à s'affirmer en paroles précises. Le capitaine-trésorier Lautrec était revenu et avait repris son service. Bouleversé par cette déplorable histoire, il avait commencé par plaindre sin-

cèrement ce pauvre Hermont, puis, ayant fait lui aussi son enquête, avait déclaré que le voleur ne pouvait être qu'un habitué du bureau.

—Et cependant, avait-il ajouté, je crois pouvoir répondre absolument de mes secrétaires...

Il avait dit ces mots le lendemain de son retour, au conseil d'administration où se trouvaient réunis le colonel, le major, plusieurs autres officiers. Le capitaine Hermont s'y trouvait aussi, pour régler sa gestion intermédiaire. La phrase tomba lourdement dans un silence. Sur le visage du colonel Fortin, que durcissait une rude moustache grise, une contraction passa. Les autres officiers échangèrent de rapides regards. Seul, Hermont resta impassible.

—D'une façon ou d'une autre, les onze mille francs seront remboursés, dit le colonel d'une voix brève. Je vais les avancer... Nous verrons ensuite.

—Mais, mon colonel, je... tâcherai de rembourser, fit le capitaine, qui sembla sortir d'un rêve. J'ai un peu d'argent à moi... et je trouverai...

—Comme il vous plaira, capitaine! interrompit le colonel en détournant les yeux.

Ce soir-là, le diner, à la pension des capitaines, fut lugubre. Dans l'esprit de tous ces hommes régnait l'habituel et très noble dédain du soldat pour les questions d'argent, et la seule idée que leur camarade pût être soupçonnable les remplissait d'une gêne, mêlée de colère. Le docteur Darly lui-même, dont l'esprit charmant et l'inaltérable gaieté faisaient d'ordinaire la joie de la table, semblait avoir perdu sa verve accoutumée. Les quelques boutades qu'il essaya de lancer tombèrent à plat, et même son dada favori, la théorie des *Compensations*, d'Azaïs, qu'il ne pouvait enfourcher d'habitude, sans soulever des tempêtes, n'amena, sur les visages soucieux et fermés, que de vagues sourires.

—Comme dit Azaïs.

—Vous nous « rasez », docteur, avec votre philosophie! répondait invariablement le président de table.

Hélas! aujourd'hui, l'excellent docteur eût bien pu réciter d'un bout à l'autre le *Système des Compensations* d'Azaïs, personne ne l'eût interrompu... La pensée obsédante qui veillait derrière tous les fronts éteignait les regards, et chassait loin la joie.

Le diner terminé, le capitaine Hermont quitta ses camarades et se dirigea, à pas lents, vers sa maison. Il avait allumé une cigarette et marchait, très calme d'apparence, par les rues de la petite ville, où déjà les magasins se fermaient. En sa tête un peu endolorie ne roulaient que des idées confuses, qu'il dédaignait de suivre. Arrivé à son logement, il tira ses clefs de sa poche et ouvrit sa porte, de ce geste las et machinal que connaissent bien ceux qui vivent seuls, et qui savent que derrière cette porte qu'ils ouvrent, rien ne les attend, que le froid et le silence,

et la morne indifférence des choses. Il pénétra dans sa chambre à coucher. Un bec de gaz, placé de l'autre côté de la rue, l'éclairait. Le capitaine se laissa tomber dans un fauteuil. Il se trouvait bien ainsi, dans cette demi-obscureté qui était un peu l'image de celle qui régnait en lui. Et, doucement, sans souci des heures qui passaient, il se mit à rêver à Roberte Vareynes.

Soudain, un pas vif qui montait l'escalier le fit sursauter. Et avant qu'il eût eu le temps de faire de la lumière, deux coups avaient frappé à sa porte, une main familière avait ouvert sans attendre de réponse, et la voix sonore du docteur Darly emplissait la chambre.

—Que fais-tu là tout seul, dans ce noir?

Le capitaine acheva d'allumer sa lampe, il tendit la main à son ami.

—Tu vois, je rêvassais... C'est gentil d'être monté me voir. Assieds-toi et prends une cigarette.

Le docteur prit une cigarette, ne s'assit pas. Une colère brillait dans ses yeux et par un geste dont il avait coutume lorsqu'une idée le tourmentait, il étirait nerveusement les pointes de sa longue barbe blonde.

—Je viens du cercle, fit-il brusquement. Sais-tu ce qu'ils racontent, là-bas!

—Comment veux-tu que je sache?...

—Eh bien! voilà!—Je te prie d'abord de ne pas te fâcher et de m'écouter avec calme.

—On commence à trouver étrange que ton voleur ne se découvre pas.

—Ensuite?

—Ensuite?... ensuite, mon Dieu! de là à des suppositions... pénibles... pénibles, il n'y a qu'un pas, et ce pas n'est pas loin d'être fait!

Pierre Hermont sauta sur ses pieds.

—Qui?... cria-t-il.

Le docteur haussa les épaules et s'assit.

—Si tu te fâches, nous n'en sortirons pas... Qui? mais personne, mon ami, personne... et tout le monde! Crois-tu donc que quelqu'un se permettrait de t'accuser devant moi? Non, parle! On n'en est pas encore là. Mais j'ai bien peur qu'on y vienne!... J'ai surpris ce soir des paroles chagrines, des phrases qui cessaient brusquement quand j'approchais... Et Lautrec a raconté quelque chose au conseil d'administration, t'avait parlé sur un ton singulier... Il n'en faut pas plus, vois-tu, mon pauvre ami, pour faire marcher les langues!

Le capitaine avait retrouvé son calme.

—Que veux-tu que j'y fasse? demanda-t-il, d'un air las.

—Pas grand'chose pour le moment, évidemment! D'autant plus qu'on est encore très loin de formuler contre toi une accusation précise. Mais tu connais les hommes aussi bien que moi, même les plus francs, même les meilleurs!... Le mystère les irrite, et ils veulent à tout prix trouver une explication. Or, malheureusement, dans ton

cas,—ce planton qui n'a pas quitté sa caisse, ces secrétaires qui n'ont pas pénétré dans ton bureau... l'explication...

—Est toute trouvée, n'est-ce pas? fit Hermont avec amertume. Dis-le donc, va! Pourquoi ne me croirais-tu pas coupable, toi aussi!

Derrière le binocle, les yeux vifs du docteur s'éclairèrent d'une grande lueur de tendresse.

—Parce que moi, je t'aime bien, Pierre, fit-il simplement.

D'un mouvement irrésistible, les mains des deux hommes se cherchèrent et s'étreignirent.

—Pardon!... balbutia le capitaine.

—C'est bon! c'est bon!... pas d'émotion... du calme! grommela le docteur, sans qu'on pût savoir au juste si cette recommandation s'adressait à lui-même ou à son ami... Nous sommes beaucoup trop nerveux, vois-tu! continua-t-il en raffermissant sa voix. Si tu le veux bien, nous attendrons un autre jour... Ecoute-moi. Si je suis venu te trouver, ce n'est pas seulement pour te mettre en garde contre les histoires plus ou moins invraisemblables qu'on pourra débiter sur ton compte. Il y a encore autre chose... Cet argent que tu dois rembourser, il te faudra un certain temps pour le réunir, n'est-ce pas?

—Un certain temps, oui... répondit le capitaine avec un triste sourire.

—C'est bien ce que j'ai pensé. Alors, en attendant, comme il faut, je crois, que la chose soit faite tout de suite... j'ai profité de ce que j'avais justement dix mille francs chez moi pour te les apporter... Tiens! les voici.

En disant ces mots, le docteur avait tiré de la poche de côté de sa tunique un paquet de billets bleus, qu'il avait déposés sur la table. Et comme son ami, devenu soudain très pâle, le regardait sans trouver une parole, il s'approcha de lui et lui mit les deux mains sur les épaules.

Pour une fois que je trouve l'occasion de faire servir mon argent à quelque chose, laisse-moi, je t'en prie, m'offrir ce plaisir.

—Tu me désobligeras beaucoup en refusant.

Les yeux de Pierre Hermont se mouillèrent; lentement, deux grosses larmes glissèrent sur ses joues. Une telle émotion lui serrait la gorge, qu'il resta un moment sans pouvoir prononcer une parole.

—J'accepte, mon ami, dit-il enfin. Et je te remercie de tout mon cœur...

—Ouf! tu m'enlèves un poids! s'écria le médecin tout radieux. Si tu savais quelle peur j'avais de te voir refuser, avec ta caboche de Bourguignon têtue! Enfin! voilà qui est fait. Dès demain matin, tu remets cet argent à Lautrec, n'est-ce pas? Et l'incident sera clos!

Le capitaine savait son ami riche d'une quinzaine de mille francs de rente. Il est probable que, devant la nécessité pressante de combler le vide de la caisse, l'idée lui fût venue d'avoir recours à la bourse du doc-

teur, combien cette offre spontanée simplifiait tout, et quel flot de reconnaissance attendrie envahissait l'âme de Pierre Hermont, devant ce simple geste de l'ami au grand cœur, qui savait lui éviter même l'embarras d'une prière! Il connaissait trop, par ailleurs, le médecin, pour ne pas savoir qu'en ce moment la moindre allusion au long temps qu'il lui faudrait pour rembourser cette somme serait mal accueillie. Malgré lui, cependant, un calcul qu'il avait fait bien souvent pendant ces derniers jours revenait à son esprit: en se privant beaucoup, il arriverait peut-être à économiser cent francs par mois, cela faisait douze cents francs par an. C'étaient donc bien près de dix années qu'il lui faudrait pour éteindre sa dette...

Mais, cette fois, il savait que l'ami qui était devant lui, et qui, assis maintenant à califourchon sur une chaise, tirait de grosses bouffées de sa cigarette en le regardant avec un bon sourire, ne compterait pas. les jours et attendrait le temps qu'il faudrait. Il avait envie de se jeter dans ses bras.

—Mon ami!... Mon cher ami!...

—Parfaitement, fit le docteur en riant; je suis ton ami; j'espère bien que tu n'as pas attendu aujourd'hui pour en être convaincu! Mais, peut-être, n'en étais-tu pas bien sûr: tout de même, hein? Voilà ce que c'est: il a fallu qu'on forçât sa caisse pour que ce monsieur s'aperçût qu'on l'aimait bien! Et c'est ainsi, comme dit Azaïs, que pas une peine ne nous arrive sans apporter avec elle sa compensation. Le tout est de savoir la trouver. Quel génie, cet Azaïs!... Viens prendre un bock.

Cinq minutes plus tard, les deux camarades entraient au "Café de l'Univers".

VII.—L'INSULTE

Le grand attrait du Café de l'Univers était le sourire que la belle Mme Asblanc, la caissière, distribuait du haut de son comptoir, à tous les habitués. Ce sourire avait fait bien des jaloux. Et lorsque, un jour, on avait cru s'apercevoir qu'il se faisait plus tendre pour le capitaine Hermont, celui-ci put surprendre plus d'un regard hostile de la part de quelques jeunes consommateurs.

Quand il entra, ce soir-là, en compagnie du docteur Darly, au Café de l'Univers, la conversation cessa brusquement à la table voisine de celle à laquelle ils s'assirent. Cette table était occupée par trois jeunes gens de mise élégante, dont deux appartenaient à de bonnes familles de la ville, bien connues des deux officiers. Quant au troisième, ce n'était rien moins que M. Prosper Albérich, le propre fils de l'adjoint au maire de Ternoing, et l'ennemi intime du capitaine Hermont, qu'il accusait, à tort ou à raison de s'être

substitué à lui dans les bonnes grâces de Mme Asblanc.

Comme le capitaine s'asseyait non loin de lui, le fils de l'adjoint très ostensiblement, se recula et lui tourna le dos. Hermont lui jeta un bref regard étonné, puis aussitôt il pensa au dépit du rival et un sourire discret vint errer sous sa moustache blonde. Ce sourire que surprit M. Prosper, eut le don de l'agacer fort. Depuis longtemps, il cherchait l'occasion d'être désagréable à l'officier et n'avait été retenu jusqu'ici que par une sage prudence. Mais sans doute, ce soir-là, il se sentait plus fort ou plus résolu que de coutume, car ayant appelé le garçon, il lui tendit une pièce de cinq francs, en disant à voix très haute :

—Tenez, payez-vous; nous partons!... Et comme le garçon manifestait son étonnement :
—Oui, continua-t-il, je reviendrai un autre jour, quand je ne serai plus exposé à couder ici certaines gens...

Un grand silence s'était fait dans la salle et tous les yeux étaient dirigés sur les deux officiers. Très pâle, le capitaine Hermont se tourna à demi et considéra Prosper Albérich. Celui-ci, debout, le toisait insolemment, tout en mettant dans sa poche la monnaie que le garçon venait de lui rendre.

—C'est à moi que vous en avez, Monsieur? interrogea le capitaine.

—Comme il vous plaira, Monsieur!

—La raison, je vous prie?

—Je n'ai pas de compte à vous rendre... Il m'est désagréable d'être assis à côté d'un homme accusé de vol, voilà tout...

—Misérable!

La scène qui suivit fut rapide, sourde et violente. Des verres renversés, un bras levé, un court tumulte... Dix minutes plus tard, les deux amis de Prosper Albérich avaient pris rendez-vous pour le lendemain avec le docteur Darly et un autre officier présent à la scène, afin de régler les conditions de la rencontre.

—Une vraie chance que cette affaire! disait le médecin, en reconduisant chez lui le capitaine Hermont.—un dérivatif excellent, qui va te permettre de calmer tes nerfs en corrigeant un peu ce paltoquet... Hein! ces petites villes.

Rentré chez lui, Pierre s'accouda à sa fenêtre et se mit à songer. Il éprouvait un grand bien-être à sentir l'air frais de la nuit caresser son front. Des bouffées de colère montaient encore à son cerveau, au souvenir de la scène de tout à l'heure. Ainsi, Darly n'avait pas exagéré la situation; non seulement on le soupçonnait, parmi ses camarades, mais cette histoire de vol courait la ville, et il se trouvait des gens pour le croire coupable. Sans doute, cet Albérich avait saisi l'occasion de satisfaire une rancune personnelle, mais, à coup sûr, il n'avait fait que répéter à haute voix ce que tout le monde chuchotait. Eh bien! tant pis! Celui-là paierait pour les autres. Car il le tuerait. L'horrible insulte bour-

donnait encore à son oreille, une rage folle lui faisait enfoncez les ongles dans ses paumes. Quelle joie l'aurait eue, tout à l'heure, à lui aplatis la figure d'un soufflet! Qui donc lui avait arrêté le bras! Enfin, il ne perdrait rien pour attendre...

Peu à peu, cependant, sous l'influence calmante du silence de la nuit, son sang s'apaisait, ses idées devenaient moins tumultueuses. Il lui expliquerait qu'il avait trouvé à les emprunter, et tout serait dit. Ensuite il irait tirer quelques balles au stand, car son adversaire, à qui il avait laissé le choix des armes, avait demandé le pistolet.

Dans l'après-midi, il irait chez le colonel pour lui rendre compte de ce qui s'était passé au «Café de l'Univers» et lui demander l'autorisation d'aller sur le terrain. En même temps, il lui annoncerait le remboursement des onze mille francs.

L'idée de cette visite lui causait une gêne singulière. Le souvenir de l'attitude froide et cassante du colonel, le jour du conseil d'administration, lui revenait en mémoire, et le malheureux officier sentait de grosses larmes monter à ses yeux, en pensant que celui-là aussi doutait de lui, et que ce chef qu'il aimait ne lui conserverait plus maintenant l'estime d'autrefois.

L'estime!... Hélas! si le pauvre Pierre Hermont eût pu deviner que depuis plusieurs jours déjà, par un de ces hasards sournois de la vie devant lesquels l'homme reste anéanti et terrifié, les doutes du colonel Fortin s'étaient changés en une formidable certitude, peut-être l'image même de Roberte—qui vint en ce moment envahir de nouveau sa pensée et la caresser comme le vent de la nuit caressait son front—n'eût-elle pas suffi pour calmer son angoisse, et sa révolte contre l'absurde destinée...

VIII.—LE SUPRÊME SACRIFIÈ

—Non, capitaine, je ne puis vous donner l'autorisation que vous me demandez. Vous ne vous battez pas avec M. Albérich.

Dans le bureau du colonel, ces paroles venaient de tomber, comme autant de coups de massue, sur la tête du capitaine Hermont. Elles étaient pour lui tellement inattendues que, tout d'abord, il parut n'en pas bien saisir le sens.

—Ne pas me battre?... Mais je croyais vous avoir dit, mon colonel, que cet homme m'avait traité de voleur!

—Pas tout à fait, il a dit simplement que vous étiez accusé de vol: c'est bien différent. Ensuite, vous avez levé la main sur lui et l'avez appelé misérable. La provocation vient donc de vous, et non pas de lui.

—Je ne comprends pas, mon colonel.

—Cherchez à comprendre. D'ailleurs, en

voilà assez, et je m'en tiens à ce que je vous ai dit.

Le colonel s'était levé en prononçant ces mots. Dans son maigre visage, bronzé par vingt ans de soleil d'Afrique, ses yeux gris d'acier avaient la tristesse des jours lointains où, dans la brousse, il avait dû faire d'implacables exemples.

Debout en face de lui, le capitaine Hermont n'avait pas bougé. Raide, la tête haute, il soutint le regard de son chef sans un battement de paupières.

— Permettez-moi, cependant, mon colonel, répliqua-t-il d'une voix étrangement calme, de ne pas m'en aller ainsi. Vous savez bien que je ne puis pas. Et vous me forcez à vous demander, très respectueusement, pour quelles raisons vous voudriez m'interdire de venger mon honneur?

— Votre honneur!...

— Mais oui: mon honneur. Est-ce que, par hasard, mon colonel, vous le mettriez en doute?

Le colonel Fortin était connu pour des accès de colère soudaine, qui s'abattaient parfois sur son entourage, ainsi qu'un vent de tempête. Aux paroles du capitaine, il blêmit, et ses yeux lancèrent des éclairs... Mais, redevenu maître de lui par un violent effort de volonté, il croisa les bras et considéra Hermont, sans parler, pendant quelques secondes.

— Ah! tenez, capitaine, fit-il enfin en secouant la tête, de mon temps on était tout de même plus crâne. Quand un officier en était où vous êtes, il se souvenait qu'il avait un revolver, et la question était réglée tout de suite... Cela valait un peu mieux, convenez-en, que d'aller dans les cafés faire insulter son uniforme!

— Voulez-vous me permettre, mon colonel...

— Non! vous en avez déjà trop dit, et votre audace passe les bornes! Dieu m'est témoin, cependant, que j'avais pitié de vous, et que j'allais chercher à l'étouffer cette triste affaire! Mais vraiment, devant votre attitude, je me demande si je ne dois pas vous faire arrêter à l'instant même!

— Pour la seconde fois, mon colonel, j'ai l'honneur de vous répéter que je ne vous comprends pas. Je vais me taire, puisque vous m'en donnez l'ordre,—mais pas avant de vous avoir formellement prié de me dire de quoi vous m'accusez, et de quels soupçons infâmes on a osé me salir!

De nouveau, les yeux gris du vieil officier fulgurèrent; mais, presque aussitôt ils reprirent leur expression de froideur attristée et dédaigneuse.

— Vous jouez fort bien la comédie, monsieur, et je ne demanderais qu'à vous croire... si, malheureusement pour vous, je n'avais entre les mains une preuve qui rend toutes vos belles phrases inutiles... Tenez! Voulez-vous lire?

Et le colonel, ayant cherché un instant parmi les papiers épars sur son bureau, y

prit une feuille sur laquelle étaient tracés quelques chiffres, et la tendit, du bout des doigts, au capitaine.

Celui-ci s'en saisit avidement et y jeta les yeux. Elle ne contenait rien qu'une suite de nombres placés les uns au-dessous des autres. Trois de ces nombres étaient soulignés d'un trait au crayon rouge.

— Comprenez-vous, maintenant? demanda le colonel.

— De moins en moins! murmura Pierre Hermont, les sourcils froncés, sans quitter la feuille des yeux.

— Vraiment!... Je vais donc vous aider. Les numéros que vous voyez là sont ceux des billets de banque qui ont été soustraits dans votre caisse. Vous avez prétendu ne pas les avoir, ces numéros, mais Lautrec, avant son départ, avait pris soin de les inscrire sur un carnet dont vous ignoriez sans doute l'existence.

Quant aux numéros marqués d'un trait rouge, ce sont tout simplement ceux de trois de ces billets—de ces billets volés, monsieur!—que vous avez rendus, vous-même, au trésorier, il y a quelques jours, en réglant vos comptes avec lui. Essayez-vous de nier encore?

A mesure que le colonel parlait, une déchirure se faisait dans le voile qui avait obscurci, jusqu'à ce moment, l'esprit du capitaine. Maintenant, il comprenait tout... Ces trois billets—un de mille et deux de cinq cents, il s'en souvenait—étaient ceux que Vareynes lui avait remis, l'autre jour... Et il les avait replacés dans la caisse, et il les avait retirés, en effet, pour régler ses comptes avec Lautrec, sans penser que ces billets, dont il ne pourrait expliquer la provenance, allaient constituer, contre lui, une charge terrible!...

— Je suppose, fit le colonel, que vous ne persistez plus, à cette heure, dans vos projets de duel?

Hermont releva la tête; ses lèvres s'ouvrirent comme pour parler. Certes! il allait se justifier d'un mot, dire d'où lui venaient ces billets, raconter tout au long le vol de Vareynes...

— Elle en mourra! murmura, au fond de son cœur, une voix déjà entendue.

Son front, de nouveau se baissa. L'atroce alternative, une fois encore, se dressait devant lui: accepter la responsabilité de l'infamie ou tuer Roberte de désespoir.

Mais, cette fois, la lutte fut courte. Ce serment qu'il s'était fait l'autre jour, dans l'exaltation passionnée de sa tendresse, ce serment de se taire, « quoi qu'il dût arriver », l'heure était venue de le tenir. Eh bien! il le tiendrait... Est-ce que sa tranquillité, son bonheur, sa vie même, valaient une seule larme de Roberte!

D'ailleurs, même s'il l'eût voulu, comment expliquer à cet homme qui se tenait devant lui, la face méprisante et hautaine, les rai-

sons mystérieuses qui lui avaient fait, jusqu'ici, garder le silence?

Il replaça sur la table la feuille de papier qu'il tenait à la main.

—Je vous jure, mon colonel, dit-il, que je ne suis pas coupable!

—C'est facile à dire! mais vous me permettrez de ne vous croire que lorsque vous m'aurez expliqué comment il se fait qu'une partie des billets volés était en votre possession. Allons, parlez!... justifiez-vous!...

Le capitaine Hermont étouffait. Il y avait vraiment trop longtemps que durait cette scène atroce, et la dose d'énergie qu'il avait déployée jusqu'ici pour se contenir était à bout. Tout le sang rude et violent que lui avaient transmis ses ancêtres obscurs, ouvriers et vigneron, au bras prompt et à la tête chaude, lui empourpra soudain le visage et mit une flamme dans ses yeux. Sa voix, tout à l'heure si calme, devint vibrante.

—Me justifier!... Je ne m'abaisserai pas jusqu'à, mon colonel! Et puisque ma parole ne vous suffit pas, je n'ajouterai pas un mot de plus... Ah! si, cependant: j'ai à vous rendre compte que les onze mille francs ont été remboursés par moi ce matin.

A cette nouvelle, le colonel ne put réprimer un geste de surprise. Un instant, son visage hautain se détendit. Mais le ton sur lequel son subordonné venait de parler n'était pas fait pour calmer sa colère.

—Ah! fit-il, vous avez remboursé? Je suis, croyez-le bien, très heureux de l'apprendre! Veuillez quand même, je vous prie, ne pas le prendre de si haut.

—Je le prends comme j'ai le droit de le prendre, n'ayant rien à me reprocher.

—Ah! cessons cette plaisanterie, n'est-ce pas? Vous avez restitué la somme que vous aviez... mettons empruntée à la caisse; c'est ce que vous aviez de mieux à faire. Cependant, souvenez-vous que le vol n'en a pas moins été commis, et que mon devoir strict eût été de vous faire arrêter depuis trois jours.

—Et si je vous prouvais, mon colonel, que cette somme m'a été prêtée par un ami?

—Cela vous empêcherait-il d'avoir eu trois des billets volés en votre possession? C'est cela qu'il faut m'expliquer, et pas autre chose... Allons, continua le colonel d'un air excédé, je suppose que, maintenant, nous en avons enfin fini, et que vous comprenez pourquoi, tout à l'heure, je vous ai refusé l'autorisation de vous battre avec M. Albérich?

—Non, mon colonel, je ne veux pas le comprendre encore. Et puisque vous maintenez votre refus, j'aurai le regret de passer outre.

—Très bien! monsieur, répliqua vivement le colonel, qui semblait attendre cette phrase depuis un instant. Vous auriez dû me dire cela tout de suite, et vous nous auriez évité à tous deux une explication pénible... Passer outre, quand je vous donne un ordre, revient naturellement à m'offrir votre démission, n'est-ce pas? Je l'accepte!

Le capitaine tressaillit, avec un brusque recul de tout son être, comme s'il venait d'apercevoir sous ses pieds, tout à coup, un trou béant... Sa démission? L'abandon de sa carrière?... Cela constituait, hélas! un tel saut dans l'inconnu, un tel arrachement d'habitudes chères et profondes, que l'idée ne s'en était encore présentée que bien vaguement à sa pensée!

Mais les dernières paroles du colonel venaient d'éclairer la situation d'un jour brutal. En quelques secondes, il comprit nettement que cette démission s'imposait, que son chef, et tout le monde sans doute au régiment, l'attendait comme la seule solution possible, et qu'elle était, après tout, la suite logique et fatale de son obstiné silence. L'uniforme d'officier ne souffre point de souillure, l'armée, désormais, lui était interdite, tant qu'il se trouverait quelqu'un pouvant lui jeter à la face l'affreuse accusation.

—J'accepte votre démission, répéta le colonel; et, si vous voulez m'en croire, le plus tôt serait le mieux.

Sa voix s'était faite persuasive et presque cordiale. On sentait que ce départ allait combler ses vœux, et lui ôter un poids énorme de la poitrine.

—Tenez, continua-t-il, en avançant au capitaine son propre fauteuil, asseyez-vous là. Voici de quoi écrire: rédigez cela à l'instant même, en donnant les motifs que vous voudrez; je me charge de les faire accepter... Et ensuite, mon Dieu! vous vous arrangerez comme vous l'entendrez avec ce petit monsieur...

Pendant une longue minute, le capitaine Hermont resta immobile, l'esprit parti vers une chère vision lointaine... Puis il s'assit, et prit la plume... Un instant, le colonel le contempla d'un air de tristesse profonde; puis il se dirigea vers une porte et disparut sans bruit, avec un geste de compassion impuissante.

Un quart d'heure plus tard, Pierre Hermont se levait et sortit à son tour. Sa démission était écrite et signée.

Le sacrifice, silencieux et fou, était accompli.

IX.—DEUX BALLES

Tout au fond du terrain de manœuvres, à quelques kilomètres de la ville, deux hommes sort debout, le corps effacé, le pistolet haut à vingt-cinq pas l'un de l'autre. Leurs témoins s'écartent; une voix demande:

—Messieurs, êtes-vous prêts?

Et tout de suite crie:

—Feu! Un, deux, trois!

Les deux coups sont partis ensemble, deux petits claquements étrangement grêles dans le

brouillard du matin. Le vent aigre emporte les minces flocons de fumée blanchâtre. Les adversaires sont toujours debout : deux balles ont été échangées sans résultat. L'honneur est satisfait.

—Et c'est pour cette piètre comédie, maugréait le docteur Darly en retrouvant Hermont chez lui, une heure plus tard, c'est pour cette grotesque promenade sous la pluie que tu as donné ta démission, et que tu vas me quitter pour toujours? Voyons, ce n'est pas sérieux?

—Hélas! mon pauvre ami, tu le vois : mes malles sont faites, et je pars ce soir même, répondit Pierre. Le colonel m'a accordé une permission, en attendant que ma démission soit acceptée. Je ne reviendrai pas à Ter-noing.

Depuis la scène qui avait eu lieu chez le colonel, l'officier s'était enfermé dans sa chambre et n'avait vu Darly que pendant quelques instants, la veille, pour être renseigné sur l'heure et les conditions du duel. Sans entrer dans aucun détail, il lui avait annoncé sa démission, en lui laissant entendre qu'il avait été forcé de la donner pour se battre. Mais le docteur n'avait pas été dupe de cette explication sommaire; sans connaître la fatalité devant laquelle fuyait son malheureux ami, il devinait à ce départ une raison autre, qu'il ne lui disait pas. Et une gêne singulière lui venait maintenant pour parler

de cela,—hésitation du médecin aux abords de la plaie qu'il sent trop douloureuse.

—Tu as tort, mon Pierre, de garder ton chagrin pour toi tout seul, fit-il tristement. Mais je connais ton âme secrète et sauvage... Je n'ai pas à t'interroger; qu'il soit fait selon ta volonté.

Le capitaine Hermont partit par le dernier train du soir, accompagné à la gare par son ami. Les rafales de la journée s'étaient changées en une pluie continue, hostile et cinglante. Involontairement, les deux hommes se remémoraient de précédents départs d'officiers, avec les étreintes des camarades, les paroles amicales des chefs, les adieux des soldats... Quand celui qui partait était marié, on avait au régiment cette coutume charmante d'offrir à sa femme une gerbe de fleurs... La musique venait aussi, et le train s'ébranlait dans un concert triomphal, au milieu des souhaits de bon voyage, des promesses de se revoir, des mains agitées en signe d'adieu. Aujourd'hui, le quai était presque désert. Il y faisait noir et froid. Quand le train apparut, les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Courage! murmura Darly, la vie, un jour ou l'autre, te paiera de ta souffrance.

—La vie ne me doit rien... répondit Pierre Hermont.

Et, s'arrachant aux bras de son ami, il s'élança dans le train qui devait le ramener vers Surgy, vers la terre natale—vers Roberte.

DEUXIEME PARTIE

I.—UNE PARTIE DE PÊCHE

—Ohé! père Tirbasse! vieux rat d'eau!... Où diable se cache-t-il!

Le gros et rouge personnage qui lançait cet appel tonitruant du haut du siège d'un break bondé de messieurs élégants et de femmes en toilettes claires n'était autre que M. Marius Plantecorde, ne nouveau propriétaire des usines de Surgy. Un rude homme, qui savait tenir son rang, et qui parlait haut. Il avait eu l'idée, en rentrant d'une promenade, de donner à ses invités le spectacle d'une pêche. Et le break venait de s'arrêter devant la maison du vieux pêcheur, branlante construction au toit moussu, flanquée d'un hangar où séchaient des filets. L'endroit était délicieux, frais et solitaire. On l'appelait dans le pays la Saulaie-Belle.

Les messieurs, ayant sauté à terre, aidèrent les dames à descendre.

—Paix! Barbeau! fit le père Tirbasse en

apparaissant. T'as pas l'habitude de voir du si beau monde, et qui fait autant de bruit, hein, mon chien? Qu'est-ce qu'il y a pour vot' service, m'sieu Plantecorde?

Il était bien vieilli, le brave Noël Tirbasse, depuis le temps où il se jetait si gaillardement dans la Grosne, pour en retirer les garçons imprudents. Il avait cinquante ans alors : il en avait maintenant tout près de soixante-dix.

—Ah! le voici! fit l'usinier de sa voix claironnante. Mesdames et messieurs, je vous présente le plus fin braconnier du pays de Bourgogne!

Depuis qu'il habitait Surgy, M. Plantecorde n'avait pu encore se débarrasser de ce ton insolent et protecteur, qui n'était guère du goût des gens de par là, lesquels ont le sang vif et la riposte prompte.

—Si c'est pour me dire ça que vous êtes venu me déranger, vous pouviez passer tout droit et rentrer chez vous, déclara le père Tirbasse. Que c'est-y, qui va vous croire quand vous dites que j'suis un braconnier ! Pas m'me Vareynes, pour sûr, que j'vois là à côté d'vous, et qui sait bien, elle, que j'amodie la pêche de c'canton d'Grosne, à beaux écus comptants !

Mme Vareynes était, en effet, au nombre des invités de M. Plantecorde. Souriante, elle s'avança vers le vieux pêcheur et lui tendit la main.

—Non, père Noël, personne ici ne croit que vous êtes un braconnier, et M. Plantecorde veut rire. Il avait tout simplement l'intention d'emporter une friture, et venait vous demander de la prendre devant nous.

—Parbleu ! fit l'usinier ; deux ou trois coups d'épervier, et l'on vous tient quitte !

Tirbasse se gratta le nez. Puis, regardant son chien jaune :

—T'as vu souvent, toi, Barbeau, prendre des fritures en plein mois de juillet, au gros du soleil, et en trois coups d'«épervier» encore?... Enfin, j'veux ben essayer, moi... Mais j'vas être obligé de jeter l'épervier du bord, et j'ne prendrai que d'la blanchaille, ben sûr!...

—Vous n'avez donc pas votre bateau? demanda un gros monsieur, notaire de Surgy.

—Je n'ai point ici, non, m'sieu Baucland, répondit Tirbasse. Mon *meneux* est parti avec pour relever des nasses... Mais y n'tardera guère à rentrer, et si je n'prends rien du bord, on verra à essayer autrement.

En parlant ainsi, le père Noël s'était dirigé vers le hangar pour y décrocher son filet. Et comme son chien l'y avait suivi, on put encore l'entendre prendre le brave animal à témoin que, par cette chaleur, «autant vaudrait jeter l'épervier su'l'pré que dans la rivière!» Tout le monde se regarda, avec des sourires amusés. Une dame s'informa :

—Qu'est-ce donc que ce «meneux» dont il parle?

—Le mot s'explique de lui-même, répondit le notaire ; c'est l'homme qui mène la barque, tandis que le pêcheur jette le filet. C'est généralement un pauvre diable qui fait ce métier-là pour quelques sous, ou pour une part du poisson pris.

—Il me semble qu'autrefois le père Noël n'avait pas de meneux, dit Mme Vareynes. Je me rappelle l'avoir vu conduisant lui-même son bateau, avec, sur l'épaule, son épervier dont il tenait un coin entre les dents. Puis au moment voulu, il posait tout doucement sa perche, se redressait et lançait son filet. Mais cela demandait beaucoup de promptitude et d'adresse, et il est maintenant si vieux...

—Ça ne l'empêche pas d'avoir un sale caractère ! fit M. Plantecorde, qui avait encore sur le cœur la façon plutôt fraîche dont le vieux pêcheur l'avait reçu. Celui-ci revenait, tenant d'une main son épervier et de l'autre

un seau destiné à contenir le poisson. La pêche commença. A pas silencieux et encore souples, le père Tirbasse suivait la berge, s'arrêtait à des endroits connus de lui, assurait solidement ses pieds sur le sol. Puis l'épervier, déployé d'un geste brusque, s'abattait sur l'eau où il traçait un grand cercle, dont les remous allaient s'élargissant.

Tout le monde alors s'approchait. Par petites secousses méthodiques, le pêcheur ramenait les plombs les uns contre les autres, sans leur faire quitter le fond ; puis, lorsqu'il sentait le filet bien fermé, il saisissait le haut de la cloche, et, vivement, le sortait de l'eau et le lançait sur le pré.

Toutes les têtes se penchaient pour mieux voir. A travers les mailles, des écailles argentées scintillaient ; patiemment, le père Tirbasse retirait des *bourses* les poissons qui n'avaient pas su trouver à temps leur salut dans la fuite.

—De l'able, de la rousse, du chavoniau ! grommelait-il ; j'l'avais-t-y dit, qu'on n'prendrait que d'la blanchaille !

C'était vrai, le poisson fin était introuvable. Les goujons eux-mêmes semblaient avoir déserté les fonds de gravier, où ils se tiennent d'ordinaire.

—Y m'faudrait mon bateau ! répétait pour la dixième fois Tirbasse.

—Tenez, ne pleurez plus, le voici ! dit M. Plantecorde.

Les regards suivirent celui de l'usinier. Une barque massive apparaissait, en effet, à un tournant de la rivière. Debout, à l'arrière un homme la conduisait au moyen d'une longue perche, et l'on voyait l'eau écumer devant la proue, à chacun de ses gestes lents et forts. On ne distinguait pas encore son visage, d'ailleurs perdu dans l'ombre d'un feutre aux ailes rabattues, mais la silhouette avait une belle allure, robuste et nerveuse.

—Dites donc ! mais il n'a pas l'air mal du tout, le «meneux» ! remarqua Mme Rebal, la femme d'un ingénieur de l'usine.

La barque approchait. On distinguait maintenant, sous le chapeau, un visage hâlé, une barbe courte, les pointes retombantes d'une moustache claire. Mme Vareynes eut un cri de surprise :

—Mais c'est le capitaine Hermont !

—C'est Pierre, oui, madame ! répondit le père Tirbasse. Ça fera, dans quèque temps, un bon meneux.

—Serait-ce là cet officier démissionnaire qui a fait une apparition à Surgy, vers le commencement de l'automne dernier ? demanda Mme Rebal. Il me semble, en effet, le reconnaître... Mais je croyais qu'il avait quitté le pays.

—Je le croyais aussi, dit Mme Vareynes. Il l'a même quitté sûrement... Comment se fait-il donc qu'il soit revenu !...

Cependant la barque, au lieu de continuer à remonter le courant, venait de faire un crochet brusque et d'atterrir au milieu des hautes herbes. Puis on vit celui qui la con-

duisait sauter à terre, enrouler rapidement la chaîne autour du tronc de saule, et s'éloigner à grands pas, sans tourner la tête.

—Hein?... qu'est-ce qui lui prend?... s'écria Tirbasse. Pierre!... Hé! Pierre!... Il est trop loin, à c't'heure pour m'entendre... C'est-y qu'il aurait oublié quelque chose?... Enfin, j'vas toujours embarquer l'épervier.

Tandis qu'il s'éloignait, et comme on s'apprêtait à le suivre, M. Plantecorde retint tout le monde d'un geste.

—Le beau meneux n'a pas l'air de se soucier beaucoup de nous rencontrer, dit-il, d'un ton de confiance. Je le comprends, d'ailleurs; cette attitude concorde parfaitement avec les jolis renseignements que le hasard m'a fournis sur son compte, il y a deux jours...

Le vieux Tirbasse s'était sans doute décidé à pêcher seul, car on le vit saisir la perche et gagner le large.

—C'est au cours du voyage que je fis à Dijon la semaine dernière, continua l'usinier à voix plus haute; dans le compartiment où je pris place, se trouvaient deux messieurs à tournure d'officiers; l'un d'eux, à l'annonce de la station de Joux-devant-Surgy, dressa l'oreille et demanda: «Surgy, n'est-ce pas le pays de ce malheureux Hermont?» Alors, sans se soucier de moi, qui semblais plongé dans la lecture d'un journal, et, ne se doutant pas, naturellement, que j'étais d'ici, ils se mirent à parler du monsieur. Ils le firent, je dois le dire, en termes discrets et en te plaignant beaucoup. Mais, tout de même, au bout de dix minutes, j'étais fixé, tout à fait fixé... Voilà la chose: quand Hermont est revenu ici, il y a six mois, il a dit qu'il venait de démissionner, n'est-ce pas?

—Il me l'a dit à moi-même, interrompit le notaire; sa santé, assurait-il, ne lui permettait pas de continuer la carrière des armes. Il n'est, d'ailleurs, resté à Surgy que peu de jours, le temps de régler quelques affaires relatives à la succession de ses parents, et il est reparti à Paris chercher une situation. Son retour, que j'connais, d'ailleurs, est tout récent.

—Il doit, en effet, être revenu depuis peu, répondit l'usinier. Mais cela ne m'étonne pas qu'il n'ait pu trouver d'autre situation que celle de meneux du père Tirbasse! Car cette démission pour raisons de santé n'est qu'une agréable plaisanterie, il n'y a qu'à regarder le gaillard pour en être convaincu. La vérité est bien plus simple... Il a tout simplement donné sa démission parce qu'on la lui a imposée parce que, étant trésorier, il a fait sauter la caisse!

—Quelle infamie! s'écria Mme Vareynes. Puis, bravement, au milieu du silence qu'avait produit la révélation, elle ajouta:

—Cela ne peut pas être vrai; vous avez dû mal entendre. Le capitaine était estimé de tous; il a été très bon pour mon fils... Et je me souviens parfaitement des lettres que Charles m'a écrites au moment de sa démis-

sion: il ne me disait pas un mot de cette épouvantable chose!...

—Peut-être, au régiment, n'a-t-elle pas été ébruitée répondit M. Plantecorde. En tout cas, madame, vous pouvez la tenir pour certaine, car les paroles de ces officiers ne laissent aucun doute!... J'entends même encore l'un d'eux, le plus âgé, disant à l'autre: «Pour moi, il me semble impossible qu'il ait remboursé, c'est le colonel qui a dû mettre cela de sa poche».

—C'est vrai qu'en arrivant ici il avait un air bien singulier, dit le notaire pensif. Et il a voulu que je vendisse sa maison, tout de suite...

—Un voleur! avec une tournure pareille!... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a là-dessous quelque femme! répéta Mme Rebal.

Son mari, l'ingénieur, long personnage glabre et sec, voulut bien, à ces mots, sortir de son silence.

—Les femmes sont toutes ainsi, prononça-t-il d'un ton dédaigneux: superficielles et préoccupées uniquement des apparences. Pour elles, un voleur doit avoir de la barbe jusqu'aux yeux, un grand chapeau pointu et des pistolets à la ceinture!

—Il est regrettable que celui-ci, malgré son agréable tournure, n'ait pas payé sa dette à la justice, fit M. Plantecorde. Ce vieux corrompu de Tirbasse aurait bien pu se dispenser de lui donner asile: nous n'avons pas besoin dans le pays, de gens de cette espèce. Evidemment! approuva l'ingénieur.

Ils s'étaient, en parlant ainsi, éloignés un peu de la rivière. Cette circonstance les avait empêchés de voir revenir la barque, qui était arrêté depuis un instant tout près d'eux. Soudain, ils entendirent, presque à leurs pieds, s'élever la voix du vieux pêcheur. Il parlait à son chien jaune.

—M'est avis qu'en v'là assez pour aujourd'hui, hein, Barbeau? On va rentrer l'épervier, puis l'siau, puis tout; j'te l'disais ben, qu'y avait rien à faire par c'te chaleur.

Et, saisissant le seau, il lança à l'eau, d'un geste brusque, les poissons qu'il contenait.

—D'la blanchaille, Barbeau, que j'te dis! Tu n'voudrais point offrir ça à m'sieu Plantecorde, ben sûr!

—Que faites-vous donc? s'écria le notaire, qui s'était avancé de quelques pas.

—J'm'en vas, m'sieu Bauclaud, répondit Tirbasse en donnant un coup de perche qui lança la barque en pleine rivière. Je n'prendrais rien aujourd'hui, voyez-vous! Bien le bonjour à la compagnie!

M. Plantecorde et ses amis, devenus subitement silencieux, le regardèrent s'éloigner. Comme il ne trouvait plus le fond avec sa perche, il l'avait prise par le milieu et, s'étant assis, s'en servait comme d'une rame. Il continuait d'ailleurs de s'entretenir avec Barbeau; cette phrase arriva, portée par l'eau fuyante:

—Vois-tu, mon chien, faut jamais croire c'que l'monde raconte; quand c'est pas des

menteries, c'est des bêtises.

—Il est un peu timbré, dit M. Plantecorde en se touchant le front.

—Evidemment! approuva de nouveau l'ingénieur.

II.—LA TERRE NATALE

Le matin d'automne où Pierre d'Hermont était arrivé à Surgy, le pays tout entier s'éveillait dans la joie des vendanges.

Comme il arrivait aux premières maisons du village, un vieux vigneron, l'apercevant, rentra dans son cellier et en ressortit aussitôt, tenant à la main une tasse de vin nouveau, qu'il éleva dans un geste quasi-religieux :

—Viens le goûter, mon Pierre: c'est le meilleur qu'on ait fait depuis dix ans!... En souvenir de ton père, qui était mon ami!...

Pierre buvait, serrait les mains, échangeait des propos de bienvenue. Il ne trouvait pas la force de détromper ces gens, d'arrêter leurs paroles cordiales, de leur dire qu'il n'était plus le « capitaine » Hermont, et que, cette fois, son congé n'aurait pas de fin...

A quoi bon, d'ailleurs! Il n'avait pas l'intention de rester à Surgy. Pendant la nuit qu'il venait de passer en wagon, l'impérieux problème du pain quotidien s'était enfin dressé dans son esprit, et il avait bien fallu qu'il se décidât à y prendre garde. Il est certaines folies que les riches seuls peuvent se permettre.

Pierre s'était donc résolu à ne demeurer en Bourgogne que le temps nécessaire pour réunir un peu d'argent. De là, il s'en irait n'importe où, pour chercher une situation; peut-être à Lyon, où il connaissait quelques personnes, ou encore à Paris, où il essaierait de reprendre son ancien métier de dessinateur. Certes, il se rendait compte qu'à son âge il n'est pas bien facile de recommencer sa vie. Mais enfin, à quarante ans, un homme intelligent, alerte et solide, trouve toujours, quand il le veut vraiment, un moyen de se débrouiller, et de ne pas mourir de faim!

Pauvre Pierre!

Le lendemain de son arrivée, comme il sortait de sa maison pour se rendre chez le notaire Bauclaud, il se trouva face à face avec Roberte Vareynes.

Elle s'avança vers lui, la main tendue, avec sa grâce un peu fière.

—Oh! monsieur Hermont! Quelle bonne surprise!... Mais vous nous venez, il me semble, un peu plus tôt que d'habitude?

—Mais... oui, madame... je...'

—Pour un mois, n'est-ce pas? Charles va bien! Pensez donc qu'il y a plus de quinze jours que ce vilain garçon ne m'a écrit!

—Charles allait bien quand je suis parti, oui, madame.

—Je suis si contente de le savoir auprès

de vous!... On vous verra quelquefois pendant votre séjour?

Le cœur de Pierre sautait dans sa poitrine à grands coups douloureux.

—Mon séjour sera très court, dit-il... Je quitte Surgy bientôt, peut-être demain.

Mme Vareynes eut un sourire qui découvrit ses dents étincelantes.

—A peine arrivé? C'est mal de donner si peu de temps à vos amis! Mais vous n'allez pas passer vos trente jours de congé à courir les chemins, et nous pourrons tout de même causer un peu, je l'espère. Et Charles, pensez-vous qu'il puisse venir bientôt!

—Fin septembre, madame: il y aura, je crois, un départ de permissionnaires à cette époque.

Comme je vais être heureuse de le revoir!

Pierre s'inclina. Ils se séparèrent. Et ce fut seulement trois jours plus tard, quand l'officier eut quitté le pays, que Mme Vareynes apprit qu'il avait donné sa démission, et que son départ était définitif.

Comme tout le monde, elle s'en étonna et soupçonna d'abord quelque histoire cachée. Mais elle était d'imagination calme, peu encline aux suppositions extraordinaires. Elle finit par penser qu'après tout il était fort possible que le capitaine eût démissionné, ainsi qu'il l'avait dit au notaire Bauclaud, à cause de ses rhumatismes. Et elle en eut beaucoup plus, en songeant que son fils n'aurait plus, désormais, le mentor qui lui avait été si précieux.

Chez le notaire, Pierre avait eu une bonne surprise. Ses parents qui, jusqu'à leur fin, avaient vécu de la pension modeste qu'il leur faisait sur sa solde, ne lui avaient laissé en héritage que leur petite maison et quelques arpents de terre; mais il se trouva que le tout était convoité par un propriétaire voisin, qui voulait arrondir son domaine. Il en offrait douze mille francs, au cas où le capitaine consentirait à s'en défaire. C'était une aubaine inespérée, qui lui assurait la possibilité de rembourser Darly, en lui laissant encore l'argent nécessaire pour aller quelque part tenter la fortune.

Il accepta donc tout de suite. Confiant au notaire la somme que lui avait prêtée son ami, il enferma le reste dans son portefeuille d'officier, qui avait rarement contenu autant d'argent à la fois. Et bravement, presque joyeux, regardant la vie en face, il prit le train pour Paris. Son voyage et quelques menus frais payés, il lui restait dix-huit cents francs juste. Cela faisait cent cinquante francs par mois, pendant un an. C'était beaucoup plus de temps et d'argent qu'il n'en fallait, se disait-il, pour trouver une situation convenable. Il connaissait un petit hôtel près de la gare de Lyon. Moyennant quatre-vingt-dix francs par mois pour la pension et quarante francs pour la chambre, il eut le gîte et le couvert assurés. Tranquille de ce côté, il se mit résolument à chercher du travail.

Le malheur est que Pierre Hermont ne pos-

sédait aucune relation à Paris. Mais, durant son trajet en chemin de fer, il avait acheté des journaux, et son attention avait été attirée par plusieurs offres qui lui semblaient tout à fait avantageuses. Avait-il été assez sot, vraiment, de s'inquiéter! Mais cela pululait, les situations, à Paris! Oh! il savait parfaitement que cette broussaille recélait pas mal de pièges, et que, parmi ce fatras d'annonces de toute espèce, il fallait faire un choix. Cependant, que diable! il devait y en avoir aussi de sérieuses!

Et il relisait celles qu'il avait notées sur son carnet:

« On demande un homme intelligent et actif, pour placement d'un objet de première nécessité. Bénéfice assuré, de 10 à 20 francs par jour. S'adresser à Staylor, 121, passage Taitbout. Très sérieux.»

« Un dessinateur est demandé aux usines Planquette, avenue de Neuilly.»

« Situation de 6,000 francs par an est offerte à homme sérieux. Ecrire: Edouard T. Bureau 13.»

« On demande un homme honorable, de préférence ancien officier, pour affaire de 1er ordre, n'exigeant pas de capitaux. S'adresser à la Banque de l'Avenir métallurgique, 172, rue Auber.»

Pierre résolut de se rendre à chacune de ses adresses, et, dès le lendemain, il se présenta aux usines Planquette.

— C'est pour la place de dessinateur? lui dit le chef du personnel, en le regardant avec un peu de surprise. Oh! mais, monsieur, cela ne fera pas du tout votre affaire! Nous voulons un jeune homme, qui puisse être employé pour les courses, et à qui nous donnons quinze francs par mois, pour commencer.

— J'ignorais, monsieur..., excusez-moi! dit le capitaine en se retirant.

Il se dirigea vers le No 121 du passage Taitbout, où M. Staylor devait lui assurer un bénéfice de dix à vingt francs par jour. M. Staylor— un gros homme roux à la tête fine— était assis derrière une table de bois blanc, dans une pièce assez vaste remplie, du sol au plafond, de cartons ficelés. Sa tenue se composait d'un veston grasseux ouvert sur une chemise de cotonnade bleuâtre, d'un pantalon à carreaux et d'espadrilles. Hermont ne put s'empêcher de remarquer que, pour un homme qui faisait gagner de si belles journées aux autres, sa mise était plu-

tôt négligée. M. Staylor le reçut de façon charmante et tout à fait familière.

— Certainement, mon ami, vous pouvez vous faire facilement la somme que j'indique, et plus encore, si vous avez l'œil.

— Ah! fit Pierre; il faut avoir l'œil!

— Pour ça, oui!... et le bon... à cause des flics.

— Plait-il!

— A cause des flics. Oh! ce n'est pas ce que vous pouvez croire! Je ne veux pas vous proposer de vendre des cartes transparentes, ni des petites brochures éditées à Bruxelles. Non! Je ne mange pas de ce pain-là... Mais par le temps qui court, mon garçon, vous offririez des pièces de vingt francs pour cinquante centimes, que les sergots vous empêcheraient quand même de stationner sur les trottoirs, qui sont pourtant à tout le monde!

— Ah! c'est pour stationner sur les trottoirs!

— Naturellement, farceur! Pas sur le haut de l'obélisque!... Mais tenez, voici! continua M. Staylor en attirant à lui un des cartons qu'il défilait d'une main prestre— je suis l'inventeur breveté du célèbre *retrousse-pantalon à ressorts*, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler. L'objet se fixe sur le derrière de la bottine et maintient le pantalon relevé comme ceci. Plus de pantalons boueux! Plus de plis disgracieux qui coupent l'étoffe!... Vous pouvez mettre l'article en mains: c'est solide et bien fait.

— Alors, demanda le capitaine en prenant machinalement la paire de *retrousse-pantalon* brevetés que lui tendait le gros homme, ce serait pour vendre ça?

— Mon Dieu! oui, mon ami! Monsieur préférerait, je le vois, placer des soieries du Japon ou des bronzes d'art? Désolé vraiment, mais nous ne tenons pas ça dans notre partie. Et puis voilà assez de boniment. L'article me revient à vingt-cinq centimes; je vous le cède à trente; vous le vendez cinquante. Bénéfice, vingt centimes par paire, un louis par cent. Ça vous va! Moi qui vous parle, j'en ai vendu jusqu'à deux cents paires en une journée. Mais faut pas ménager ses jambes, ni sa salive...

— Je vous crois sans peine, dit Pierre. Adieu, monsieur Staylor!

Il sortit en courant presque, ne sachant s'il devait rire ou pleurer. Ce camelot venait de le prendre pour un de ses acolytes en quête d'ouvrage!

— Non! s'affirma-t-il à mi-voix. Je n'en suis tout de même pas encore là! Allons à l'Avenir métallurgique.

La banque occupait, rue Auber, le rez-de-chaussée d'un immeuble d'apparence cosquée. Pierre demanda à voir le directeur; après une attente d'une heure dans une pièce destinée à éblouir les yeux des naïfs, il fut introduit. Le directeur de la Banque de l'Avenir métallurgique était un personnage à favoris poivre et sel, dont le regard disparais-

sait derrière les verres d'un binocle à monture d'or.

—Monsieur, lui dit Hermont, j'ai lu une annonce dans laquelle vous demandiez un homme honorable, ancien officier de préférence, pour entrer dans une affaire n'exigeant pas de capitaux.

—Parfaitement, monsieur. Vous êtes un ancien officier ?

—Capitaine d'infanterie.

—Ah ! capitaine seulement... Réformé ? démissionnaire ?

—Démissionnaire.

—Bien !... Pas décoré, à ce que je vois ?

—Non ! répondit Pierre d'un ton sec.

—Tant pis ! Mais enfin, cela n'est pas indispensable... Vous vous êtes déjà occupé de questions financières ?

—Jamais, monsieur.

—Et vous n'avez pas, n'avez-vous dit, de capitaux disponibles ?

—Je ne crois pas vous avoir dit cela, déclara Hermont, que l'interrogatoire commençait à agacer—mais je n'en ai pas, en effet.

—Oui, fit l'autre avec bonhomie et comme se parlant à lui-même, je vois ce qu'il en est : la démission... un coup de tête... et pas le sou maintenant... Allons ! nous pourrions peut-être nous entendre. Vous voulez gagner de l'argent, n'est-ce pas ?

—Je ne suis venu que pour cela.

—Parfait !... Je vous offre mille francs par mois.

—Mille francs... par mois ! bégaya Pierre ébloui. Mais vous vous méprenez, monsieur ; je ne puis prétendre à une situation pareille ; je viens de vous dire que j'étais tout à fait étranger aux choses de finance...

Le banquier eut un sourire indulgent.

—Vous n'aurez pas besoin, pour la situation que je vous réserve, d'aucune compétence spéciale. Vous prendrez place, tout simplement, parmi les membres du conseil d'administration de la *Compagnie des mines d'or dahoméennes*, dont je vais lancer les actions sous peu, et vous n'aurez qu'à donner votre signature.

—Il y a donc de l'or, au Dahomey ?

—En quantités considérables ! Mais, qu'il y en ait ou non, cela ne regarde pas les administrateurs. L'essentiel est que l'émission réussisse, et elle réussira. Nous avons déjà, comme membres du conseil, le marquis Alvarès de Pornoja y Casterez, le comte Marotova, le prince...

Il arrêta là son énumération, car le capitaine s'était levé brusquement, le sang aux joues. Il venait seulement de comprendre quel rôle l'homme d'affaires véreux voulait lui faire jouer, et à quelle escroquerie son titre d'ancien officier devait servir de paravent.

—Cela suffit, monsieur, dit-il en gagnant la porte. Ma roture se trouverait déplacée au milieu de toute cette noblesse, et je m'en voudrais de vous faire perdre un temps précieux. Il regagna sa chambre d'hôtel, tout agité en-

core de honte et de colère. Une lettre l'attendait, venant d'Edouard T..., à qui il avait écrit la veille.

« Situation de 6,000 francs, offerte à homme sérieux »... Il ouvrit l'enveloppe sans grande confiance.

« Monsieur le capitaine, disait la lettre, vous avez été bien inspiré en vous adressant à moi, et vous ne sauriez trouver, en rentrant dans la vie civile, un meilleur emploi de votre temps et de vos capitaux qu'en les mettant dans mon industrie. Je ne vous demande que vingt-cinq mille francs, qui seront employés intégralement à l'agrandissement de l'usine. Moyennant cette somme, vous aurez le titre de co-directeur aux appointements fixes de six mille francs par an, plus une part dans les bénéfices... »

Hermont rejeta le papier d'un air découragé. Tel était donc le résultat de cette longue journée de recherches ! Mais il se ressaisit bientôt. Ce n'était là, en somme, qu'un premier coup de sonde dans cet immense océan de Paris. Il recommencerait vingt fois, cent fois s'il le fallait, et finirait bien par réussir. Hélas ! les semaines qui suivirent se passèrent encore pour lui en vaines tentatives.

—Nous voudrions un petit jeune homme... »

Cependant, vers le milieu de décembre, il eut une lueur d'espoir. Malgré sa sauvagerie naturelle, il avait fini par lier conversation, au restaurant de l'hôtel, avec un de ses voisins de table, homme d'allure posée et tranquille, que le garçon appelait « Monsieur Saint-Brissol » avec une considération marquée.

Petit à petit, M. Saint-Brissol avait fini par arracher à l'ancien officier l'aveu de sa situation embarrassée et de ses courses infructueuses. Il lui avait même donné quelques indications et quelques conseils, qui n'avaient amené aucun résultat. Mais Pierre lui était reconnaissant de sa sympathie. Un soir où, après avoir absorbé le maigre dîner du restaurant, il repliait sa serviette d'un air plus las que jamais, M. Saint-Brissol mit, d'un geste affectueux, sa main sur la sienne.

—Je vois, cher monsieur, que vous n'avez pas encore eu de chance aujourd'hui ?

—Comme les autres jours, répondit Pierre en haussant les épaules.

La fatalité semble vraiment vous poursuivre, dit M. Saint-Brissol en se levant. Voulez-vous venir faire un tour avec moi jusqu'aux boulevards ? Je vous soumettrai une idée qui m'est venue.

Ils sortirent. M. Saint-Brissol, dès les premiers pas, lui prit familièrement le bras.

—Savez-vous combien j'ai gagné aujourd'hui ? demanda-t-il. Exactement soixante-douze francs cinquante.

—Joli denier ! fit Pierre. Je ne demanderais qu'à en gagner autant en une semaine.

—C'est précisément ce dont je voulais vous parler. Il ne tient qu'à vous de faire comme moi.

Le capitaine eut un mouvement, mais son

interlocuteur le regardait avec des yeux si francs qu'il se sentit rassuré.

—Vous êtes étonné et un peu inquiet, n'est-ce pas? continua en souriant M. Saint-Brissol. Je prévoyais cela, et c'est pourquoi j'ai hésité longtemps avant de vous parler comme je le fais ce soir; mais ce serait vraiment mal à moi de vous laisser dans l'embarras, quand je puis vous aider à en sortir. Il existe, cher monsieur, un moyen très simple de gagner de l'argent: c'est de jouer à la Bourse.

—Jouer à la Bourse! s'écria Pierre. Est-ce que, par hasard, vous vous moquerez de moi?

—Pas le moins du monde! et je ne vous demande, pour vous en convaincre, qu'un instant d'attention... Vous croyez sans doute qu'il est besoin, pour jouer à la Bourse, de capitaux considérables! Erreur. Pour beaucoup d'opérations, quelques centaines de francs suffisent, moyennant quoi vous pouvez donner des ordres d'achat très importants. C'est ainsi qu'il y a huit jours, avec une couverture de trois cents francs, j'ai fait acheter pour cinq mille francs de *Mines de Capellos*, qui, revendus aujourd'hui avec une hausse de soixante-quinze centimes, me donnent le petit bénéfice dont je vous parlais tout à l'heure... Et chaque jour vous pouvez faire quelques opérations semblables—à condition, bien entendu, de la faire porter sur une valeur dont la hausse soit certaine. Je puis dès maintenant vous indiquer les *Tramways péruviens*, qui...

—Inutile, monsieur, interrompit Hermont. Je vous suis très reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, mais pour rien au monde, je n'aurai le peu d'argent que je possède dans des opérations de ce genre.

M. Saint-Brissol insista encore, mais ce fut peine perdue. Mais la tentation était entrée au cœur de Pierre. Durant la nuit, il ne put s'empêcher de songer à tout cet argent qu'on pouvait gagner si facilement et si vite. Il y songea encore les jours suivants, en patageant dans la boue et la neige fondue, à la recherche d'un gagne-pain qui s'enfuyait sans cesse. A chaque repas, il sentait les regards de Saint-Brissol posés sur lui, avec une compassion un peu narquoise...

Enfin, un matin, il n'y tint plus, et lui demanda des renseignements sur les *Tramways péruviens*.

—Je savais bien que vous y viendriez! dit Saint-Brissol. Les *Tramways péruviens* sont en hausse, comme je vous l'avais annoncé, et vous serez obligé de les payer un peu plus cher. Mais la hausse n'est pas finie, tant s'en faut; vous pourrez les revendre encore avec un joli bénéfice.

Ce fut ainsi, en effet, que les choses se passèrent. Sur cette première opération, Hermont gagna cent cinquante francs. Il se mit dès lors à étudier assidûment les affaires de Bourse, et, toujours guidé par Saint-Brissol, fit coup sur coup plusieurs arbitrages fructueux. Vers la fin de l'hiver, il avait presque

triplé son capital. Il souriait maintenant de ses craintes passées. Puis, peu à peu, il s'enhardit. Au mois de mars, une occasion superbe s'offrit à lui de réaliser une petite fortune: des valeurs industrielles qui se trouvaient alors presque à rien, et qui devaient bénéficier d'une hausse foudroyante. Mais, pour profiter de l'aubaine, il fallait engager la presque totalité de son avoir. M. Saint-Brissol, consulté, hésitait... Pierre, lui, n'hésita pas. Et, à la liquidation de fin de mois, il eut à payer cinq mille francs de différences. C'était à peu près tout ce qu'il possédait.

La chasse aux emplois recommença, fiévreuse. Mais il lui eût fallu, pour se tirer d'affaires, ne pas être le timide qu'il était, ombrageux comme tous les timides, et trop vite cabré devant les passages boueux ou les obstacles suspects. Et il eût fallu peut-être aussi ne pas avoir mené pendant vingt ans cette vie de soldat, où le devoir est simple et les heures toutes remplies, où l'on professe, pour les questions d'argent, un très noble dédain, et où l'on marche les yeux fixés sur un but tellement haut qu'on ne sait plus, quand l'heure en est venue, regarder à ses pieds.

Donc, Pierre Hermont en était à son avant-dernier billet bleu, et pour ne pas mourir de faim, travaillait quinze heures par jour, dans une chambre sous les toits, à confectionner des bandes de prospectus, quand il reçut une lettre du notaire Bauclaud, lui demandant de revenir à Surgy, pour régler certaines questions restées en suspens lors de la vente de son bien.

«Au sujet, notamment, d'une oseraie dépendant de pré, au lieu dit la *Peuplerie*, jouxtant d'un côté les héritiers Renard, de l'autre les «pâtis de Mme veuve Vareynes, Roberte...»

O la magie évocatrice des mots! Le clerc de maître Bauclaud ne se doutait guère, en glissant dans l'enveloppe jaune ces phrases de style suranné, qu'il y enfermait en même temps la large vision radieuse des coteaux couverts de vigne et de la rivière aux berges charmantes, où passait une lente promeneuse!... Avec une irrésistible violence, ces images envahirent le cerveau du pauvre homme courbé sur son labeur. Et, à partir de ce moment, il ne s'appartint plus, en proie au besoin de revoir le coin de terre qui venait de se dresser ainsi devant ses yeux, et de quitter l'énorme ville hostile.

Deux jours plus tard, comme une bête blessée qui regagne son haliier pour mourir, Pierre revenait en Bourgogne. Et la semaine suivante, les invités de M. Plantecorde avaient vu voir, poussant de toutes ses forces un bachot sur la rivière, l'ex-capitaine Hermont, devenu le meneux du père Noël Tirlassé. Cette association singulière s'était conclue sans beaucoup de paroles. Le lendemain de son arrivée, après une nuit passée à l'auberge, Pierre s'en était allé promener sa mélancolie du côté de la demeure du vieux pêcheur. Assis devant sa porte, celui-ci raccommodait un filet, son chien Barbeau entre

les jambes; au bruit que fit Hermont en s'approchant, il leva la tête, et ôta de son nez une énorme paire de besicles, sans laquelle il ne pouvait plus maintenant nouer ses malles. L'ancien officier s'assit. Pendant quelques instants, ils parlèrent de menues choses.

—J'crois ben que c't'année-ci encore, si y n'y vient point d'grêle, on fera du vin, dit Tirbasse après un silence; mais je n'serai plus là pour en boire... Fini, mon fils, le père Noël!

—Allons donc! protesta Hermont, vous paraissez aussi solide qu'autrefois?

—J'me sens, répondit le vieux en secouant la tête; les jambes n'y sont plus, ni les bras, ni la vue, ni rien... Que veux-tu, chacun a sa misère... Toi aussi, fils, t'as quitté ton état rapport à ta santé, à ce que j'ai entendu dire?

—Oui, fit Pierre en détournant la tête.

Tirbasse le considéra. La taille avait conservé une élégance nerveuse, mais sa barbe blonde, qu'il laissait croître, n'arrivait pas à cacher le creux de ses joues, et ses yeux s'enfonçaient fiévreux, comme lointains, sous les arcades pleines d'ombre.

—T'as pas l'air bien dru tout d'même, non!... Ça n'marche donc pas, à Paris!

—Je n'y retournerai pas, répondit Pierre.

A ces mots, le père Tirbasse remit ses lunettes, comme lorsqu'il avait à défaire un nœud difficile.

—Ah!... C'est donc que tu vas rester ici à manger tes rentes?

—Vous savez bien que je n'ai pas de rentes.

—Ouais! Y a l'argent de ta maison, d'abord...

—Laissons cela, mon bon Noël, voulez-vous? fit Pierre en se levant. L'argent de ma maison n'est pas à moi, je le dois à un ami. Et je n'ai presue plus un sou, et je ne sais pas comment je ferai pour manger dans quinze jours, si je ne trouve pas à m'employer quelque part. Je suis prêt, d'ailleurs, à faire le premier métier venu, journalier, garçon de ferme ou casseur de cailloux... Mais je ne retournerai pas à Paris!

La sourde violence avec laquelle avaient été dites ces dernières paroles eût suffi pour révéler, à un observateur moins fin que Tirbasse, les souffrances contre lesquelles, depuis six mois, Hermont se débattait. Le vieux pêcheur, les coudes aux genoux, le regarda pendant un instant, tout en tirillant les oreilles de Barbeau. Puis, lentement, il se leva et alla à la porte de sa maison, qu'il ouvrit toute grande.

—Entre garçon! dit-il. Y a ici du pain pour nous deux. Ton lit est en haut, dans la chambre aux nasses.

C'est ainsi que le capitaine Hermont était devenu le *meneux* d'un pauvre pêcheur de Grosne.

Sur la rivière encore endormie, où traînaient au ras de l'eau des paquets de brumes blanchâtres, Pierre faisait filer sa barque, à grands coups de perche hâtifs. Car il allait relever des cordeaux à anguilles, et il savait que, dès qu'elles sentent venir le jour; les anguilles prises se débattent avec une telle violence qu'elles finissent presque toujours par s'échapper.

Chaque matin, depuis trois mois, il sautait ainsi dans son bateau, à la fine pointe du jour, et partait pour la pêche, tantôt seul, tantôt en compagnie de Tirbasse. A l'aise dans un vieux complet de velours verdâtre, souvenir du temps où il chassait en forêt de Woëvre, durant les loisirs de sa vie de garnison, il prenait possession de la rivière, avec un large soupir d'aise qui lui dilatait la poitrine. Il la vivait enfin, la vie cachée qu'il avait voulue, l'existence sans horizon, sans désirs et sans rêves, où il comptait user ses jours, en écoutant la chanson résignée de son cœur.

Il commençait à connaître son nouveau métier, et l'avenir ne l'effrayait plus. Loïn d'être à charge à son compagnon, il lui avait apporté deux bras vigoureux dont celui-ci commençait à avoir le plus pressant besoin, quoiqu'il l'avouât difficilement, par fierté de vieux qui n'a jamais rien demandé à personne.

Malgré que Pierre ne s'intéressât plus à grand'chose, il n'avait pas tardé à être frappé du peu de parti que le père Noël tirait de son cantonnement de pêche, ancré qu'il était dans son ancienne routine, consistant à jeter l'épervier du matin au soir, un jour sur deux, et à aller le lendemain vendre son poisson dans les communes voisines; métier dur et qui lui rapportait peu.

Pierre s'était mis en tête de transformer cela. Avec le peu d'argent qui lui restait, il acheta une vingtaine de verveux solides, pour tendre dans les coulées herbeuses, et un de ces grands filets légers, qu'on nomme *araignées*, qui font de bonne besogne dans les eaux profondes. Il était allé faire ses emplettes à Châlon, qui ne se trouve qu'à deux heures de chemin de fer de Surgy. Lorsqu'il en revint, le vieux leva les bras au ciel et déclara tout net à Barbeau que c'étaient là des «*affûtiaux*» qui auraient bientôt fait de dépeupler la Grosne.

—Et le poisson, qu'est-ce que t'en feras, dis voir un peu, mon fils! A c'te saison-ci surtout, où on n'peut pas l'conservier plus de deux jours, et où une carpe de quatre livres tourne de l'œil comme une ablette!

—J'y ai pensé, répondit Hermont, et j'ai traité avec un marchand aux Halles de Châlon, qui nous prendra tout ce que nous pourrions lui expédier. Il n'y aura qu'à porter notre poisson à la gare, au lieu de vous fatiguer à courir le pays... Ne vous inquiétez

« donc pas, père, vous verrez que tout ira bien.

Tout alla bien, en effet. Peu à peu, le vieux pêcheur s'accoutuma à ces changements, qui lui faisaient la vie plus douce. Et, désormais, à la Saulaie-Belle, on se coucha sans souci du lendemain, en regardant venir sans trop de crainte, les mauvais jours d'hiver.

Sur la rivière endormie, Pierre poussait sa barque. La nuit avait été lourde et chaude, un vrai temps à anguilles, et il allait sans doute trouver tout à l'heure ses cordeaux bien garnis. Ce matin-là, cependant, il ne goûtait point l'excitation légère de l'attente, ni le charme frais du jour naissant. Car il portait en lui le souvenir, cuisant comme une brûlure, d'une rencontre, qui avait eu lieu la veille, avec Roberte Vareynes...

Depuis qu'il l'avait aperçue de loin, un jour, en compagnie de M. Plantecorde et de ses amis, c'était la première fois qu'il la revoyait; car elle paraissait avoir cessé ses promenades au bord de la Grosne, et lui, de son côté, ne se montrait presque jamais à Surgy, dont la Saulaie-Belle est d'ailleurs éloignée de plus d'une demi-lieue. Et hier, comme il sortait de la gare, il s'était trouvé tout à coup face à face avec elle.

Un peu honteux de son vêtement râpé, mais les yeux emplis d'une surprise bienheureuse, il l'avait saluée, s'attendant à la voir venir à lui la main tendue, avec sa grâce fière. Elle était passée sans un mot, après s'être inclinée à peine, en détournant le regard...

Il avait compris tout de suite, hélas! car Tirbasse ne lui avait pas laissé ignorer ce que M. Plantecorde avait dit de lui, un jour, au bord de l'eau. Mais il avait cependant continué sa route d'un pas ferme, sans se rendre compte, sur le coup, de la suprême douleur qu'allait être pour lui le mépris de cette femme. Ainsi certains soldats, frappés pendant la bataille, marchent encore longtemps avant de s'apercevoir de la gravité de leur blessure.

Sur la rivière qui s'éveillait, Pierre laissait le courant ramener doucement sa barque. La pêche était finie. Un à un, il avait relevé ses cordeaux qui frémissaient et se tendaient par secousses furieuses.

Les anguilles au ventre blancs, les lottes savoureuses à large tête, les carpes d'or brun émergeaient tour à tour, et décrochées d'une main experte, étaient lancées au fond du bateau. Une fameuse pêche. La meilleure peut-être que Pierre eût encore faite. Hier, il fût revenu en hâte, heureux à l'idée de voir s'épanouir la figure ridée de son vieux Noël...

La barque descendait lentement, frôlant les touffes de roseaux d'où s'envolaient de minuscules fauvettes. Les martins-pêcheurs rayaient l'eau de leur vol multicolore. Sur les feuilles de nénuphars largement étalées les libellules dansaient, ivres de la chaleur commençante. Sous l'ombre des saules, en de brèves éclairs d'argent, des poissons sautaient.

Insensible à cette splendeur des choses, le regard perdu, Pierre écoutait pleurer son cœur.

Ainsi, comme les autres, elle croyait à l'accusation monstrueuse!... Pour elle, comme pour le colonel Fortin, comme pour ses camarades, il était un voleur. Quelle misère!... Et comme il devait faire bon dormir dans les nénuphars, sous l'eau profonde...

A un dernier tournant de la rivière, la maison apparut. Tirbasse était assis sur le banc, chauffant ses rhumatismes au soleil; il se reposait souvent ainsi maintenant, tordu de crises qui le faisaient geindre à petits coups, des journées entières.

Fiermont le vit de loin si cassé et si las, avec cet air de tristesse accablée qu'ont les vieux qui se sentent inutiles. Une grande pitié l'envahit, mêlée de reconnaissance et de tendresse.

Allons! sa vie, désormais, était là. L'oubli, peu à peu, viendrait peut-être... Et Roberte était heureuse.

—Une bonne pêche, ce matin, fils?

—Vingt livres au moins, père! Et de la lotte tout plein!

—De la lotte! Attends un peu que j'aie y voir... Laisse, j'vas amarrer le bateau; il y a une lettre pour toi sur la table.

—De Darly, sans doute, pensa Pierre en sautant à terre et en se dirigeant vers la maison.

La lettre était timbrée de Ternoing, en effet, et il reconnut au premier coup d'œil l'écriture large du docteur. Depuis son départ, il en avait déjà reçu beaucoup de semblables; il déchira l'enveloppe et se mit à lire, avidement.

Hélas! cette lettre-là, comme les autres, ne lui apportait rien—que la douceur de sentir, au loin, battre un cœur ami. Mais il y avait, dans ces huit grandes pages, tant de bonne humeur alerte, tant d'ironie souriante, et aussi tant de brave confiance dans l'avenir—le système des compensations, toujours—que Pierre s'en sentit, peu à peu, tout réchauffé, comme un vagabond ruisselant et transi qui se trouve tout à coup à l'abri dans une chambre tiède. A mesure qu'il lisait, un sourire attendri venait remplacer le pli d'amertume qui abaissait si tristement, tout à l'heure, le coin de ses lèvres.

«...Et je vais t'annoncer encore, mon cher vieux, une nouvelle qui va te remplir d'une douce joie. Ton ancien adversaire, Prosper Albérich a disparu de Ternoing en enlevant, devine qui... Clara Hizette, la modiste de la rue Haute! Comment trouves-tu cette vengeance du Destin? Le beau Prosper est entre bonnes mains, si j'en juge par les bruits qui ont jailli de toutes parts, après la fugue de la jeune personne. Savais-tu qu'un de tes anciens secrétaires, ton protégé, Charles Vareynes, avait laissé pas mal de ses plumes entre les griffes de cette aimable donzelle! Le petit Brissac, qui racontait l'événement à table, l'autre jour, ajou-

« tait même que le pauvre Vareynes, de désespoir, avait demandé et obtenu de partir pour l'Afrique... »

La lettre continuait, égrenant d'autres petits faits, des souvenirs, toute une loyale et reconfortante tendresse. Mais Pierre ne lisait plus.

Charles parti en Afrique?... Quel nouveau malheur cachait cette chose inattendue? Quel nouveau chagrin pour Roberte, surtout!

Et, derechef, son pauvre cœur transi retournait à l'angoisse. Le vagabond se retrouvait dehors, dans la nuit, sous la pluie froide et la bise.

IV.—ÉVEIL D'UNE CONSCIENCE

« Les caporaux, ayant encore au moins deux ans de service à accomplir, qui désireraient passer dans l'infanterie légère d'Afrique, sont invités à faire parvenir leur nom au colonel samedi prochain. »

Cette phrase du rapport journalier avait hanté pendant trois jours l'esprit de Charles Vareynes, nommé caporal depuis quelques mois. Les conversations, plusieurs fois, étaient revenues sur ce sujet, à la chambre et au réfectoire. Un qui en venait», Belnaz, dit Deaublair, racontait les merveilles de ces pays de soleil, dont il avait, malgré tout, gardé la nostalgie. Il disait les colonnes dans le désert, les marches par les nuits d'étoiles « plus claires qu'un jour de France », et les bamboches fameuses au retour, où l'on allait manger sa solde de campagne parmi les juifs de l'endroit et les Ouler-Nails parées de sequins... Et il disait aussi que c'était le moment d'aller là-bas « pour ceux qui avaient du poil », car ça semblait se gâter du côté de Fiquig, et il y aurait sûrement quelque chose à faire, du pays à voir, et des occasions de faire parler sérieusement son flingot.

—Moi, qui vous cause, j'en ai connu plus d'un, parti là-bas simple bibi de deuxième classe, ui en est revenu avec les galons de sous-lieutenant!

L'Afrique... le désert... se battre... Toutes ces paroles entraient dans les oreilles de Charles comme les notes de quelques dianas impérieuses. Depuis le vol, depuis surtout ce départ ducapitaine Hermont, endossant silencieusement la responsabilité du forfait et le laissant seul avec sa conscience, quelque chose s'était mis à s'agiter au fond de son âme obscure. Quelque chose d'assez indistinct d'abord, comme le retour trop fréquent d'une idée importune, qu'il chassait d'un haussement d'épaules. Peu à peu, cependant, cette idée s'installa derrière son front, ne le quitta plus, et la certitude de l'impunité ne parvint pas à en chasser l'obsession. Voleur!... il

était un voleur!... et un autre portait le poids du crime à sa place!

La voix qui criait ainsi en lui était celle du juge inexorable et fatal auquel échappent seules les brutes inconscientes. Or, Vareynes n'était pas une brute; c'était simplement une âme molle et lâche, héritière d'instincts mauvais et sans force contre les tentations de la vie. Mais ses fautes n'avaient point aboli en lui la notion du bien et du mal, et plus d'une fois déjà il avait entendu cette voix intérieure qui rendait de terribles arrêts.

L'Afrique, le désert, les combats possibles... S'en aller dans un milieu nouveau, s'évader de ses souvenirs, trouver peut-être l'occasion du geste héroïque qui purifie et rachète... Une lettre de sa mère qui lui parlait avec une pitié un peu méprisante « de ce malheureux Hermont », le décida. Depuis sa nomination de caporal, il avait quitté les bureaux et s'était remis au service actif; il se sentait vigoureux, entraîné, résistant à la fatigue. Au bout de trois jours de réflexions, son parti fut pris; il alla trouver son sergent-major et le pria de le porter au rapport du samedi suivant, comme désirant passer dans l'infanterie légère d'Afrique.

Il se trouva être le seul caporal du régiment à avoir fait cette demande. Le colonel Fortin se le fit présenter à l'issue du rapport et, après avoir feuilleté son livret, où n'apparaissait aucune punition grave, le regarda avec bienveillance.

—Pour quelles raisons demandez-vous à partir, caporal?

Vareynes avait préparé sa réponse, qu'il savait devoir être bien accueillie:

—Pour faire campagne si c'est possible, mon colonel!

La figure du colonel s'éclaira.

—Eh bien! mon ami, vous avez raison. Tâchez de voir du pays, pendant que vous êtes jeune. J'aiderai toujours de tout mon pouvoir un garçon qui cherche à se débrouiller et à ne pas rester comme un escargot dans sa coquille; comptez sur moi pour vous faire aller là-bas, et rondement... Vous avez des parents?

—Je n'ai plus que ma mère, mon colonel.

—Elle est prévenue!

—Non, mon colonel, pas encore.

—Je vous donne une permission de quinze jours pour aller l'embrasser avant de partir et lui apprendre la nouvelle. Allez!

Deux jours plus tard, Charles tombait dans les bras de sa mère, à la gare de Surgy. Elle avait reçu une lettre de lui, la veille, lui annonçant la chose. Et la pauvre femme, encore tout étourdie du nouveau coup, si brusque, qui la frappait, craignant confusément le retour d'une de ces mauvaises heures qui l'avaient tant fait souffrir jadis, interrogeait anxieusement le visage de son enfant, et le pressait sur son cœur de toutes ses forces, comme pour le garder, le retenir à tout jamais près d'elle.

Mais, dans la voiture qui les ramenait à

leur maison, Charles se mit à parler d'abondance, expliqua tous les avantages qu'il comptait retirer de ce changement, répéta les mots d'encouragement du colonel, fit miroiter aux yeux de sa mère les chances d'avancement possible.

—On peut très bien en revenir sous-lieutenant, tu sais!...

Mme Vareynes écoutait la voix bien-aimée et se rassurait un peu. Délivrée de ses noirs pressentiments de la veille, elle admirait maintenant son fils d'être devenu si raisonnable, de savoir prendre si crânement une résolution virile... Mais c'était si loin, cette Afrique où il allait partir!

—Mais non, maman, je t'assure! Quarante-huit heures de voyage, et des permissions plus longues que celles que l'on donne en France! Je vais être plus souvent à Surgy que par le passé.

La mère souriait, pour cacher les larmes qui, de nouveau, montaient à ses yeux. Si cette épreuve, au moins, pouvait être la dernière!

Mme Vareynes avait racheté, depuis plusieurs années, la vieille demeure de Courouvre, haute construction de briques flanquée de deux tourelles inégales, dressée à l'une des extrémités du village. Elle l'avait fait restaurer et y recevait fort aimablement, plusieurs fois par semaine, quelques bourgeois et châtelains du voisinage: M. Plantecorde, l'ingénieur Rebal et sa femme, parfois le médecin de Surgy et le notaire Bauclaud complétaient ce cercle, qu'elle présidait avec sa grâce un peu fière.

Dans ce milieu affectueux et gai, les quinze jours de permission de Charles s'écoulaient vite, assombrés toutefois par l'idée de la séparation prochaine. L'été finissait. Dans les cours des fermes, on entendait, jusqu'à la nuit tombée, le ronflement des batteuses. Aux journées brûlantes succédaient des soirées infiniment douces, pendant lesquelles la terre semblait vouloir jeter au vent tous ses parfums, avant de s'endormir dans la mélancolie de l'automne.

Charles et sa mère profitaient de ces heures fraîches pour faire, à pied, seuls tout les deux, de longues promenades. Maintenant que Mme Vareynes avait accepté l'idée de son départ pour l'Afrique, le jeune caporal se sentait presque heureux. Il lui semblait que là-bas allait commencer pour lui une vie nouvelle, exempte de souvenirs et de remords. Et il disait ses espoirs avec des phrases vaillantes, trouvait des mots de vraie tendresse pour rassurer celle qui marchait à son côté, en l'enveloppant de regards d'extase.

Cependant, une fois ou deux, comme les hasards de leur promenade les conduisaient vers la Saulaie-Belle, ils rebroussèrent chemin, presque d'un commun accord.

Mme Vareynes sentait qu'il y avait chez son fils, à propos d'Hermont, un coin d'âme fermé, où persistait une gêne douloureuse. Mais elle l'attribuait à une belle et généreuse com-

passion pour l'officier qui avait été son guide à ses débuts dans la carrière militaire et qui était tombé si bas.

Quant à Charles, s'il évitait soigneusement de se retrouver en face de son ancien capitaine, c'était plutôt par crainte d'une situation embarrassante, et dangereuse pour lui peut-être, que par honte du crime commis. Pour l'instant, sa conscience se contentait du semblant de châtiment qu'il s'imposait en s'exilait si loin. Et sans doute avec le temps, remords se fût-il éteint tout à fait, si un incident, d'apparence cependant assez grave, ne fut venu tout à coup le raviver avec une telle violence que rien, désormais, ne devait plus l'étouffer.

Cela se passa la veille de son départ, dans le jardin de Mme Vareynes. Il était cinq heures des l'après-midi; assis sous une charmille formant terrasse, d'où la vue plongeait dans la vallée verte de la Grosne, Mme Rebal, M. Plantecorde, Charles et sa mère prenaient le thé. La conversation languissait un peu, car, à Surgy, les événements sont menus et rares, quand Mme Rebal dit tout à coup, en coulant un regard vers l'usinier:

—J'ai vu M. Hermont, tout à l'heure...

M. Plantecorde n'aimait pas à entendre parler de l'ancien officier, à qui il avait voué une haine instinctive de gros homme bien nourri. Et quand c'était Mme Rebal qui en parlait—il avait remarqué que, depuis plusieurs mois, elle le faisait avec un intérêt croissant—cela le mettait hors de lui.

—Il semblait encore plus triste que d'habitude, continua la femme de l'ingénieur; il a, malgré ses vêtements râpés, une allure superbe, avec sa barbe blonde et ses yeux profonds!

L'escroc intéressant et romantique! gouaillez l'usinier.

—Le malheureux est tout de même bien à plaindre, interrompit Mme Vareynes d'une voix conciliante. Quels que soient ses torts, il me semble qu'il les expie chèrement; sa position brisée, sa vie perdue... Et de plus, la misère noire, car il paraît que, depuis quelque temps, le père Tirbasse est au lit, et que la pêche leur rapporte tout juste de quoi ne pas mourir de faim.'

—Enfin! chère madame, s'écria M. Plantecorde, tout cela n'empêche pas que cet individu ne soit un voleur!

Dès qu'il avait été question d'Hermont, Charles était devenu attentif; aux paroles de sa mère, son visage, soudain, se décomposa. Et M. Plantecorde n'avait pas achevé son insulte que le jeune caporal s'était dressé devant lui, très pâle, les yeux fous.

—Qu'en savez-vous, monsieur? lui cria-t-il dans la figure. Vous n'avez pas le droit de venir ici insulter un homme qui ne peut pas se défendre!... C'est lâche.

Et il s'enfuit vers la maison.

V.—L'AVEU

Charles regagna sa garnison, le lendemain, dans un état de surexcitation extrême. Sa mère n'avait pu tirer de lui que des phrases vagues, des mots sans suite.

Laisse-moi, maman, ce n'est rien... Je t'expliquerai... plus tard...

—Mais enfin, méchant, s'écriait Mme Vareynes, affolée, puisque M. Plantecorde a dit qu'il n'était pas fâché, qu'il voulait bien oublier ton emportement d'hier, pourquoi restes-tu ainsi, sombre, nerveux, avec ces vilains yeux de fièvre? Ce n'est pas bien grave, après tout, d'avoir pris, comme tu l'as fait, la défense d'un malheureux! Il y a donc autre chose?

—Ne m'interroge pas, maman... puisque je vais partir... il n'y a rien, je t'assure!...

Et le jeune homme s'en était allé sans dire son secret. Mais ce secret l'étouffait. L'image de son ancien chef, déshonoré et mourant de faim, était maintenant devant ses yeux, sans cesse. Mme Vareynes, en dépeignant de sa voix tranquille la condition misérable de Pierre Hermont avait touché sans le savoir, la corde mystérieuse, toute prête à vibrer dans son cœur.

C'était lui, Charles Vareynes, qui avait fait cela! C'était pour lui, à cause de lui, qu'un homme agonisait, insulté, méprisé par tous! Et il allait partir, laissant derrière lui cette chose épouvantable, dont le remords allait le poursuivre partout... Le pouvait-il?

Les deux jours qui suivirent son retour au régiment se passèrent ainsi, en luttes fiévreuses contre sa conscience enfin réveillée, en résolution aussitôt abandonnées que prises, en élans généreux suivis de reculs épouvantés.

Tout avouer?... Sans doute, c'était l'unique moyen qui lui restait de se réhabiliter à ses propres yeux, en réparant un peu du mal qu'il avait fait... Mais quelles allaient en être les conséquences! Il serait pourtant si simple de ne rien dire, de laisser aller les choses!

Et le misérable, ballotté ainsi entre sa lâcheté et son remords, ne s'arrêtait à aucun parti. Il songea, un instant, à attendre d'être arrivé en Afrique. De là, il enverrait au colonel une lettre dans laquelle il lui dirait tout... Mais si on le faisait revenir, entre deux gendarmes? Et c'est ce qui arriverait, certainement!...

—Caporal Vareynes! appela le sergent de semaine en ouvrant la porte de la chambre, mettez-vous en tenue tout de suite. Le colonel vous verra après le rapport; vous partez demain.

—Veinard! fit Belnaz. Tu peux lui demander tout ce que tu voudras avant d'partir, au colo, tu sais!

—Lui demander tout ce que tu voudras... Pourquoi pas?... C'était peut-être là le salut. Il allait lui demander d'être bon, d'avoir

pitié, pitié de sa mère, surtout. Il allait lui demander de le laisser s'en aller au loin, disparaître, racheter ses erreurs, recommencer sa vie. Cette confession humiliée serait le châtiment qui rendrait la paix à son âme. Et ce serait aussi, surtout, la fin du calvaire de celui qui portait, là-bas, le poids de son crime!...

Dès que ces pensées lui furent venues, il se sentit emporté comme par une volonté supérieure. Il alla à son paquetage, y prit une feuille de papier, s'assit à la table massive, sous le jour cru qui tombait de la fenêtre ouverte. C'était l'heure de l'exercice, la chambre était presque vide. On n'entendait que le bruit répété, pareil à un cri de souris, que faisait Belnaz en frottant son ceinturon avec un bouchon d'astiquage.

Posément, de sa belle anglaise d'ancien scribe, Charles traça l'en-tête réglementaire.

«Le caporal Vareynes à Monsieur le colonel de Fortin, commandant le régiment.»

Puis, tout d'un trait, il écrivit l'aveu:

«Mon colonel, c'est moi qui ai pris onze mille francs dans la caisse du trésorier, l'année dernière. C'était pour les donner à une femme qui est partie maintenant de la garnison. J'ai déjà restitué deux mille francs à M. le capitaine Hermont, et j'espère pouvoir arriver bientôt à compléter la somme. Je vous demande en grâce de ne pas le faire savoir à ma mère. Pour le reste, je remets mon sort entre vos mains, en sollicitant votre pardon.»

Une demi-heure plus tard, le rapport étant terminé, Charles se présentait au colonel. Le chef de corps semblait être dans un de ses bons jours. Ganté de blanc, comme à l'ordinaire, le stick sous le bras, il frappa familièrement sur l'épaule du caporal.

—Eh bien, Vareynes, votre permission a été bonne?

—Oui, mon colonel, je vous remercie.

—J'ai voulu vous voir avant votre départ. Cela n'a pas trainé, hein! Vous allez à Batna; j'écris aujourd'hui à votre nouveau chef de corps, un vieux camarade à moi, pour vous recommander... Qu'est-ce que cela?

Vareynes, sans mot dire, lui tendait la lettre.

Le colonel y jeta les yeux et, dès les premières lignes, devenu subitement pâle, s'arrêta pour regarder le jeune homme.

—C'est vous qui avez écrit cela? demanda-t-il.

Incapable d'articuler une parole, Vareynes baissa la tête.

Le colonel de Fortin reprit sa lecture. Au nom d'Hermont, une contraction passa sur son visage. Le caporal s'attendait à une terrible explosion de mépris et de colère...

—Pourquoi m'avouez-vous cela maintenant? demanda le colonel, d'une voix toute changée, après un long silence.

Vareynes se ressaisit. Le plus difficile était fait. Et les mots se mirent à jaillir de ses

lèvres, pressés, comme un torrent qui dompte ses digues :

—Je ne pouvais plus, mon colonel. Je serais devenu fou!... Si vous saviez!... Le capitaine Hermont, qui a quitté le régiment... à cause de cela, sans doute... je l'ai vu, à Surgy, pendant ma permission... Là-bas, on l'insulte, il meurt de faim... pour moi, pour le misérable que je suis!... Alors, mon colonel, j'ai eu honte... je me suis dit que je ne partirais pas sans vous avouer la vérité, qu'agir autrement serait affreux et lâche... Et je suis bien assez coupable comme cela!...

Il s'arrêta, la sueur au front, la gorge barrée de sanglots. Une minute, qui lui parut longue comme un siècle, le chef le considéra d'un regard profond, qui fouillait son âme.

—Vous m'avez dit que vous vouliez faire campagne? demanda-t-il en sortant enfin de son silence.

—Oui, mon colonel.

—C'est bien. Vous partirez demain, comme vous deviez le faire. Mais vous ne vous arrêterez à Batna que le temps nécessaire pour vous y faire habiller. On se bat au Soudan, en ce moment-ci; on vous y enverra, je m'en charge... Vous savez comment un soldat rachète une faute comme la vôtre?

Un éclair passa sur le visage du jeune homme.

—J'y ai déjà pensé, mon colonel, et je le sais!

Il allait se retirer, après le salut et le demi-tour réglementaires. Le colonel le retint.

—Un mot encore. C'est bien «Surgy», le nom du village où s'est retiré le capitaine Hermont?

—Surgy, oui, mon colonel.

—Département?

—Saône-et-Loire.

—Gare!

—Il y en a une à Surgy même. On quitte la grande ligne à Châlon-sur-Saône.

—Je vous remercie.

Charles s'en allait, une lueur dans les yeux.

Le colonel le rappela encore:

—Votre main, Vareynes!

ques, pour arriver à débusquer quelque bande de brèmes maigres que l'on finit par rabattre sur l'échiquier ou le tramailis tendus aux endroits propices.

Puis viennent, avec les pluies d'automne, les crues soudaines qui emportent les filets. A peine alors peut-on trouver encore, de temps en temps, l'occasion d'un bon coup d'épervier dans les remous où tourbillonnent les eaux jaunâtres.

Pierre Hermont rentrait, chaque soir, brisé par son dur labeur. Mme Vareynes avait dit vrai: depuis plusieurs semaines, il prenait é peine, au jour le jour, pour quelques sous de poisson. Et Tirbasse, pareil à un vieil arbre tordu, gisait sur le lit de la chambre basse, incapable maintenant de remuer ses pauvres jambes nouées de rhumatismes.

—Encore rien aujourd'hui hein! mon pauvre gas?

—Pas grand'chose, non, père.

Les souffrances ne rendaient pas le vieux pêcheur mauvais ni acariâtre. Le dos appuyé à son traversin, il passait ses journées à remmailler les filets. Et il trouvait encore, de temps en temps, un mot réconfortant pour le «pauv'gas».

—Patience, mon Pierre! Attends un peu les belles gelées d'hiver qui vont faire sortir le brochet.

Il avait eu cependant un gros chagrin au cours du mois précédent, le père Tirbasse. Son vieux chien Barbeau s'était noyé, dans le réservoir de l'usine de M. Plantecorde, sans qu'on eût pu savoir comment la chose était arrivée.

Peut-être, cédant à son instinct de bonne bête courageuse, s'était-il lancé à l'eau pour en retirer quelque objet flottant... Mais les bords cimentés du réservoir étaient à pic partout, et surplombaient de plus d'un mètre.

Le pauvre chien avait nagé sans doute pendant des heures et des heures, luttant jusqu'à son dernier souffle et ses hurlements d'agonie avaient été couverts par le ronflement des turbines.

Puis il avait dû se laisser couler à fond, à bout de forces... On le retrouva le lendemain, tout gonfié, les pattes raidies.

Tirbasse, prévenu par un ouvrier, alla le chercher et l'emporta dans ses bras, péniblement, jusqu'à la maison; il l'embrassa fraternellement sur son museau jaune et le mit en terre, comme une personne.

—Y devait périr comme ça un jour où l'autre, mon pauvre Barbeau, avec son habitude qu'il avait d'sauter à l'eau pour ramener tout ce qu'il voyait, et sans s'occuper d'la manière de sortir...

Barbeau était un brave chien, avait répondu Pierre. Il n'y a que des roquets qui regardent avant de se jeter dans la rivière, si l'eau est profonde...

Cependant les jours passaient; la Grosne restait toujours aussi basse et le poisson aussi rare.

Hermont, avec sa barbe qu'il ne taillait

VI.—BARBEAU

Pour les pêcheurs de Grosne, les dernières semaines d'été sont, en année sèche, une période mauvaise. Les eaux, que les moulins ne laissent couler qu'avec parcimonie, sont trop claires et trop basses, le poisson se réfugie dans les grands fonds ou sous les trous des berges, d'où il ne sort pour ainsi dire plus. La rivière est morte. Au matin, les verveux et les nasses sont vides; les lignes de fond ne travaillent plus, car les anguilles sont parties pour leur migration mystérieuse. Il faut battre à coups de gaule, pendant des nuits entières, les noues et les cri-

plus, semblait vieilli de dix ans. Deux grands creux s'élargissaient de chaque côté de ses tempes. Ses vêtements de velours verdâtre avaient pris la teinte neutre des choses incessamment lavées par les pluies.

Il n'allait plus jamais à la gare dans la journée; quand il avait un envoi de poisson à faire—trop rarement, hélas!—il attendait le train du soir, que ne prennent presque jamais les gens du pays.

Oh! ces courses à la gare, qui lui rappelaient sa dernière rencontre avec Roberte, où elle l'avait à peine effleuré d'un regard distant et glacial!

Il y avait plus de deux mois de cela, et depuis, il ne l'avait plus revue. Que pouvait-elle devenir, maintenant que son fils était parti en Afrique, à la suite probablement de quelque nouveau coup de tête? Elle était encore triste et malheureuse, sans doute...

A quoi donc cela avait-il servi, mon Dieu! qu'il donnât son honneur presque sa vie, en échange de son repos, à elle!...

Pierre n'était pas croyant, hélas! De bonne heure, sa raison s'était heurtée au formidable inconnu des mystères religieux, et sa foi avait sombré, emportée par le doute.

Mais il n'en était pas arrivé pour cela aux mornes conclusions matérialistes. Il lui semblait bien que l'homme n'était pas au sommet de la création, qu'il n'était qu'un anneau, dans une chaîne des êtres, qui devait monter jusqu'à l'infini.

Il sentait peser sur lui le poids des forces souveraines et mystérieuses, pour lesquelles il était comme un fétu dans la tempête. Cela l'inclinait à un fatalisme obscur, où se complaisait maintenant son âme lassée.

Quand viendrait le moment marqué par le destin, il fermerait les yeux et se laisserait couler à fond, lui aussi...

VII.—UN CŒUR DE SOLDAT

—Le capitaine Hermont, s'il vous plaît?

Pierre, accroupi dans le fond de son bateau, dont, à grands coups de maillet, il calafait les joints, n'avait pas entendu le visiteur. Il leva la tête, se redressa et poussa un cri: le colonel Fortin, en vêtements de voyage, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, était devant lui.

—Vous ne me reconnaissez pas, Hermont?

—Ma's... si, mon colonel. Pardonnez-moi: je m'attendais si peu!...

—Certes!... Moi non plus, croyez-le, je ne m'attendais guère, il y a trois jours, à venir ici! Cette maison à côté, c'est la vôtre?

—Oui, mon colonel, répondit Pierre en enjambant le bordage de son bateau. Une pauvre demeure, comme vous voyez, ajouta-t-il avec une brusque amertume.

—Je vois... Voulez-vous me faire l'hon-

neur de m'y recevoir quelques instants? J'ai à vous parler de choses graves.

Pierre, sans répondre, se dirigea vers la maison. Ils traversèrent la salle basse, sans réveiller le vieux pêcheur qui sommeillait encore, et, par l'escalier aussi raide qu'une échelle, pénétrèrent dans la chambre d'Hermont.

Le colonel l'inspecta d'un coup d'œil rapide. Les murs en étaient blanchis à la chaux, dans un angle, un tas de nasses d'osier montait jusqu'au plafond.

Au pied du lit de fer recouvert d'une couverture brune, des malles, des caisses qu'on devinait n'avoir jamais été ouvertes, une cantine d'officier, s'entassaient en désordre, en désordre.

Une table de bois blanc, poussée contre l'unique fenêtre sans rideaux, supportait une cuvette de tôle, une cruche et quelques ustensiles de toilette.

Un des murs était couvert en entier par un épervier à larges mailles, déployé comme un immense éventail.

—Veuillez vous asseoir, mon colonel, dit Pierre en désignant l'unique chaise.

M. Fortin refusa d'un geste.

—Pas avant d'avoir eu de vous l'explication que je suis venu chercher, fit-il.

Et, ouvrant son veston, il en sortait une lettre d'aveu du caporal Vareynes qu'il tendit à l'ancien capitaine.

—Voulez-vous lire cela?

Pierre lut... Quand il eut achevé, comme il sentait ses jambes se dérober sous lui, il se laissa tomber sur son lit de fer. La sueur perlait sur ses tempes creuses.

Le colonel s'approcha de lui:

—Vous comprenez maintenant la raison de ma présence ici. Je viens vous demander pourquoi vous m'avez laissé faire cette chose abominable de vous accuser, de vous obliger presque à partir du régiment, quand vous n'avez qu'un mot à dire pour vous justifier?

Comme Hermont restait silencieux, il ajouta, d'une voix plus basse:

—Je voudrais aussi, s'il est possible, réparer un peu du mal que je vous ai fait...

Pierre sembla sortir d'un rêve; il passa, à plusieurs reprises, la main sur son front.

—Qu'est devenu Charles Vareynes? demanda-t-il.

Le colonel leva les épaules d'un air dépité.

—Que pouvais-je faire de lui? Il m'a apporté cette confession il y a trois jours, la veille de son départ pour le bataillon d'Afrique qu'il avait sollicité. Mon premier mouvement, vous le pensez bien, a été d'ordonner son arrestation... Et puis, j'ai réfléchi. Il m'a paru que la sincérité de son aveu, que rien ne l'obligeait à faire, valait qu'on lui en tint compte. Une condamnation pour vol, à son âge, quand il avait encore toute la vie devant lui pour se racheter!... Alors, que voulez-vous! Je l'ai laissé partir...

Il n'avait pas achevé que Pierre était debout et lui prenait les mains.

—Alors, personne ne sait rien? personne!... Oh! merci, mon colonel... vous êtes bon!

M. Fortin regarda son ancien officier dans les yeux, avec un peu d'inquiétude.

Puis, l'obligeant à se rasseoir sur le lit, il prit la chaise et s'assit lui-même, tout près.

—Voyons, mon ami, parlons un peu maintenant de ce qui m'a amené ici. Certes, vous avez agi dans la plénitude de votre droit en ne dénonçant pas le coupable, alors que vous le connaissiez. Mais songez quels sont mes remords, à moi, quand je pense aux choses que je vous ai dites, quand je pense que je vous ai mis la plume à la main pour signer votre démission! Je me doute bien que vous avez eu des raisons graves pour agir ainsi: un officier ne se déshonore pas de gaieté de cœur... Mais ces raisons, il faut me les dire!

Hermont eut un geste évasif, et détourna les yeux.

—Oui, poursuivit M. Fortin, je sais que c'est encore votre droit de vous taire et vous avez acheté ce droit assez cher pour pouvoir en user... C'est donc un secret bien terrible que vous ne puissiez le confier à votre vieux colonel?

Et comme Pierre restait toujours silencieux:

—N'en parlons plus, continua-t-il avec tristesse. Il me restera le chagrin de n'avoir pas su deviner à temps la vérité, et de vous avoir cru coupable, vous que j'aimais et estimais entre tous... Mais, quelles que soient les raisons de votre silence, il n'en a pas moins eu pour résultat de vous faire briser votre carrière et de vous laisser—permettez au camarade que je suis de vous dire cela bien affectueusement—sans grandes ressources.

—Mon colonel!... interrompit Pierre, déjà redressé.

—Laissez-moi continuer, je vous en prie, fit le vieux soldat avec une douce fermeté. J'ai fait mon examen de conscience, et je me suis reconnu une bonne part de responsabilité dans le dommage moral et matériel dont vous avez souffert. Ne protestez pas. Le dommage moral je saurai le réparer: si quelqu'un, au régiment ou ailleurs, a pu avoir des soupçons à votre endroit, ces soupçons n'existeront plus dans quelques jours, je vous en donne ma parole!

—Comment détruire ces soupçons?... murmura Pierre.

—Comment? En vous faisant de nouveau prendre place parmi les officiers du régiment! s'écria avec force le colonel. Il me manque en ce moment un capitaine de réserve: dans huit jours, si vous le voulez, vous serez nommé. Et, si je ne puis malheureusement vous faire rappeler à l'activité, puisque vous êtes démissionnaire, je vous jure que l'ordre du jour par lequel je notifierai votre nomination sera conçu en des termes tels que tout le monde tiendra à honneur de venir vous serrer la main! Acceptez-vous?

Les traits d'Hermont s'éclairèrent à l'annonce de cette réhabilitation, qu'il ne croyait plus possible.

Revêtir son ancien uniforme, commander encore à des hommes dont le bon regard confiant cherche le vôtre, reprendre sa place dans la grande famille enfin retrouvée!...

Quel rêve et quelle joie!

—J'accepte, mon colonel! répondit-il en serrant la main que lui tendait son chef.

Voilà donc une première question réglée, poursuivit M. Fortin. Mais il en reste une autre dont la solution est, hélas! moins facile... Je savais que vous n'étiez par riche...

—Laissons cela, je vous en prie! fit encore Pierre.

—Non, mon ami. Que vous le vouliez ou non, je ne me tiendrai quitte vis-à-vis de moi-même que lorsque j'aurai terminé ma tâche. Je savais, dis-je, que vous n'étiez pas riche, et je me demandais si vous aviez pu trouver une situation quelconque vous permettant de vivre. Je n'ai pas eu besoin de regarder beaucoup autour de moi, en arrivant ici, pour me convaincre que vous ne l'aviez pas trouvée. Eh bien! voici ce que je vous offre...

—Mais, encore une fois, je ne demande rien! s'écria Hermont en se dressant. La réparation morale, oui, je l'accepte, et je vous en remercie de toute mon âme. Mais pour le reste, je vous en supplie, qu'il n'en soit plus question!... Oui, c'est vrai, depuis un an, je gagne juste de quoi ne pas mourir de faim. Et après? Si cela me contente?... D'ailleurs, pour des raisons qui me sont personnelles, je ne veux pas quitter Surgy.

—Laissez-moi au moins vous expliquer ce que je vous propose, répondit le colonel qui s'était levé à son tour. Si vous refusez, nous n'en parlerons plus, voilà tout. Je suis vieux, mon cher Hermont, on n'a pas voulu de moi cette année pour les étoiles, et je prends ma retraite dans quelques mois. Vous ne me laisserez pas partir avec le chagrin de vous sentir malheureux par ma faute!... Bref, voici: je me retire en Algérie, dans la province de Constantine, où j'ai acheté, il y a longtemps déjà, quelques centaines d'hectares de vignes, qui ne rapportent pas le quart de ce qu'elles devraient rapporter. Il y faudrait l'œil du maître... Voulez-vous que nous allions faire un tour ensemble, par là-bas.

Et comme Pierre, au comble de l'étonnement, ne répondait rien:

—Remarquez, se hâta d'ajouter le colonel, que ce n'est pas un emploi que je vous propose là, mais une association. Vous êtes Bourguignon, vous devez connaître un peu la culture de la vigne; moi, je connais les Arabes et le pays. Nous apporterons ainsi chacun notre part: moi, l'argent et la terre, vous, votre intelligence et votre vigueur. Car ce ne sera pas une sinécure, je vous en préviens; il faudra rester à cheval des journées entières, et être partout à la fois... Cela vous convient-il?

Cette fois, toute la fierté d'Hermont tomba. La mâle bonté de celui qui lui parlait avait enfin trouvé le chemin de son âme secrète et sauvage.

Sans honte, il laissa couler les larmes qui lui gonflaient les yeux.

Mais, comme il allait parler, un bruit monta de la chambre basse. Le père Tirbasse s'éveillait.

—C'est toi qui es là-haut, Pierre? Viens peu m'aider à me r'tourner, mon fils!

—Voilà ma réponse, mon colonel, dit Hermont. Celui que vous entendez a partagé avec moi sa maison et son pain. Deux fois, il m'a sauvé la vie. Voulez-vous que je l'abandonne, maintenant qu'il est malade et qu'il a besoin de moi!

M. Fortin resta un moment pensif.

—Vous pourriez lui envoyer une pension... hasarda-t-il.

—Et m'en aller en le laissant tout seul, sans affection et peut-être sans soins? Vous pensez bien, mon colonel, que je ne ferai jamais cela.

—Alors, vous refusez?

—Tant que le pauvre vieux vivra, je resterai auprès de lui, déclara Pierre.

Le colonel sentit qu'une insistance plus longue serait inutile. Il eut un geste où se mêlaient l'approbation et le regret et se dirigea vers la porte.

Hermont le suivit.

—Tiens! tu avais de la visite? fit le père Noël quand ils arrivèrent dans la chambre basse.

—Mais oui, père, répondit Pierre d'une voix joyeuse, en s'approchant du lit du vieux pêcheur, dont il se mit à arranger les oreillers avec soin. C'est mon ancien colonel qui est venu me dire bonjour. Et, si vous le permettez, ajouta-t-il en se tournant vers M. Fortin, je vais vous laisser un instant, le temps d'aller amarrer mon bateau et je reviens.

Il sortit.

Restés seul, le colonel et le père Tirbasse se irent tout de suite à causer comme de vieilles connaissances.

—C'est un beau grade, colonel, déclara le père Tirbasse. Moi, j'étais caporal aux chasseurs de Vincennes.

—Un corps où l'on n'avait pas froid aux yeux! répondit l'officier; j'y ai débuté comme sous-lieutenant, avant de passer aux tirailleurs.

Le père Noël était conquis. Un ancien vitrier!... Il ouvrit son cœur au grand large.

—Pourquoi donc avez-vous laissé mon Pierre partir de vot' régiment? interrogea-t-il. Puisque vous venez l'voir ici, censément en camarade, c'est que vous n'y croyez pas non plus, vous, aux histoires du Plantecorde?

—Aux histoires du Plante.

—Oui! qu'il aurait mangé la « caisse » quoi! et qu'ça serait pour ça qu'il aurait démissionné... Mais vous devez connaître l'affaire mieux que moi, ben sûr!

—Je la connais, en effet. Vous pourrez dire à ceux qui vous parleront de lui, que je tiens le capitaine Hermont pour le plus honnête, le plus loyal et le meilleur des hommes!

—A la bonne heure! Eh ben! mon colonel, voulez-vous que j'vous dise! C'est pas à moi qu'y faut raconter tout ça, c'est à m'sieu Plantecorde, et à son ami Rebal, et à tous ceux qui lui ont tourné le dos depuis qu'il est revenu au pays...

Et puis encore à une autre personne...

—Hermont revient au régiment comme capitaine de réserve, interrompit le colonel; cela doit suffire, je pense, pour faire tomber tous les mauvais bruits... A une autre personne, dites-vous?

—A une autre personne, oui... Surtout qu'il n'en sache jamais rien de ce que je vous raconte là, n'est-ce pas? J'ai deviné ça, moi, voyez-vous, parce que je l'aime comme mon enfant, et que le père Tirbasse voit plus de choses qu'on ne croit derrière ses lunettes... Oui, il y a une femme qui le méprise, à cause des horreurs que l' Plantecorde a racontées sur lui, et j'crois ben que c'est de se sentir méprisé par celle-là que mon pau' gas s'en va comme une âme en peine, avec les joues creuses et l'air d'un qui n'en a plus pour longtemps!

—Je la connais?

—Non, je n'pense pas. Mais vous pourrez la voir, car elle habite pas loin d'ici. C'est Mme Vareynes, la mère d'un caporal de vot' régiment.

Le colonel tressaillit.

Mme Vareynes, la mère de celui... Voyons, qu'est-ce que ce vieil homme voulait dire?...

—Je savais, en effet, que Mme Vareynes habitait ce pays-ci, fit-il. Je l'ai aperçue plusieurs fois, à Ternoing, quand elle y venait voir son fils... Une femme jeune encore, n'est-ce pas, et très belle?... Et vous dites qu'Hermont...

—Se ferait hacher et couper le cou pour elle en disant merci!... Et ça ne date pas d'hier, allez! J'crois ben que depuis qu'il a l'âge de raison, y n'a pensé à une aut' femme... Songez si ça le tue, d'la voir maintenant passer près d'lui en tournant la tête...

En un brusque éclair, le colonel entrevit toute la vérité. C'était donc cela, la raison de l'obstiné silence!...

Amoureux de la mère au point de se sacrifier tout entier pour ne pas dévoiler la honte du fils... Quelle folie!

—Le voici, chut!... fit le père Noël en mettant un doigt sur ses lèvres.

—Je suis à vous, mon colonel! dit Pierre en rentrant; vous me permettrez bien de vous faire un bout de conduite?

—J'allais vous en prier, répondit M. de Fortin, qui prit congé du vieux pêcheur en échangeant avec lui une poignée de main et un regard d'amicale intelligence.

Dehors, il faisait une de ces fraîches matinées d'octobre, toutes ouatées de brume

claire, qui ont le charme attendrissant des choses qui vont finir.

Depuis longtemps, Pierre ne s'était senti le cœur aussi léger.

—Vous reprenez le train de dix heures, mon colonel? demanda-t-il.

Le vieil officier, quoique sa conviction fût à peu près faite, voulut tenter une épreuve.

—Oui, je reprendrai le train de dix heures. Mais auparavant, je tiens à voir Mme Vareynes, qui, je le sais, habite Surgy, pour la mettre un peu au courant de la conduite de monsieur son fils, et lui dire que...

Le colonel n'acheva pas. Pierre venait de le saisir par le bras.

Il avait un visage d'agonie, et ses dents serrées ne laissaient passer les mots qu'avec peine:

—Vous ne ferez pas cela! je vous le défends!

—Plait-il?

—Je vous en supplie, mon colonel! Pardonnez-moi de vous parler comme pe le fais. Si vous saviez! Mme Vareynes ignore tout... elle n'a que ce fils... elle n'aime que lui au monde!... Vous la tueriez de désespoir et de honte...

Il s'arrêta brusquement, confus, s'apercevant trop tard qu'il venait de livrer son secret.

Le colonel souriait dans sa moustache grise.

—Mais je n'irai pas, mon cher Hermont, répondit-il, puisque cela semble vous tenir si fort à cœur. Cette dame m'a écrit, il y a quelques jours, pour me demander des renseignements sur le départ de son fils: je vais lui répondre tout simplement qu'il est parti pour voir des pays nouveaux, et parce qu'il s'en allait à Ternoing!

—Vous êtes bon, mon colonel!

—Oui, mon ami, c'est moi qui suis bon... Verrez-vous néanmoins un inconvénient à ce que, dans une lettre, je dise un peu à Mme Vareynes ce que je pense du capitaine Hermont, son proche voisin, qu'on a peut-être desservi auprès d'elle?

Les yeux de Pierre s'emplirent d'une joie ardente.

—Cela, je le veux bien... murmura-t-il.

—Allons donc! fit le colonel en riant cette fois tout à fait, d'un rire jeune où passaient des souvenirs... Et sur ce, mon cher capitaine, si nous retournions déjeuner auprès de votre vieux compagnon? Car vous avez complètement oublié de m'inviter, vous savez?

VIII.—LE MUR DE SILENCE

Du souvenir de cette visite, Hermont vécut pendant des semaines. L'hiver arrivait à grands pas, des rafales de bise arrachaient leurs dernières feuilles aux peupliers des rives, et secouaient la maison moussue.

Le père Tirbasse, que la paralysie gagnait, voyait ses forces diminuer chaque jour. Pierre allait et venait autour de lui, toujours attentif et filial, mais le regard absent, la pensée tendue vers des choses qu'il ne disait pas.

Le brochet, donnant raison aux sûrs pronostics du vieux pêcheur, recommençait à se montrer. Il y en avait plusieurs, tous les matins, accrochés aux lignes ou prisonniers dans les nasses.

Cela se transformait en pièces blanches que le père Noël ajoutait au magot, sous son oreiller.

Car, maintenant, ils étaient riches.

Quinze jours après sa visite à Surgy, le colonel Fortin avait fait tenir à Hermont 8,000 francs, que Charles Vareynes lui avait envoyés peu après son arrivée en Algérie.

Comment le jeune homme avait-il réussi à se procurer cette somme?

Quelque usurier, Maltais ou juif, le savait sans doute.

En même temps, le colonel adressait à Pierre une copie de l'ordre du jour annonçant à son ancien régiment sa nomination de capitaine de réserve.

« Par décret du vingt novembre, M. Pierre Hermont, officier démissionnaire, est promu capitaine de réserve. A l'occasion de cette nomination, le colonel est heureux d'exprimer à M. le capitaine Hermont toute la satisfaction qu'il éprouve à voir revenir au corps un officier tel que lui, qui n'a cessé de donner l'exemple des plus hautes qualités morales et militaires. »

C'était la réhabilitation, éclatante et définitive. Une avalanche de félicitations affectueuses, envoyées par ses anciens camarades, prouvèrent à Hermont que tous en avaient accueilli la nouvelle avec joie.

Et le docteur Darly n'avait pas manqué de lui prédire, au nom d'Azaïs, qu'allait enfin s'ouvrir pour lui « l'ère des compensations ».

C'était vrai.

De tous côtés, pour Pierre, l'horizon se faisait moins noir. Et pourtant il conservait son visage fermé, son visage triste des mauvais jours...

Dédaigneux de toutes les compensations que pouvait lui offrir la vie, il n'aspirait qu'à une seule, qui ne venait pas—qui ne viendrait jamais, pensait-il.

Elle vint, cependant, comme les autres, et Azaïs, le doux philosophe, avait décidément raison.

Un jour, rentrant de la pêche à la nuit tombante, son épervier sur l'épaule, il vit, assise au chevet du père Tirbasse, celle qu'il attendait sans espoir.

Roberte se leva à son entrée, et lui tendit la main avec un sourire grave.

D'un geste inconscient, il prit cette main et la porta à ses lèvres. Elle ne la retira pas tout de suite.

—Depuis longtemps, dit-elle, je voulais venir voir le père Noël...

—Soyez la bienvenue ici, répondit Pierre. C'est ainsi qu'ils se revirent.

A dater de cet instant, la vie parue à Pierre Heront merveilleusement souriante et douce.

Pendant ses heures d'attente au bord de la rivière, il ne sentit plus la brise froide qui lui mordait la chair, ni la neige qui, parfois, mettait sur ses épaules une chape humide.

D'un bras, redevenu fort, il poussait sa barque sur l'eau glacée, insensible à la tristesse des berges désertes, et à la mélancolie du ciel bas sillonné de vols croassants; Roberte n'avait pas retiré sa main, et lui avait souri...

Elle revint souvent à partir de ce jour-là. Pierre, en rentrant de la pêche, voyait son fin profil penché sur le lit du vieux malade, et il oubliait le reste de la terre.

C'est ainsi qu'il l'avait aperçue pour la première fois, au chevet de son père, il y avait plus de vingt ans déjà.

Vingt ans!... Il lui semblait que c'était hier!

Comme il faisait nuit noire lorsqu'elle regagnait le village, il l'accompagnait jusqu'à la grande route.

Il y avait bien dix minutes de chemin. Ses journées se passaient dans l'attente de ces dix minutes-là.

—Si pourtant, ce soir, je lui avouais que je l'aime?...

Il se disait cela, à chaque heure du jour, mais il savait bien qu'il n'oserait jamais cet aveu.

Dès qu'ils étaient entrés dans la grande allée de peupliers, dont la lune, parfois, allongeaient sous leurs pieds les ombres mouvantes, il sentait ses jambes fléchir, et sa gorge étreinte comme par un étou...

Cette femme qui marchait à côté de lui, dont l'épaule ronde, parfois, frôlait la sienne, et dont il respirait le parfum de violette et de chair, le rendait timide comme un enfant.

C'était elle qui, toujours la première, rompait le silence.

Elle parlait du froid, qui commençait à devenir rude, du père Noël, qui n'allait décidément pas bien... et parfois, la voix tout à coup sombrée, elle parlait de son fils, dont le départ restait enore, pour elle, un angoissant problème.

—Songez qu'on l'envoie maintenant dans le Sud, à la frontière du Maroc!... Et je n'aurai sa prochaine lettre que dans quinze jours, trois semaines peut-être.

Sans plus penser à ses projets d'aveu, Pierre s'ingéniait à trouver des mots consolateurs.

Il exaltait le courage de Charles, qui avait su abandonner la vie facile de garnison pour une existence aventureuse et belle, pleine d'avenir et d'espoirs.

—Vous verrez qu'il reviendra officier, et que vous serez fière de lui.

—J'aurais surtout voulu qu'il restât près de moi! répondait-elle. Voyons, monsieur Hermont, vous en qui le colonel Fortin a une confiance sans bornes,—je le sais, il me l'a écrit,—ne pourriez-vous pas lui demander ce qu'il y a au fond de ce départ?

Chaque fois qu'elle lui posait cette question, Pierre semblait ne pas l'entendre, et détournait l'entretien.

Cependant, à se voir ainsi presque chaque jour, leur intimité grandissait, et leurs conversations du soir devenaient insensiblement plus confiantes et plus douces.

A Surgy, on commençait à s'apercevoir de la fréquence des visites de la belle Mme Vareynes à la maison du bord de la Grosne, et comme c'était à prévoir, naturellement, à les commenter avec ces phrases entortillées, sournoises et venimeuses dont tant de bonnes âmes ont le secret, au village et ailleurs.

—Vous avez bien raison d'aller souvent à le Saulaie-Belle, lui dit un jour Mme Rebal; ce pauvre capitaine Hermont doit avoir grand besoin d'être consolé!... Tant de choses affreuses que l'on a racontées sur lui, pensez donc!...

Mme Vareynes rougit; elle dédaigna de répondre que le père Tirbasse n'était pas le seul malade qu'elle allât voir, et que presque tous ses après-midi se passaient en visites dans les logis pauvres.

Mais, tout au fond de son cœur, de ce cœur que jusqu'alors l'amour maternel seul avait fait battre, elle sentit comme une bouffée d'émotion tendre et confuse, presque inconnue pour elle, qui la remua toute, et la laissa songeuse pendane des heures.

—Une vieille femme comme moi!... se disait-elle le soir en se dévêtant dans sa chambre—tandis que son miroir, reflétant sa chevelure lourde mêlée d'or fauve, son teint clair, ses lèvres rouges, tout son être resplendissant d'une vie puissante, lui donnait un démenti éclatant, dont elle ne pouvait s'empêcher d'être heureuse.

Cependant, dès lors, prise d'une pudeur secrète elle espaça ses visites à la maison du pêcheur, et tant qu'elle put, refoula ce sentiment qu'elle sentait grandir en elle qui effarouchait tous ses instincts de femme qui n'avait été que mère et jamais amante...

Pierre, qui perçut cette froideur subite, sans en deviner la cause, se replia plus que jamais dans sa timidité muette.

Et, de nouveau, s'éleva entre ces deux êtres le mur de silence par-dessus lequel leurs âmes avaient failli se joindre un instant.

Vers la fin de février, le père Tirbasse se trouva tout à fait mal.

Le médecin du bourg, surchargé de besogne, ne pouvait faire que des visites rares et courtes; Hermont eut alors l'idée de demander au docteur Darly de venir passer quelques jours en congé à Saulaie-Belle, ce que celui-ci accepta tout de suite

Deux jours plus tard, les deux amis tombaient dans les bras l'un de l'autre, et le brave docteur, à la vue du lit de sangles que Pierre lui avait dressé tout près du sien, dans la chambre aux nasses, s'écriait avec enthousiasme qu'il entendait bien revenir là finir ses jours.

Mais lorsque, redescendu auprès du vieux malade, il l'eut examiné longuement, il secoua la tête et serra la main de Pierre, sans rien dire.

De tout ce pauvre corps tordu, les yeux seuls restaient vivants, toujours intelligents et bons, dans la face tannée et embroussaillée de poils rudes.

— C'est la fin, n'est-ce pas? interrogea Hermont à voix basse.

— Tu peux parler haut, va, mon pauvre ami, répondit le docteur, il ne nous entend pas. Il en a peut-être pour quarante-huit heures encore, mais ce sera tout; il s'en ira doucement, sans souffrance...

Le père Noël mourut, en effet, le surlendemain, entre leurs bras.

Tout Surgy assista à ses funérailles, et il y eut, au cimetière, de sincères démonstrations de sympathie pour Pierre Hermont, car l'opinion des gens du village était maintenant tournée en sa faveur.

Mme Vareynes s'approcha de lui une des premières.

— Croyez que je partage bien sincèrement votre peine, dit-elle en lui tendant la main.

Pierre prit la petite main gantée de noir et s'inclina sans rien dire.

— Quelle est donc cette dame si jolie qui t'a parlé tout à l'heure? demanda Darly quand ils furent revenus à la maison.

— Une dame? je ne me souviens pas, répondit Pierre.

— Tiens! moi qui croyais que c'était peut-être la "compensation"! fit l'incorrigible docteur.

Mais il disait cela par bonté d'âme, pour essayer d'amener un sourire sur les lèvres de son ami.

IX.—ROBERTE!

«Hôpital militaire d'Aïn-Sefra, 1er février.

«Ma bien chère maman,

«Ne t'effraye pas, je t'en prie, en voyant l'endroit d'où je date cette lettre. Je suis à l'hôpital, c'est vrai, mais je vais tout à fait bien, et le médecin m'a assuré, ce matin, que dans quinze jours au plus tard je pourrai aller t'embrasser, avec un bon congé de convalescence de trois mois.

«Je suis tout de même revenu de loin, ma chère maman, et il me tarde d'être auprès de toi, pour te raconter tout cela en détail.

«Pour l'instant, je suis encore trop faible

pour t'écrire bien longuement. Sache seulement qu'il y a cinq semaines, nous faisons colonnes du côté de Figuig, contre les Touareg; j'étais en flanc-garde avec une section, assez loin du bataillon. Tout à coup, nous nous sommes trouvés entourés par l'ennemi. Le lieutenant et le sergent ont été tués tout de suite; mais moi, je n'ai pas perdu la tête. J'ai rassemblé tout le monde autour de moi, — du moins tous ceux qui restaient après la décharge à bout portant des Touareg, — et nous avons fait assez bonne contenance pour qu'une compagnie du bataillon, arrivant au pas gymnastique, ait pu nous dégager.

«Seulement, moi, on a été obligé de me hisser sur un mulet et de m'évacuer le lendemain sur l'hôpital, car j'avais reçu une balle dans l'épaule et un coup de lance à la tête, qui me faisaient faire assez triste mine.

«Pendant quelques jours, j'ai bien cru ma pauvre maman, que tu ne reverrais plus jamais ton grand garçon!

«Enfin! tout s'est arrangé pour le mieux, car après cinq semaines d'hôpital, me voici complètement hors de danger.

«Et sais-tu ce qu'on me promet pour ma convalescence!

«La croix, ma chère maman, la croix! avec les galons de sergent, et l'espoir que ceux de sours-lieutenant ne se feront peut-être pas attendre.

«Le général est venu me voir, m'a serré la main, m'a dit toutes sortes de bonnes choses. Il paraît que, sans l'idée que j'ai eu de tenir bon, les Touareg seraient tombés sur le flanc du bataillon et lui auraient fait beaucoup de mal...

«Mais encore une fois, tout cela est trop long à te raconter, et je me réserve pour le moment où je serai près de toi.

«Il y a encore une autre chose que je veux te dire, et celle-là, ma pauvre maman chérie, va te faire plus de peine que ma balle dans l'épaule et mon coup de lance.

«Mais, un jour où le médecin avait quitté mon lit en secouant la tête, je m'étais juré de te l'écrire, coûte que coûte...

«Et maintenant que j'ai essayé de racheter cette faute-là avec mon sang, il me semble que j'aurai un peu moins de honte à te faire ma confession, et à te demander pardon, à toi et à *lui*.

«C'est du capitaine Hermont que je veux parler. J'avais pris de l'argent dans sa caisse, il le savait, et il n'a rien dit, et il s'est laissé accuser à ma place... Oh! maman, que j'ai honte!...

«J'ai été assez lâche pour souffrir une chose pareille... C'est pour cela, tu comprends bien, que je suis parti en Afrique.

«Va-t'en le trouver, je t'en supplie. Dis-lui que j'ai tout avoué au colonel avant mon départ, qu'il m'a pardonné, et que je m'étais promis de ne pas mourir sans obtenir son pardon, à lui aussi...

«Dis-lui encore que je me suis bien conduit, que ce n'est pas de ma faute que la

lance du Touareg m'a épargné, et que le général m'a serré la main.

«C'est que je ne pourrais pas retourner vers toi, vois-tu, dans le pays où il se trouve, avec cette idée qu'il me méprise toujours.

«Va le trouver, ma chère maman, fais encore pour moi ce sacrifice: ce sera le dernier, je te le jure sur ma croix!

«J'ai tout remboursé, avec l'argent que tu m'as donné avant de partir et d'autre que j'ai emprunté à Batna...

«Mais pourrai-je jamais lui rembourser sa vie perdue, et les insultes qu'on a osé lui adresser devant toi?

«Au revoir, ma chère maman. Je suis toujours ton grand garçon qui t'aime bien, et qui voudrait tant avoir près de lui ton épaule chérie, pour y cacher son visage et y pleurer.

«Charles VAREYNES.»

A l'heure même où Mme Vareynes recevait cette lettre, le docteur Darly, sa permission expirée, prenait congé de sonami, sur le quai de la gare.

—Tu devrais m'accompagner à Ternoing, d't-il à Hermont au moment où le train arrivait; cela te changerait les idées.

Pierre eut un geste évasif.

—Je ne sais vraiment que faire... Je t'ai parlé de cette proposition du colonel Fortin, d'aller le rejoindre en Afrique. Il me l'a encore renouvelée ce matin même, en répondant à une lettre par laquelle je l'informais de la mort de mon pauvre vieux. Il part bientôt, me dit-il...

—Accepte!

—Oui, peut-être... D'autant plus que la Saulaie-Belle ne m'appartient pas, et que des cousins du père Noël vont probablement la faire vendre un de ces jours.

—Eh bien!... Accepte, voyons! Rien ne te retient ici?

—Rien, en effet... dit Pierre. Allons! au revoir, mon ami!

Le train sifflait. Ils se séparèrent.

Pierre resta un instant immobile, à regarder le panache de fumée qui décroissait, puis, la tête basse, reprit le chemin de sa demeure.

La route était presque déserte; seule une petite fille, tout en tricotant, poussait devant elle une vache blanche et rousse aux flancs rebondis, dont la «campâne» tintait.

Mais comme il allait s'engager dans l'allée de peupliers menant à la Saulaie-Belle, il vit venir à lui une femme qui courait presque et qu'il reconnut aussitôt. Il s'arrêta, ne sachant que penser.

—J'allais chez vous, dit Mme Vareynes en le rejoignant.

Son visage était bouleversé; sous le fichu de dentelles qu'elle avait dû jeter sur sa tête à la hâte, ses yeux brillaient, pleins d'un feu étrange.

—Chez moi? fit Pierre.

—Oui, j'ai à vous parler.

Hermont s'inclina. Côte à côte, ils reprirent leur marche. Un vent très doux passait dans les arbres encore dépouillés; une huppe annonciatrice du printemps, les précédait en sautant de branche en branche, cherchant une place pour son nid.

Pierre eût voulu parler, mais toutes les phrases uilui venaient à l'esprit lui semblaient si banales et si vides qu'il n'osait les prononcer.

—Charles m'a écrit, dit enfin Mme Vareynes; je viens de recevoir sa lettre; il est dans un hôpital, blessé...

—Blessé!

—Oui, mais hors de danger, à ce qu'il me dit, du moins. D'ailleurs, il revient dans quinze jours avec un congé de convalescence.

Pierre étouffa un soupir. C'était donc cela qui la bouleversait ainsi! Son fils blessé... quel autre sentiment, en effet, eût pu l'agiter à ce point?

Il demanda les détails, voulut voir la lettre.

—Je l'ai laissée chez moi... dit Roberte en détournant la tête.

Ils étaient arrivés devant la maison.

—Voulez-vous entrer et vous reposer un instant! demanda Pierre.

—Oui; répondit-elle; j'ai encore autre chose à vous dire.

Ils entrèrent. Elle se laissa tomber sur une chaise; Pierre resta debout devant elle, attendant.

Elle leva vers lui ses yeux, ses grands yeux couleur d'eau insondable.

Pendant des secondes, leurs regards se pénétrèrent, cherchant leurs âmes.

—Je sais tout, dit-elle enfin.

Pierre chancela.

—Tout! continua-t-elle. Charles, dans sa lettre, m'a tout dit... Je sais que s'il n'est pas allé en prison, si son nom n'a pas été flétri, s'il a pu redevenir un honnête homme, c'est à vous qu'il le doit... Je sais que vous êtes laissé accuser pour lui sans rien dire, que vous avez brisé votre carrière, que vous avez accepté la misère et le mépris et la honte, pour sauver mon fils!... C'est bien vrai, dites, que vous avez fait tout cela?

—Oui, répondit Pierre doucement, c'est vrai.

Elle lui prit la main, et l'enveloppa de la caresse de ses yeux.

—J'ai envie de m'agenouiller devant vous! dit-elle.

Hermont sentait son cœur battre à grands coups délicieux et terribles.

Elle venait donc enfin, l'heure impossible, l'heure follement désirée depuis vingt ans!

—Vous avez fait cela! répétait Roberte, haletante. Pour lui!...

—Pour vous aussi, murmura Pierre.

Elle n'avait pas quitté sa main. Elle la pressa doucement, et sourit parmi ses larmes.

—Qu'allez-vous faire maintenant? demanda-t-elle.

De nouveau, une angoisse étreignit Her-
mont; il baissa la tête.

—Il faut que je parte...

—Partir!... où?

—Très loin... en Afrique... Gagner ma
vie.

—Ah!...

Le sourire de Mme Vareynes avait disparu.
Elle laissa retomber la main du capitaine.

—Quand partez-vous? interrogea-t-elle après
un silence.

—Bientôt... dans quelques jours.

—Adieu, alors... J'espère vous revoir,
avant votre départ.

—Certainement.

D'un pas rapide, elle se dirigea vers la
porte, et voulut l'ouvrir.

Mais ses doigts tremblaient...

Tout à coup, un sanglot, éclatant derrière
elle, la fit se retourner, tout d'une pièce.

—Roberte!

—Pierre!

Il ouvrait les bras. Elle y blottit, frémis-
sante.

Et il cueillit enfin, sur les lèvres douces de
l' Aimée, la fleur de son silencieux amour.



FINIS..

Bucoliques d'Automne



— C'est devant un tel spectacle que je me sens l'âme d'un poète.



Notre Santé

A propos de Sieste

Par le Dr BON - SENS

QUAND on circule en chemin de fer ou en tramway, après l'heure des repas, on constate qu'un certain nombre de voyageurs dorment tranquillement sur la banquette. La tête s'incline et tombe sur l'épaule du voisin. Le sujet fait tout ce qu'il peut pour la relever; malgré tous ses efforts, il est vaincu par le sommeil. Il ronfle même, le malheureux! Quelquefois, on est même obligé de le réveiller à l'extrémité du trajet. On trouve particulièrement le dormeur pendant l'été et pendant les grandes chaleurs, sur certaines lignes.

Ce dormeur est, tout bonnement, un homme qui digère mal. La circulation est mauvaise chez lui; la trépidation de la voiture aidant, le sang afflue à l'estomac, quitte le cerveau qui s'anémie et le sommeil vient. Le dyspeptique fait son petit somme en route comme il le ferait chez lui, dans son fauteuil. Mais il faut qu'il fasse ses courses et il gagne du temps: il dort et avance. C'est ingénieux, et ses voisins ont tort de sourire quand ils voient quelqu'un s'endormir à leurs côtés, la conscience tranquille. Ces braves gens ont besoin, dans l'intérêt de leur digestion, de sommeiller après le repas.

Ces réflexions nous viennent à propos d'une note de M. le docteur Martinet, qui pose la question suivante:

—Doit-on dormir les repas?

Il existe deux opinions contradictoires. Les uns disent oui, les autres non, et les uns et les autres ont raison ou tort, suivant les individus. La question se rattache à une autre beaucoup plus vaste: celle des rapports de l'exercice et de la digestion.

A s'en tenir à l'observation stricte des faits, on constate que chez les animaux abandonnés à leurs habitudes instinctives, la période de la digestion est, pour tous, une période de repos et même de sommeil. Le chien se couche au coin du feu après son repas. Les enfants dorment habituellement après leurs tétées. Le sujet avait préoccupé Claude Bernard. Il donna un matin, à deux chiens de chasse, la même pâtée en nature et en poids. Il enferma l'un et emmena l'autre à la chasse. Le soir venu, — ce que je n'approuve pas, — il les sacrifia et examina leur estomac. Dans celui du premier chien, celui qui était resté au repos, la digestion était complète; dans celui du second chien qui avait chassé, les ali-

ments n'étaient pas encore digérés. Donc, le repos serait favorable à la digestion.

Cette expérience ne nous paraît pas, cependant, aussi convaincante qu'elle le semble de prime abord. On peut lui en opposer une autre. Il y a déjà longtemps, un médecin avait fait un essai analogue pour étudier l'influence du moral sur le physique. On donna à manger la même pâtée à deux chiens. On mit à la chaîne l'un d'eux, on laissa libre l'autre. Au bout de la journée on ne sacrifia ni le premier ni le second; mais, au moyen de la fistule stomacale, on examina l'intérieur de l'estomac. Or, le chien attaché, c'est-à-dire au repos, avait à peine digéré sa soupe; le chien libre avait tout digéré. Conclusion: l'ennui d'être à la laisse avait retardé la digestion. D'où une influence du moral sur le physique. Ici, le chien au repos avait digéré plus mal que le chien libre de se mouvoir. D'où deux expériences et deux résultats contradictoires.

Il n'en est pas moins certain que, chez un certain nombre de dyspeptiques, le repos paraît utile pour que la première digestion s'effectue régulièrement; car un exercice, même modéré, détermine des troubles divers. M. Martinet signale un de ses malades, souffrant de dyspepsie hyperesthésique, qui ne digère le soir que s'il prend son repas couché.

D'autre part, chez d'autres personnes, un exercice modéré, une promenade à petits pas paraît exercer une action bienfaisante. Beaumont a vu, chez son Canadien à la fistule stomacale, la digestion s'activer pendant l'exercice. Magendie avait établi que le cheval qui trotte digère plus vite que s'il restait à l'écurie, ce qui confirme aussi notre expérience sur le chien maintenu attaché à sa niche. Les jeunes gens, pour la plupart, se trouvent bien de l'exercice après le repas. Les écoliers se livrent aux jeux musculaires après le déjeuner de midi. Il n'y a donc pas de règle absolue à cet égard, et tout dépend des personnes et de leur âge. Chacun s'aperçoit vite de ce qui lui est bon ou de ce qui lui est mauvais. En été, les ouvriers des champs font une légère sieste après le repas. Les ouvriers des villes ne se mettent au travail qu'après s'être reposés un peu en fumant leur pipe. Il y a aussi l'habitude héréditaire acquise. Dans les pays du Sud, on fait volontiers la sieste; dans le Nord, bien plus rarement. Il y a aussi un facteur à considérer:

c'est le poids des aliments absorbés. Une alimentation trop copieuse conduit au sommeil.

En pratique, il semble qu'il faille combattre la torpeur, l'engourdissement, qui conduisent à l'assoupissement chez les personnes pléthoriques, sanguines, apoplectiques, et il y a intérêt à stimuler la circulation. Chez ces sujets, tout travail intellectuel après le repas est généralement mal supporté; il vaut mieux se promener pendant un bon quart d'heure que de se laisser gagner par le sommeil. Ceux-là, du reste, mangent trop et mal; il est important de diminuer la ration.

Il y a aussi des intellectuels souffrants qui sont pris d'engourdissements après leur repas absorbé trop rapidement. Le travail cérébral engendre aussi des poisons qui se répandent dans l'organisme, et il en existe qui provoquent le sommeil. Doit-on les empêcher de dormir? C'est à ces sujets de répondre eux-mêmes à la question en constatant si leur sieste d'un quart d'heure à une demi-heure leur est favorable. S'ils se réveillent avec le mal de tête, la bouche pâteuse, etc., c'est que le sommeil, si court qu'il soit, n'est pas bon pour eux. Il convient d'y résister en se livrant à un exercice modéré. En somme, on trouve beaucoup plus de personnes ne faisant pas la sieste que de sujets cédant au besoin de dormir... En général, nous considérons la sieste comme une pratique anormale révélant un état maladif des voies digestives.

Hallopeau faisait remarquer que beaucoup d'intellectuels sont incapables de travailler après le repas du soir et que, ne pouvant vaincre l'engourdissement qui les gagne peu à peu, ils se laissent aller au sommeil. Il est d'avis qu'il serait utile, en pareil cas, de prolonger cette sieste et de couper la nuit en deux: celui qui se réveille à une heure du matin, peut alors se mettre au travail frais et dispos, et il peut faire au moins trois heures de travail utile. Le cerveau se repose trois fois par jour, au grand bénéfice de l'hygiène, car les repos à intervalles répétés sont favorables à la nutrition des artères de la cervelle et l'on augmente ainsi les chances d'éviter leur dégénérescence avec toutes leurs conséquences.

Encore ici, tout dépend des prédispositions individuelles. Il y a des gens qui travaillent bien le matin et d'autres dans le jour ou le soir. La méthode de M. Hallopeau ne conviendrait pas, je le crois à ceux "qui ne sont pas du matin" et auxquels, après une bonne nuit, il faut encore certain entraînement pour avoir les idées nettes. D'autres ne travaillent facilement qu'après le repas et le café.

Il est évident que, dans tous ces petits problèmes, c'est l'individu qui est son meilleur réactif et peut le mieux juger de la conduite à tenir. Ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre.





Sainte Cecile

LE JEUNE seigneur Valérien se promenait, ce matin-là, sur les rives du Tibre. Il avait quitté les quartiers bruyants de Rome, les abords du grand Forum et la Voie Sacrée pour s'en aller rêver seul sous l'ombre silencieuse du mont Aventin, dont les pentes, clairessemées de frênes, descendaient lentement vers le fleuve.

Malgré la splendeur de l'été commençant, et l'air rose et léger de Rome, et les ondoyants frissons des collines, et la beauté de la campagne bourdonnante et pleine comme une ruche, Valérien était triste. Son cœur était las et son cerveau vide. A quoi lui servait-il d'être jeune, d'être patricien et riche, pour traîner sa jeunesse et sa fortune, sans un but noble et viril, aux spectacles du cirque et dans les banquets, sur les couches parfumées par des esclaves? Ah! cette Rome où les empereurs, maintenant, étalaient leur luxe et leur débauche, il eût voulu y vivre sept siècles plus tôt, au temps où les héros se levaient comme les tiges de blé abondantes et mûres aux glèbes fécondes du Latium, et où brillait, comme le front pur de ses dieux, la gloire naissante de la Cité. Valérien frémissait à ces souvenirs. En face de lui, l'ancien pont Sublicius jetait son arc raffermi sur les eaux irritées du Tibre. C'était à cette place même qu'autrefois le valeureux Horatius, la poitrine ouverte et l'œil déchiré, avait défendu seul la liberté de la ville contre l'invasion du roi étrusque. Aujourd'hui, de tels actes de courage étaient inutiles et la lance d'un mercenaire suffisait à garder les statues des dieux dans le temple fermé de Janus.

Valérien traversa le pont et descendit sur l'autre rive, dans la région transtibérine. Là, de nombreux jardins faisaient des oasis claires entre les maisons et, devant les villas des plébéiens riches, des terrasses se prolongeaient, où, entre des tables et des colonnes de marbre, s'élevaient des corbeilles de fleurs rares. Valérien, le front baissé, poursuivait sa promenade. Tout à coup, il s'arrêta : des chants d'une suavité extrême venaient de pénétrer ses oreilles ; il n'en discernait pas bien les modulations ; mais il lui semblait que c'était, à la fois, la musique d'une voix humaine et les accords d'une harpe qu'on eût dit céleste. Jamais il n'avait rien entendu qui le plongeât dans un tel ravissement. Mais ce ravissement ne lui suffisait pas. Il voulait

voir ; il voulait faire participer ses yeux à cette jouissance inconnue.

La musique suave et divine le guidait, l'attirait, invinciblement. Il avança ; il se faufila dans une ruelle étroite ; un figuier lourd y croissait à l'appui d'un mur. Souple et fort, rejetant sa tige en arrière, Valérien se hissa sur l'une des branches. Et il vit, sur la terrasse de la villa, une jeune fille qui, debout, le coude appuyé à une colonne, chantait. Elle était d'une admirable beauté ; sa haute taille égalait les tiges élancées des lis qui fleurissaient sur la terrasse ; et, comme des roses blanches, le bouquet de ses seins s'arrondissait sous les plis égaux de sa tunique. Ses cheveux, autour de son front inspiré, formaient une couronne d'or fluide. Elle chantait, accompagnée par un instrument invisible. Oui, invisible, en effet, était l'instrument : Valérien eut beau plonger ses regards sur la terrasse et jusque dans l'atrium entr'ouvert de la maison, il ne put discerner où se trouvait l'accompagnateur mystérieux. Mais si merveilleuse était l'harmonie qui régnait entre ces accords et la voix de la jeune fille, que l'on ne pouvait les séparer en les écoutant, ni supposer un instant qu'ils eussent jamais existé l'un sans l'autre. Valérien se retira, grisé de cette beauté, de cette harmonie, prêt à accomplir des prodiges...

×

Il ne faut souvent qu'une vision rapide pour que l'amour entre dans la poitrine d'un homme ; or, en cette seule vision, l'amour avait pris possession de Valérien. Désormais, il ne sentait plus le poids de la vie. Il marchait allégé dans un rêve de bonheur. Un mot de sa bouche patricienne avait suffi pour obtenir des parents de celle qu'il aimait qu'elle lui fût donnée pour épouse ; la jeune fille aux suaves chants, à la taille haute comme un lis, était à lui. Elle était en face de lui dans la chambre nuptiale, tandis que le soir étendait ses ombres sur la campagne de Rome.

—Cecilia, dit doucement le nouvel époux, les dieux sont bons. Ils ont exaucé mes prières les plus ardentes. Voici que nous sommes unis selon les rites et que mes mains vont détacher, de vos cheveux, le flammeum soyeux qui les couvre.

En même temps, il s'approchait de Cecilia. Mais la jeune fille, sans faire un mouvement, posa sur Valérien ses prunelles claires :

—Vous vous trompez, Valérien; je ne vous appartiens pas; j'ai déjà disposé de moi-même. Toute enfant, j'ai fait un pacte avec un ami fidèle qui veille sur moi et qui me garde pour l'époux que j'ai choisi.

Valérien était devenu plus pâle que le disque blanc de la lune qui commençait à se lever sur le front chevelu des collines; la colère faisait trembler ses lèvres. Il se contint, cependant, et dit à voix basse:

—Vous voulez éprouver mon amour, Cecilia; mais la patience trop exercée se change en fureur. Sachez que je ne descends pas en vain d'une race où il est d'usage de commander et non d'obéir.

—Je ne vous crains pas, répondit Cecilia. Celui en qui je me suis confiée saura me défendre.

Mais, en même temps, elle regardait Valérien avec une telle expression d'angoisse qu'il en fut ému; il lui prit la main et s'agenouilla devant elle:

—Ecoute. Je t'aime plus que la lumière de mes jours, plus que le sang qui coule dans mes veines. C'est pour cela que je tremble à tes pieds comme un enfant, au lieu de t'abattre sous mon genou ainsi que j'en aurais le droit. Je t'aime, Cecilia. Ecoute. Donne-moi seulement un baiser de tes lèvres et je te laisserai seule cette nuit.

—Non, dit encore Cecilia. Celui qui me garde a placé un sceau inviolable sur ma bouche.

Alors, Valérien s'emporta. La jalousie autant que la colère dispersait son âme. Il se releva, agita son poing dans le vide:

—Nommez-le, au moins, ce défenseur invisible, afin que je puisse me mesurer avec lui, et que l'un de nous deux succombe!

Cecilia sourit; doucement, elle prit la main de Valérien, elle lui murmura à l'oreille des paroles confidentielles et graves. Et Valérien, dans l'albe clarté de la nuit, courut à travers la double rangée de tombeaux de la Voie Appienne. Il courut, à travers la double rangée de tombeaux, jusqu'aux Catacombes.

×

Cecilia avait promis à son époux de lui montrer l'être mystérieux qui veillerait sur elle, s'il consentait à se faire chrétien. Maintenant, le front lavé de l'eau régénératrice, Valérien revenait à son palais. Quand il y entra, l'aube indécise peuplait le jardin de fantômes, et les statues, dressées le long des portiques, semblaient s'animer sous les premiers baisers de la lumière. D'un pas rapide, il traversa l'atrium. Et, aussitôt, les mêmes chants d'une suavité exquise, qu'il avait surpris naguère sur la terrasse de Cecilia, vinrent de nouveau frapper ses oreilles. Son cœur se mit à battre; et l'idée que l'être mystérieux qui veillait sur la virginité de Cecilia devait être le même que l'accompagnateur invisible de ces suaves chants s'imposa à son cerveau avec une force inéluctable.

Cette fois, enfin, il allait savoir! Il péné-

trerait le secret de l'âme de Cecilia; il apprendrait si elle s'était jouée de lui, si son refus de lui appartenir était un simple caprice de femme ou l'effet d'une de ces volontés supérieures qui planent, quelquefois, sur la destinée des humains... Il amortit le bruit de ses pas; il se glissa sans bruit jusqu'à la chambre et, à travers la large baie ouverte de la porte, voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux: Cecilia était debout, dans la même posture où il l'avait vue sur la terrasse de sa villa, son bras nu appuyé à l'angle d'une console, son front inspiré entouré de la couronne d'or fluide de ses cheveux. Elle chantait; à sa droite, un ange adolescent, vêtu de blanc comme elle, et qui lui ressemblait autant qu'un frère peut ressembler à sa sœur, l'accompagnait sur une harpe qu'il effleurait de ses doigts lumineux. Parfois, il mêlait sa voix à l'autre. Cecilia, l'ayant aperçu, marcha vers lui en souriant, et la forme mystérieuse de l'ange s'évanouit dans la chambre, qui resta resplendissante de clarté.

Pendant, la manifestation de ce prodige n'avait pas entièrement converti Valérien. En lui, l'amour charnel luttait encore contre l'amour idéal qui lui demandait un si cruel sacrifice. Sa foi de nouveau chrétien était débile, et la beauté incomparable de la jeune vierge qui vivait à ses côtés le torturait, parfois, jusqu'au vertige. Il résolut de s'en ouvrir à son frère Tiburce, pour qui il avait une amitié profonde, l'amitié de deux jeunes hommes fortifiée par les liens de la vie commune et du sang.

Un soir que Cecilia, comme d'habitude, l'avait tenu éloigné de sa couche, il alla trouver Tiburce.

—Cecilia est souffrante et je ne sais ce qu'elle a, lui dit-il. Venez avec moi.

Tiburce le suivit. La jeune épouse dormait. Ses bras étaient projetés hors du lit; ses mains, pures et blanches, pendaient au-dessus des étoffes précieuses et, tout autour d'elle, croissaient, comme dans le jardin de la villa des Cecili, des lis blancs et des roses blanches; et l'odeur de ces parfums remplissait la chambre nuptiale, s'élevait vers l'époux unique et véritable à qui Cecilia s'était donnée dès son enfance.

Cette nuit-là, le frère de Valérien, Tiburce, prit, lui aussi, le chemin des Catacombes.

D'un tel zèle Valérien et Tiburce s'étaient, dès lors, montrés animés, passant leurs journées à encourager les martyrs et leurs nuits à ensevelir les morts, que le bruit de leur conversion ne tarda pas à s'élever jusqu'au prétoire. Et le préfet Almachius les fit venir devant lui pour les interroger l'un et l'autre. Sans doute s'attendait-il à des excuses, dont il était d'avance décidé à se contenter; mais le sang ardent des deux jeunes patriciens ne leur permettait pas de mentir. Trop souvent ils avaient déploré ensemble la paix où ils s'engourdissaient dans Rome; devant l'image ternie des anciens dieux, ils confessèrent leur foi nouvelle, ivres de joie d'être des héros.

X

Cecilia, après la mort des deux frères, était retournée à la villa de la région transtibérine. L'automne déclinant étendait un manteau de pourpre plus sombre aux épaules de la Rome impériale. Aux pentes clairsemées de l'Aventin, les feuilles des frênes tombaient ; mais les roses et les lis fleurissaient toujours sur la terrasse où la vierge chantait les louanges de l'Époux divin.

Et ces louanges devenaient de jour en jour plus éthérées, plus ardentes ; toute la légion des chœurs célestes semblait, maintenant, y participer ; elles formaient des concerts inouïs que l'on venait entendre de loin ; le peuple traversait l'ancien pont Sublicius pour en percevoir les échos. Et Rome se convertissait en masse, tandis que Cecilia, ravie en extase, communiait aux ineffables harmonies.

Alors, de nouveau s'émut le préfet Almachius. Et, de même qu'il l'avait fait pour Valérien et pour Tiburce, il fit comparaître Cecilia devant lui. Elle vint, dans la blancheur de ses vêtements, immaculée et souriante. Et sa grande beauté troubla l'âme double du juge.

— Comment s'appelle, dit-il, le dieu que vous adorez !

— J'adore un Dieu unique en trois personnes, répondit Cecilia : le Père, le Fils et l'Esprit.

Almachius rejoignit, sur son front bas, ses sourcils épais. Cependant, sa voix restait molle encore.

— Renoncez, dit-il, à cette distinction pué- rile ; contentez-vous de servir en secret le crucifié Jésus ; l'empereur vous pardonnera cette faiblesse.

Mais, se retournant vers la foule qui se pressait sur les marches du prétoire, elle ré-

péta avec force la formule tout entière du Symbole :

— J'adore un seul Dieu en trois personnes : le Père, le Fils et l'Esprit.

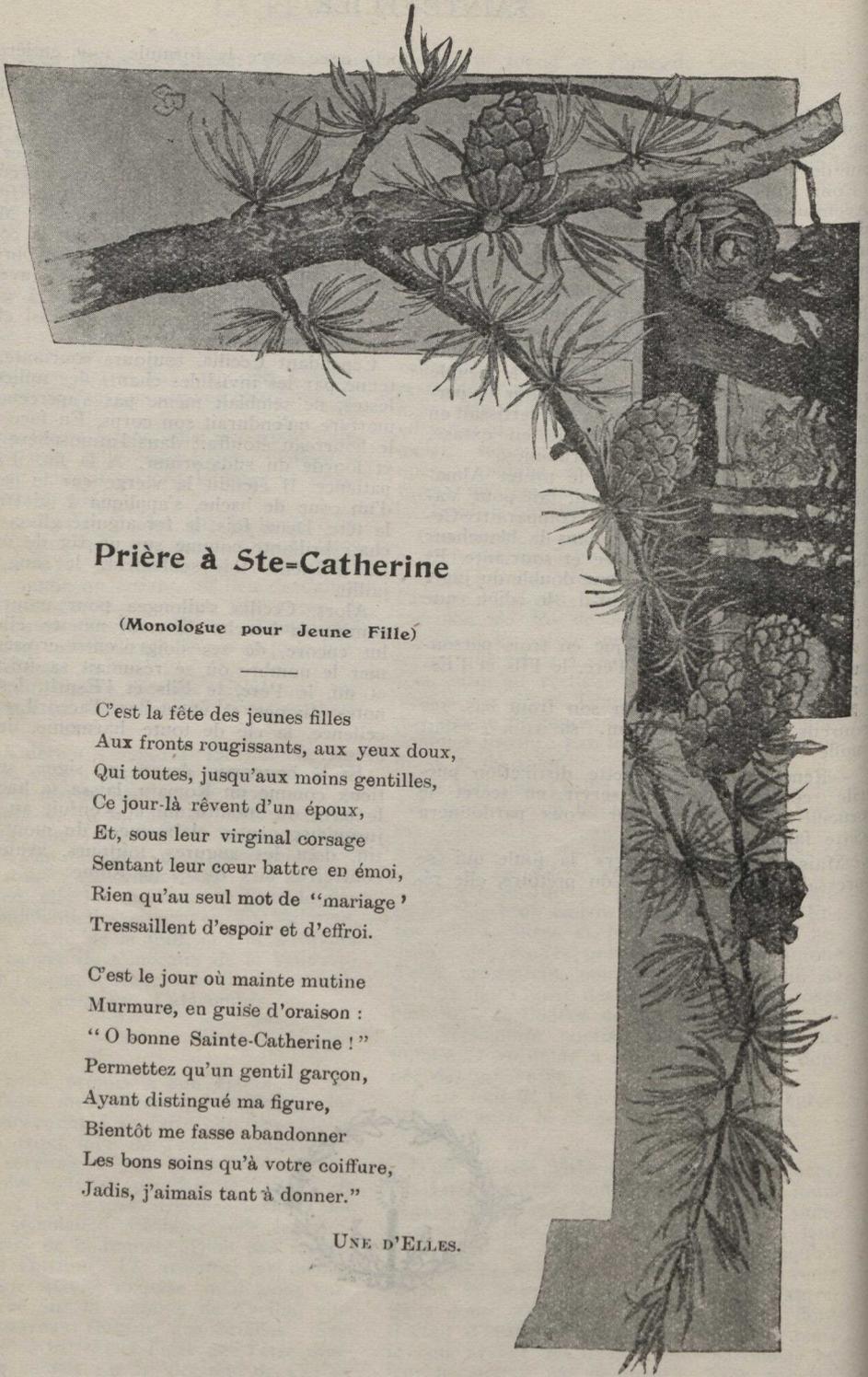
Almachius se leva ; il fit un signe au bourreau de prendre Cecilia et de la ramener chez elle. Le moment n'était plus aux exécutions publiques, et déjà la foule, houleuse, frémissante, acclamait la vierge chrétienne. Mais, à peine arrivé à la villa, le bourreau la conduisit au sudatorium, et, la saisissant brutalement, il la plongea dans une des cuves de marbre où l'eau brûlante sortait à grands flots du réservoir. Il espérait qu'ainsi elle ne tarderait pas à demander grâce...

Cependant Cecilia, toujours souriante, soutenue par les invisibles chants des milices célestes, ne semblait même pas s'apercevoir du martyre qu'endurait son corps. En face d'elle, le bourreau étouffait dans l'atmosphère tépide et lourde du sudatorium. A la fin, il perdit patience. Il étendit la vierge sur le pavé et, d'un coup de hache, s'appliqua à lui trancher la tête. Deux fois, le fer aiguë glissa sur la chair brillante comme sur un fût de marbre. La troisième fois seulement, le sang rouge jaillit.

Alors, Cecilia s'allongea pour mourir ; et, comme sa bouche devenait muette, elle voulut encore, de ses doigts entre-croisés, former le nombre où se résumait sa foi : Trois et un, le Père, le Fils et l'Esprit, les trois notes divines et éternelles, l'accord par excellence, la clé de toute harmonie, de toute beauté.

Et le bourreau, devant ce signe, superstitieux comme un Romain, laissa sa hache sur le pavé du sudatorium et s'enfuit au hasard jusqu'aux pentes clairsemées du mont Aventin, dont les augures, toujours, avaient été contraires aux dieux de Rome.





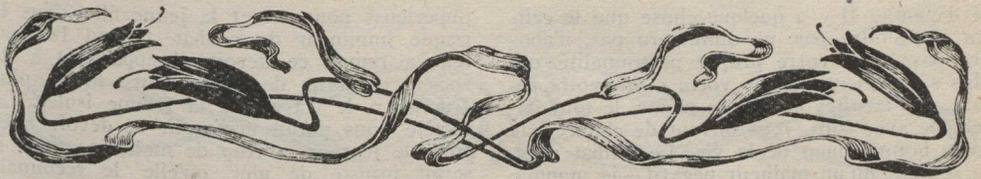
Prière à Ste-Catherine

(Monologue pour Jeune Fille)

C'est la fête des jeunes filles
Aux fronts rougissants, aux yeux doux,
Qui toutes, jusqu'aux moins gentilles,
Ce jour-là rêvent d'un époux,
Et, sous leur virginal corsage
Sentant leur cœur battre en émoi,
Rien qu'au seul mot de "mariage"
Tressaillent d'espoir et d'effroi.

C'est le jour où mainte mutine
Murmure, en guise d'oraison :
" O bonne Sainte-Catherine !"
Permettez qu'un gentil garçon,
Ayant distingué ma figure,
Bientôt me fasse abandonner
Les bons soins qu'à votre coiffure,
Jadis, j'aimais tant à donner."

UNE D'ELLES.



La Vieille Fille

S L'ÉTAT de vieille fille est vraiment aussi mélancolique qu'on le dit, c'est un agréable devoir que d'en adoucir l'amertume à celles qui le professent.

Je leur conseille, dans ce dessein, la lecture d'un procès-verbal relatant une séance d'un Conseil municipal. Il s'agissait d'un legs destiné à récompenser, dans un certain corps de métier, la "jeune fille ayant le mieux soigné ses parents". Le jury décerna ce prix de vertu à une jeune fille de *cinquante-deux ans*. Et le maire, enregistreur et approuvant cette décision, fit observer, non sans à-propos, qu'en peut être jeune fille à tout âge,—puisqu'à tout âge, on peut être jeune.

Nous voilà loin du temps où la demoiselle nubile voyait, avec épouvante, reverdir les arbres, autour d'elle, pour la vingt-cinquième fois; et, de fait, il n'en est plus guère, je pense, qui s'estiment vieilles filles à l'âge où, naguère, la coutume les invitait à coiffer sainte Catherine. C'est qu'autour d'elles, pour les jeunes hommes comme pour les gens mariés des deux sexes, les formules du langage, l'opinion, les mœurs même ont singulièrement reculé la limite de ce qu'on est convenu d'appeler la jeunesse. Sans remonter plus haut que Balzac et George Sand, leurs récits nous apprennent qu'un homme était vieux alors à quarante ans et une femme avant la trentaine. Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'âge intéressant, l'âge héroïque et sentimental des personnages s'est peu à peu modifié, et accru; aujourd'hui, il faut qu'ils aient passé la cinquantaine pour qu'on les mette à la retraite dans les comédies, dans les romans et, mon Dieu!... souvent aussi dans la vie.

×

La vieille fille moderne étant libérée du souci d'être vieille,—au moins jusqu'à cinquante-deux ans,—il lui reste encore le devoir d'être fille. Les doctrines et les mœurs modernes, qui lui font moins pesant le fardeau des années, offrent-elles quelque allègement à la tristesse de son célibat? Il semble bien qu'il en soit ainsi,—ou, du moins, qu'il tienne désormais à la prévoyance des éducateurs et à l'équité sociale que la condition de célibataire soit tolérable—sinon enviable—pour les femmes. Souhaitons, hâtons cette réforme! Car les conditions de la vie augmenteront, de plus en plus, les chances qu'une

fille a de ne se point marier. C'est déplorable, tout le monde en convient, le rôle le plus naturel et le plus heureux d'une fille étant de se marier, d'avoir des enfants et de les élever. Mais les faits sont inexorables.

En premier lieu, il naît plus de femmes que d'hommes. Secondement, la mort frappe plus vite les hommes que les femmes, — résultat d'une jeunesse moins régulière et aussi des excès de travail des hommes; nombre de célibataires mâles, résolus à se marier une fois leur position faite, disparaissent auparavant. Enfin, l'âpreté croissante de la lutte pour la vie, l'effroyable concurrence, donnent de plus en plus à réfléchir à l'homme qui gagne son pain: pourquoi le partager avec des bouches inutiles? Cette lamentable tendance était déjà signalée par Michelet dans son étrange et beau livre sur la Femme. On pense bien qu'elle s'est accentuée depuis.

Je ne connais pas de statistique chiffrant, en ce commencement de vingtième siècle, le taux des femmes célibataires par rapport à la population féminine totale. Mais chacun, par ses propres yeux, s'assurera que ce nombre est important. L'éducation nationale doit donc s'occuper des jeunes filles qui, volontairement ou non, ne se marieront pas; et, comme nul ne saurait prédire laquelle se-mariera, laquelle sera délaissée, il faut que la jeune fille contemporaine prévoie le célibat, comme elle prévoit le mariage. Il faut, surtout, que les délaissées du mariage ne se considèrent pas comme d'irrémissibles déshéritées, qu'elles prennent leur part de l'espérance et de la joie universelles.

×

D'abord, l'éducation doit faire œuvre d'avertissement et de préparation: on a l'obligation formelle, quand on est chargé d'élever des jeunes filles, de les armer pour le célibat. Il faut leur dire:

—Mes enfants, rêvez le bon jeune mari, les jolis enfants, le foyer prospère: c'est légitime. Tâchez d'être des demoiselles à marier tellement accomplies que vous laisser pour compte témoigne d'un invraisemblable aveuglement. Mais concevez, parallèlement, un autre avenir que le mariage, pour le cas où l'on vous délaissierait tout de même. Surtout, n'allez pas vous fourrer dans l'esprit que votre vie sera manquée si vous n'avez pas trou-

vé d'époux. Il y a quelque chose que le célibat n'atteindra pas, ne diminuera pas, n'abolira pas : c'est votre propre personnalité, ou, plus simplement, ce que votre cœur, votre esprit, vos facultés physiques même, le tout développé avec soin, vous offrent de chances de jouir honnêtement de la vie. Le célibat n'est, en somme, qu'un malheur négatif,—le manque d'un surcroît. Gardez-vous de jouer toute votre destinée sur un événement *qui ne dépend pas de vous*. Avant d'être une épouse, avant d'être une jeune fille à marier, vous êtes *une personne*; le perfectionnement de cette personne dépend de vous seule.

Il serait bien désirable qu'on dit ces vérités aux jeunes filles des pensionnats, non pas incidemment, mais tous les jours, par système. Et, après les avoir bien fait entrer dans leurs têtes intelligentes, il ne resterait plus qu'à armer concurremment les néophytes, et pour le mariage, et pour le célibat.

Les deux préparations, heureusement, n'exigent pas des efforts contradictoires. Ou, plutôt, ils ne sont contradictoires que si l'on conçoit le mariage comme la disparition de la personne féminine dans la personne du mari. Préparer un être humain au rôle de doublure, c'est, évidemment, l'exposer à tous les embarras, si cette doublure ne trouve pas d'étoffe où se coudre. Mais telles soies de luxe, brillantes et solides, sont, à volonté, étoffes ou doublures. Croyez qu'une jeune fille, élevée pour se suffire à elle-même, pratiquement et moralement, sera une excellente épouse, même du style le plus ancien, lorsque l'amour lui dictera sa loi d'abnégation. Ce n'est pas la volonté consciente, maîtresse d'elle-même que le mari le plus absolu doit redouter chez sa femme : c'est, au contraire, l'absence de vouloir, l'inconscience, le *type flasque*, comme dit le président Roosevelt. Ils sont très coupables, les éducateurs qui persistent à façonner des âmes de jeunes filles du type flasque.

On dira :

×

—Tout cela est fort bien ; mais si les jeunes célibataires, ainsi préparés, n'ont pas de rentes, elles risqueront fort de mourir de faim, malgré leurs brillantes qualités.

Il est vrai—hélas!—que les plus beaux efforts d'éducation n'assurent pas encore, à la femme isolée, la certitude absolue de la vie matérielle. Mais ce n'est là qu'une raison plus

impérieuse pour armer la jeune fille, dans le risque imminent du célibat. Quand l'éducateur a rempli ce devoir, il appartient à la société moderne de rendre plus facile, plus fructueux, le travail de la femme isolée. La société nous paraît accomplir ce devoir avec trop de lenteur et trop de mollesse ; mais il serait injuste de nier qu'elle le reconnaît maintenant et, peu à peu, s'y accommode. Lisez les premiers chapitres du livre de Michélet, que je citais tout à l'heure ; réservez même la part des géniales hyperboles familières à l'écrivain, vous serez obligé de convenir que, si beaucoup reste à faire, beaucoup a été fait depuis cinquante ans.

L'avenir de celles qu'on a appelées du nom fâcheux, et dédaigneux de vieilles filles est donc moins sombre que ne fut le passé, pour leurs pareilles de jadis. Plus longtemps leur sera maintenu, désormais, le droit d'être, tout simplement, des « jeunes filles » non mariées. Dans les milieux scolaires, notamment, on peut admirer déjà nombre de charmantes femmes qui n'ont rien perdu de leur grâce à vivre comme les plus laborieux et les meilleurs de leurs collègues masculins. Aucun des ridicules de la vieille fille classique ne les défigure ; ces ridicules venaient d'une attitude fausse, d'une vaine attente, d'une oisiveté maniaque : un célibat franchement accepté, voué au travail, supprime tout cela. Il arrivait un moment où la vieille fille classique était décidément non mariable : personne ne voulait de celle qui, si longtemps, avait souhaité n'importe qui pour époux sans épouser personne. La célibataire résignée et laborieuse n'est plus ridicule en se mariant, fût-ce à l'âge où on les couronne, comme je l'ai dit plus haut. Sa résolution, pour être tardive, reste libre et digne ; elle a prouvé qu'elle pouvait vivre autrement... En sorte que le concours d'une éducation raisonnable et d'un effort social un peu généreux, en faveur des femmes qui travaillent, aboutira—on peut l'espérer—à la disparition de la vieille fille classique.

Personne ne la regrettera,—pas même les curieux de pittoresque, puisque, grâce à Balzac, le type en a été fixé définitivement. Quelques chats maussades, quelques perroquets grincheux y perdront des caresses et des baisers ; mais c'était là de la tendresse précieuse, volée à l'humanité. Elle trouvera un plus digne emploi.





Méditation au milieu des Tombeaux

(Écrit le 30 mars 1711)

LORSQUE je me sens l'âme envahie par de graves pensées, je vais souvent errer seul dans l'abbaye de Westminster. La mélancolie qui plane en ce lieu, l'usage funèbre auquel il sert, ainsi que la solennité du monument et le haut rang des personnages dormant là du sommeil éternel, remplissent mon esprit d'une sorte de tristesse et me suggèrent des réflexions d'un ordre tout particulier qui ne sont, d'ailleurs, point désagréables.

Hier, j'y ai passé tout mon après-midi.

En entrant à l'église, je me suis intéressé au creusement d'une tombe. Dans chaque pelletée, rejetée par le fossoyeur, j'apercevais un fragment d'un os ou d'un crâne mêlé à une fine poussière terreuse, qui, à une époque reculée quelconque, a dû entrer dans la composition d'un corps humain. Sur ce, je me mis à réfléchir à l'innombrable multitude de personnes tassées pêle-mêle, sous les dalles de cette antique cathédrale. Hommes et femmes, amis et ennemis, prêtres et soldats, moines et laïques tombent en poussière l'un auprès de l'autre, confondus dans la même masse hétérogène. La beauté, la force, la jeunesse côtoient la vieillesse, la décrépitude et les hideuses infirmités; tous se retrouvent là, en une promiscuité humiliante pour la vanité humaine.

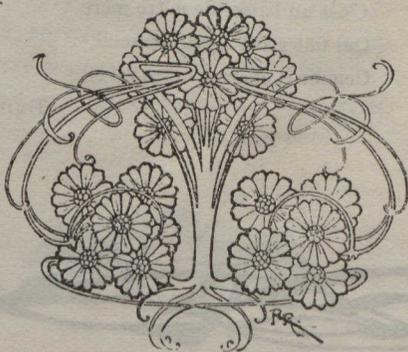
Après avoir jeté d'abord un coup d'œil général sur cet immense charnier de dépouilles mortelles, je me mis en devoir de l'exa-

miner par le détail, en relevant les inscriptions sur plusieurs des monuments qui se dressent dans tous les coins de cette antique basilique.

Sur les murs, sont gravées des épitaphes tellement extravagantes que, s'il était possible au défunt de les lire, il rougirait de tous les éloges exagérés dont ses parents et amis l'ont gratifié. D'autres, au contraire, sont d'un caractère si modeste, qu'elles font l'éloge du défunt en grec ou en hébreu, de sorte que peu de personnes les comprennent.

Lorsque je contemple ces sépultures des grands de la terre, je sens mourir en moi le démon de l'envie; lorsque je lis l'épithèque d'une jolie femme, tout désir déréglé se sent anéanti. Lorsque je lis la douleur de certains parents exprimée sur une pierre tombale, mon cœur se sent ému de compassion; mais lorsque, deux pas plus loin, je trouve la tombe de ces parents eux-mêmes, je me dis qu'il est vraiment bien inutile de se lamenter pour ceux que nous devons suivre de si près. Lorsque j'aperçois des rois couchés près de ceux qui leur ont ravi la couronne; lorsque je vois les beaux esprits, rivaux pendant leur vie, couchés côte à côte, ainsi que les saints hommes dont les controverses et les disputes théologiques bouleversèrent le monde, je réfléchis avec tristesse et étonnement aux petites des cabales, des factions et des débats de l'humanité.

Joseph Addison.





Maman !

(Monologue pour Enfant)

Maman ! Combien ce mot est tendre !
Sitôt qu'il peut se faire entendre,
Quel mot redit l'enfant jaseur ?
" Maman ! Maman ! " mot doux au cœur

Ce mot, nous le disons sans cesse
Dans la joie ou dans la tristesse.
Notre appui, notre talisman,
Notre tout, c'est notre maman

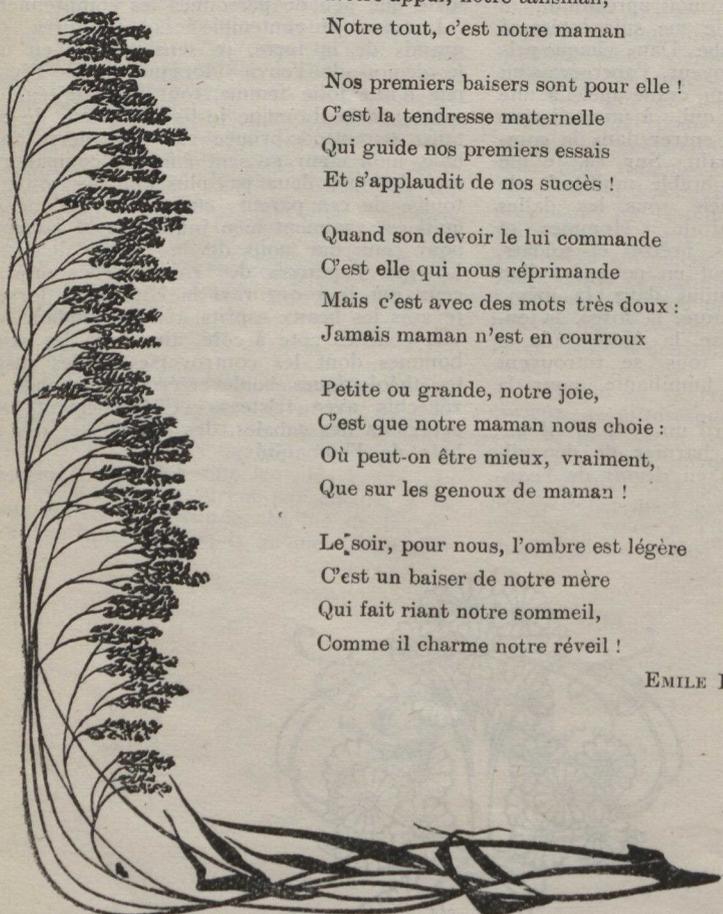
Nos premiers baisers sont pour elle !
C'est la tendresse maternelle
Qui guide nos premiers essais
Et s'applaudit de nos succès !

Quand son devoir le lui commande
C'est elle qui nous réprimande
Mais c'est avec des mots très doux :
Jamais maman n'est en courroux

Petite ou grande, notre joie,
C'est que notre maman nous choie :
Où peut-on être mieux, vraiment,
Que sur les genoux de maman !

Le soir, pour nous, l'ombre est légère
C'est un baiser de notre mère
Qui fait riant notre sommeil,
Comme il charme notre réveil !

EMILE DERNAY.



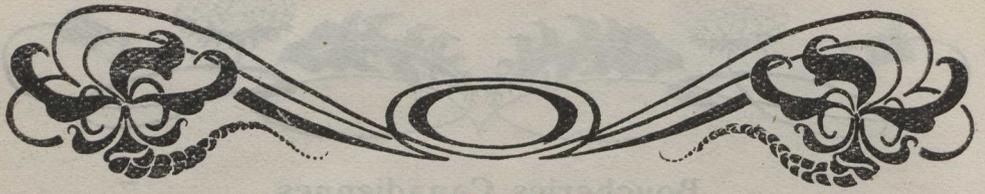


Boucheries Canadiennes

TOUS les ans, à pareille époque, nos campagnards immolent le cochon engraisé durant l'été. Il faut être bien pauvre pour n'avoir pas sa boucherie à faire. Grosse humiliation ! La maison sans saloir bien rempli, à l'entrée de l'hiver, c'est une maison vouée aux tristesses. Elle commence par ne pas connaître la gaité bruyante de la saignée matinale, le trémoussement des faiseuses de boudins et les splendeurs du fricot du soir. Cet usage des boucheries, et du remue-ménage affairé et joyeux qui les caractérise, a été apporté de France par nos premiers ancêtres. Il est bien implanté, car c'est une des rares coutumes des premiers temps qui aient encore de la vogue. Un officier français, M. de Mermet, de passage parmi nous au commencement du siècle dernier, le constatait avec bonheur et, prenant sa bonne plume de poète-amateur, faisait une description fort éloquentte du spectacle. En voici quelques vers :

*La victime s'étend sur le bûcher de paille,
Sur son corps l'eau bouillante est versée à grands seaux ;
Les plus légères mains font glisser les couteaux
Qui du grognon défunt enlèvent la dépouille ;
Et bientôt sont formés la succulente andouille,
Le boudin lisse et gras, le saucisson friand,
Et plusieurs mets exquis savourés du gourmand.
Ainsi le bon pourceau change pour notre usage,
Et ses pieds en gelée, et sa tête en fromage,
On taille, on coupe, on hache, et des hachis poivrés
Sortent les cervelas et les gâteaux marbrés.
L'un remplit les boyaux, l'autre enfle les vessies ;
On partage, on suspend les entrailles farcies ;
Un lard épais et blanc étale ses rayons ;
Ici brille la hure, et plus loin les jambons ;
Et là se met à part la côtelette plate,
Qu'un sel conservateur rendra plus délicate ;
Tous les morceaux enfin, même le plus petit,
Sont rangés avec art et flattent l'appétit.*





Relevons le Gant

(Monologue pour Vieille Fille)

VIEILLE fille!!... Quelle est la première bonne petite amie qui trouva ce mot? La première qui épingla cette étiquette à la coiffe de sainte Catherine?... L'histoire ne le dit pas. Mais le mot a fait une fortune... malhonnête!...

(Avec une pointe de dépit.) A partir de vingt-cinq ans, on est vieille fille!... On peut obtenir un sursis... la trentaine... Mais l'épithète vous guette... vous attend... Vous êtes *jeune fille* (hum! par protection...) pour vos amis... Et vieille fille pour... vos ennemis... (Car la plus douce, la plus blonde en a!...)

(D'un petit air décidé.) Vieille fille... soit! Relevons le gant. Boucles folles, teint velouté... dents de perles... fossettes aux joues, parfois... Elles ont encore tout cela, ces *vieilles villes*... Et la coiffe de sainte Catherine leur va... comme un papillon blanc!...

(Changeant de ton.) Hélas! souvent la coiffe tient bon. Ses cheveux blonds ou bruns deviennent gris... Les roses des joues pâlissent, telles des fleurs de missel... (Plus malicieusement) à moins qu'elles ne se changent en pivoines... Et le dicton vous console à sa manière: "On ne peut pas être et avoir été!..."

Vieilles filles... Plus de sursis, cette fois! Elles ont fait leurs nids d'oiseaux solitaires: brindilles de souvenirs, illusions séchées... léger duvet d'égoïsme, dit-on!... Elles ont bon feu, bons fauteuils... petites rentes et petites manies... Ells aiment les crèmes, les chatteries... Elles excellent à préparer les petits plats doux... et... dame! les époux, jadis, ayant refusé d'y goûter... elles les mangent seules...

On leur reproche leurs angoras, leurs carlins, leurs loulous de Poméranie, leurs perruches!... Plaisanteries éternelles... Mais les bêtes sont fidèle compagnie... Amis sûrs, toujours discrets... Bons yeux d'or qui se posent sur vous, reconnaissants, câlins... Et qui donc oserait prétendre

Que les bêtes n'ont point d'esprit?

Ti faut bien être la maman de quelqu'un... ou de quelque chose... Les petites filles ont leurs poupées... Les vieilles, leurs toutous... Pauvres vieilles filles!...

D'autres vivent de rêves, de souvenirs... Je songe à ma grand'tante Eva: soixante-dix... printemps (le cœur ne vieillit pas!) Des boucles grises le long des joues... un teint d'ivoire... L'air frêle et précieuse... Un filet de voix qui chantait encore—tel un cristal félé... tel le vase brisé du poète!—des romances vieilles de cinquante ans!... On souriait sous cape: "Elles sont surannées, ces vieilles filles". Elle meurt... On retrouve, dans un coffret, des pages jaunies... comme des feuilles tombées... Fragments du journal d'un jeune officier mort en Crimée. Tout le monde écrivait son *journal*, autrefois... Là, il est question d'elle... de sa jeunesse... de ses boucles—qui étaient blondes, de sa voix, qui était fraîche... de ses romances—qui n'étaient point démodées... Amour naissant, encore indécis... Ces pages lui étaient revenues... Un prologue, une aube, un bourgeon: tout le roman de sa vie!... Elles ont dormi cinquante ans dans ce coffret, embaumées d'iris et de verveine...

Elles font du souvenir un parfum... ces vieilles filles!... S'il en est d'amères, de jalouses, à la langue aiguë... méfiez-vous... et... plaignez-les... Leur cœur fut blessé, mal guéri... mal soigné, peut-être... D'ailleurs, elles sont si rares, ces vieilles filles!...

Que de prix Montyon en blanc!... Telle a été la maman de ses frères et sœurs... Telle, la maman de tout le monde... Salut à la sous-maîtresse... à sa robe noire, à ses cheveux trop lisses!... Elever les enfants des autres, c'est leur rôle...

Elles ont tant de patience, ces vieilles filles! Pour certaines, c'est trop peu... Voyez Mlle Louise... l'humble professeur: Vêtu de noir, sans coquetterie... tranchons le mot: démodée! On affirme qu'elle n'a jamais été jolie... On suppose qu'elle n'a jamais été jeune!... Mais elle donne aux pauvres le denier... de la vieille fille.

Un jour, elle adopte une orpheline. Une parente! Non! Une amie? Pas même... Une petite voisine. On se récrie: "C'est une folie!"

"Mais elle (D'un ton simple, presque brusque.) Une enfant toute seule, abandonnée... Je ne pouvais pas faire autrement!"

Pour être sublimes—sans le savoir—il n'est encore que... ces vieilles filles!...

L'âge Heureux



Un partage égal.



côté de la mansarde que j'habitais, une chambre devint vacante. Une jeune institutrice la loua et l'occupa. Brune, de taille moyenne, mais bien prise, des yeux bleus d'une douceur infinie éclairant un visage ovale, rose et velouté,

un nez droit à l'antique, surmonté d'un large front, signe d'intelligence et de volonté, des mains fines et potelées, des pieds mignons : telle était Mlle Louise Berthaud, ma nouvelle voisine. Avec cela, comme pour réhausser sa beauté, une tenue modeste et distinguée, une conduite irrépréhensible, toutes les qualités et tous les charmes réunis pour captiver un cœur jeune et ardent comme le mien. Je subis donc, sans essayer de lui résister, sa troublante influence. Ma pensée s'envola à tire-d'aile dans les régions bleues du rêve et de l'illusion. Nous étions libres tous les deux : pourquoi ne serait-elle pas ma femme ?

Au bout de quelques jours de réflexion, me sentant de plus en plus épris, je résolus d'établir des rapports de bon voisinage entre nous.

Lorsqu'elle sortit je fis en sorte de me trouver sur son passage pour la saluer. J'osai même une fois, lorsqu'elle toussait, m'informer de l'état de sa santé. Elle me remercia en souriant, de l'intérêt que j'avais la bonté de lui témoigner. Cette réponse de simple politesse me parut de bon augure et remplit mon cœur d'espérance.

M'aime-t-elle ? ne m'aime-t-elle pas ? me demandai-je avec anxiété ; je ne suis qu'un ouvrier. Or, pour une aussi jolie demoi-

selle, un ouvrier fait peut-être un mari bien grossier.

Le doute me torturait.

Ne pouvant plus vivre dans cette incertitude, je voulus connaître mon sort.

Un beau soir, après des hésitations, je frappai à la porte de ma voisine. Une allumette dont j'aurais été censé avoir besoin devait être le prétexte de ma démarche.

Mlle Berthaud vint m'ouvrir immédiatement et, sans paraître surprise de mon audace, ma demanda l'objet de ma visite. Elle tenait une lampe à la main, son visage était en pleine lumière. Je fus ébloui comme si un ange m'était apparu dans un céleste raisonnement. Hypnotisé, je perds la tête, j'oublie la petite ruse que j'avais imaginée, et je lui répond naïvement, mais bien sincèrement :

— L'objet de ma visite ? c'est .. c'est vous !

A cette déclaration aussi franche que maladroite, l'objet de ma visite éclate de rire, et sans en écouter davantage, me ferme la porte au nez.

Ce n'était pas encourageant.

Cette nuit-là, je ne dormis pas ; je la passai à chercher un moyen de réparer mon impair. Je n'en trouvai qu'un : lui écrire ; mais, hélas ! vu mon ignorance c'était le seul que je ne pouvais employer. Je ne savais ni lire ni écrire. Certes, il me restait la ressource d'aller trouver un écrivain, mais il me sembla que ce serait profaner mon amour que de le livrer à un inconnu. Il vaudrait mille fois mieux d'apprendre à écrire. Apprendre oui ; mais, en été, les cours du soir sont fermés. Tiens, une idée ! Mlle Louise est institutrice, si je la priais de me donner des leçons ?... ce serait le parti le plus raisonna-

ble, mais aussi le plus dangereux. Que penserait-elle de moi en apprenant mon manque absolu d'instruction ? ne me jugerait-elle pas alors bien au dessous d'elle ? ne méprisera-t-elle pas ? Cette pensée me jeta dans une cruelle perplexité qui dégénéra bientôt en un profond découragement. Oh ! comme je regrettai le temps perdu à faire l'école buissonnière ! Je me rappelai les vers de la chanson :

Mais bah ! Je fuyais l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend.

Comme je me reprochai ma paresse ! comme je me compris alors la nécessité de l'instruction !

Tous les enfants de "chez nous" ont été à l'école, moi aussi, mais comme j'étais un petit vaurien qui préférait le jeu à l'instruction, courant les rues au lieu d'aller en classe, j'atteignis l'âge de douze ans sans avoir rien appris.

Ni les bons conseils de mon père ni les larmes de ma mère, encore moins les exhor-

tations bienveillantes du maître ne purent dompter ma mauvaise volonté. Les punitions, les corrections même n'eurent pas plus de succès.

Après ma première communion, que je fis, grâce aux supplications de ma mère auprès du curé, mon père me mit en apprentissage chez un menuisier, renommé pour sa sévérité, auquel il me recommanda d'une façon particulière. Là, plus de losirs, plus de jeu. Du travail, sinon, des taloches !

Ce système énergique d'éducation reforma mon caractère. Je devins un habile ouvrier, mais j'avais toujours une profonde aversion pour les livres et les porte-plume. Les quolibets des camarades d'atelier, les observations du patron ne me faisaient aucun effet. Plus on me plaisantait, plus je m'obstinais dans mon dédain de l'instruction.

* * *

Le dimanche suivant, ayant mis ma plus belle toilette, je pris mon courage à deux mains et me présentai de nouveau chez Mlle Berthaud. Ma gentille voisine rougit en m'apercevant ; je crois me rappeler que j'en fis autant : l'amour produisant dans nos cœurs le même effet physiologique.

Elle se remit rapidement de son trouble passager et, cette fois, sans m'interroger, m'introduisit, avec une grâce ingénue, dans sa petite chambrette. Un simple lit de fer une table, deux chaises, un petit bureau, un ou deux beaux meubles, (souvenirs d'une famille jadis à l'aise, peut-être), un casier garni de livres, et, aux murs, une petite peinture, sauvée aussi du naufrage familial, un vieux christ d'ivoire, quelques portraits de famille, en composaient le mobilier. Ce modeste intérieur, tout reluisant de propreté, avait un air si coquet que j'éprouvai en entrant une vive sensation de plaisir.

Mlle Berthaud n'était pas, comme je le craignais, une jolie pédante, dédaignant ou négligeant par vanité les soins vulgaires du ménage. Au contraire, c'était une jeune fille dont l'enseignement avait développé les brillantes facultés sans nuire aux utiles vertus de son sexe.

— Mademoiselle, fis-je en balbutiant, je dois d'abord m'excuser de la façon.... peu convenable dont j'.... je....

Elle eut pitié de mon embarras, et m'interrompant de sa voix claire et douce :

— J'ai tout oublié, dit-elle, n'en parlons plus.

Cette bonté m'émut et m'enhardit.



... De taille moyenne, mais bien prise...

—J'ai, mademoiselle, un grand service à vous demander.

—Lequel, monsieur ?

J'avais longtemps auparavant prévu cette question, mais lorsqu'il fallut répondre je me sentis défaillir de honte.

Pourtant, l'âme angoissée, la gorge serrée, j'articulai péniblement cet effroyable aveu :

—Je ne sais ni lire ni écrire.

—Vous plaisantez ! s'écria-t-elle étonnée ; à votre âge !

—Non, murmurai-je en baissant la tête.

—Pauvre garçon ! soupira-t-elle en me faisant signe de m'asseoir auprès d'elle.

Jamais confession ne fut plus humiliante, mais aussi jamais confesseur ne fut plus indulgent. Lorsque j'eus fini, ma voisine resta un moment silencieuse, puis gravement :

—Voulez-vous sérieusement vous instruire ?

—Oui, mademoiselle, nulle fatigue ne m'arrêtera. D'abord, j'ai une lettre à écrire.

—Si ce n'est que cela, je suis à votre disposition, je serai votre secrétaire.

—Merci, mademoiselle, merci du fond du cœur, mais j'ai le regret de ne pouvoir accepter votre offre, qui me touche beaucoup, croyez-le bien ; je dois, pour des raisons particulières, écrire cette lettre moi-même.

C'est un secret, alors je n'insiste pas, ré-

pliqua-t-elle avec un fin sourire. A demain la première leçon.

Je fus exact au rendez-vous, comme bien vous le pensez ; et, l'amour aidant, je fis des progrès rapides sous sa bienveillante direction. Ah ! certes, ce ne fut pas sans suer à grosses gouttes ; ma mémoire rebelle s'obstinait à ne pas retenir le nom des lettres ou le son des syllables ; mes gros doigts ne tenaient jamais bien le porte-plume ; souvent, l'alphabet et les modèles d'écriture dansaient une sarabande infernale dans ma pauvre cervelle. Vingt fois, je fus sur le point de tout abandonner, mais un regard jeté à la dérobée sur mon aimable professeur me rendait tout mon courage.

Entre temps, Mlle Louise m'apprit qu'elle était orpheline et que ses brevets constituaient tout son avoir.

Enfin, je sus lire et écrire. Inutile de dire que, plusieurs fois, j'avais eu la tentation de déclarer à ma gracieuse institutrice toute la tendresse de mes sentiments, mais toujours ma grande timidité, augmentée encore par le souvenir de mon inqualifiable bêtise, et surtout la respectueuse estime que Mlle Berthaud m'inspirait avaient arrêté les paroles sur mes lèvres et réfréné mon amoureuse témérité.

Aussi, ce soir là, je m'enfermai dans ma chambre, j'écrivis sur une belle feuille de papier gaufré, fleurie d'un bouquet de roses, après plusieurs essais infructueux, cette lettre éloquente dans sa simplicité :

Mademoiselle,

Je vous aime. Voulez vous être ma femme ?

Et je signai avec orgueil :

CYPRIEN MALLET.

Le lendemain, je jetai ma missive à la poste.

A mon retour, la concierge m'en remit une autre. Elle ne contenait qu'un mot et une signature :

Oui.

LOUISE BERTHAUD.

Notre mariage eut lieu un mois après.

En sortant de l'église, ma femme me dit tout bas, en fixant sur les miens ses beaux yeux limpides, dans lesquels je pouvais lire sa tendresse et son bonheur :

— Bénie soit l'instruction qui m'a donné un époux si cher à mon cœur !

Je lui répondis avec enthousiasme :

— Béni soit plutôt l'amour qui m'a converti au progrès !



... Elle eut pitié de mon embarras...

Tristesses de Novembre



Les seuls survivants de la famille.



Le Bonheur qui Passe

(Adaptation) Par LEA KEBEK

DÉTROIT, où se conserve encore tant de l'empreinte française laissée par ses fondateurs, est traversé par l'avenue Jefferson, tour à tour usinière, commerciale et bourgeoise, pour aboutir à l'est, dans le voisinage de Belle-Ile, en bosquets et en parterres fleuris d'où émergent des villas exquises, des chalets de belle ordonnance, même quelques "châteaux" de style un peu prétentieux, mais que le cadre, si prestigieux, fait vite oublier. Sur la terrasse d'une de ces villas, Marguerite lisait sans grande ferveur. Puis, elle eut un geste las, ferma le magazine et son regard plongea dans l'horizon clair que rien ne barre dans ce pays uni, aux rivières sans escarpements.

Elle continua son rêve, car ses yeux seuls, jusqu'ici, avaient parcouru les lignes du livre. Comment pouvait-il en être autrement? Voi-

là trois mois qu'elle n'avait plus reçu de nouvelles et les dernières avaient été si mauvaises!

C'était un drame très simple, très banal, très angoissant aussi, qui se passait au fond de son être; celui qui depuis si longtemps n'avait plus donné signe de vie, était un lieutenant des *Michigan Riders*, parti voici près d'un an pour les Philippines. Elle l'avait vu ici pour la première fois à cette même place, à cette même époque. Elle l'admira tout de suite. Il lui plut que ce héros fut élégant, que ce massacreur de nègres fût doux, que cet homme de guerre s'oubliât en sa compagnie à converser futillement. Sous l'écorce rude du soldat, elle découvrit des sentiments d'une extrême délicatesse, des subtilités que nulle autre n'avait comprises... elle l'aima.

Elle l'aima surtout quand il lui prit la main dans le sentier des érables où ils s'étaient égarés. Ils demeurèrent silencieux, mais elle

se sentit pénétrée d'une ivresse inconnue, elle comprit que toute parole serait inutile et qu'un serment solennel et muet venait d'être échangé entre eux. C'était la fin d'une lourde journée d'août, les oiseaux babillaient dans les bosquets, le soleil violaçait les collines, le bonheur rayonnait dans la nature et dans son cœur!

Il demeura dans la villa jusqu'à l'automne. Ce furent des semaines brèves, la vie mi-citadine, mi-campagnarde comportait de nombreux plaisirs. Un jour vint où il annonça son départ. Ses amis et ses chefs lui avaient conseillé de faire une nouvelle campagne, afin de revenir capitaine; après, il attendrait patiemment ses autres grades, au pays, dans quelque ville de garnison, au sein du foyer qu'il se serait créé. Il avait répété tout cela à Marguerite et elle l'avait approuvé tristement. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient rien communiqué de

leurs projets, ils gardaient tous deux le secret de leur amour

et de leur promesse muette.

Il lui fit ses adieux un soir d'octobre, sous un ciel gris, et ce fut la première fois qu'il lui parla avec sa vraie voix, celle qu'il n'avait jamais entendue.

—Marguerite, dit-il, vous savez que je vous aime.

Elle ressentit une grande douceur en écoutant ces mots qui ne lui apprenaient rien. Elle répondit :

—Oui, Lucien.

—Et que je ne vous oublierai jamais.

—Oui, Lucien.

Marguerite eut un moment l'intuition qu'elle avait tort de le laisser partir, qu'ils n'avaient qu'à s'épouser puisqu'ils s'aimaient, et qu'il ne fallait pas remettre le bonheur au lendemain. Elle savait bien qu'il lui aurait fait joyeusement le sacrifice de son avancement rapide; que lui importait, après tout, qu'il fût plus tôt capitaine et décoré, pourvu qu'elle l'aimât?

—Dans un an je serai de retour, poursuivit-il, je vous retrouverai ici.

—Oui, Lucien.

Elle avait murmuré cette dernière réponse d'une voix éteinte, la gorge contractée, retenant les larmes brûlantes qui lui venaient aux yeux, la voiture avait glissé le long de la grande allée; alors, elle avait parcouru solitaire le sentier des érables et elle avait pleuré... longtemps.

×

Lucien écrivait à sa sœur, Marguerite lisait les lettres. Elle le suivit ainsi d'étape en

étape. Ces lettres la rendaient joyeuse, elle les attendait impatiemment; un jour, l'enveloppe jaunie, fatiguée par un trajet long et difficile, cette enveloppe qu'elle reconnaissait entre toutes d'un seul coup d'œil, ne portait pas l'écriture de Lucien. Un sergent écrivait brièvement en phrases embarrassées que son lieutenant avait «les fièvres». Il ne donnait pas d'autre explication. Ce furent plusieurs semaines d'angoisse; enfin, une lettre, signée d'un major ami de Lucien, apprenait à la famille que celui-ci était maintenant à l'hôpital, hors de danger, mais atteint d'anémie «du pays».

Marguerite, heureuse de le savoir vivant, s'était empressé de consulter le médecin sur la maladie de Lucien. Le docteur lui avait donné de longues explications techniques, on eût dit qu'il employait à dessein des termes qu'elle ne pouvait comprendre. Elle s'était

fait affirmer cependant que ce mal n'était jamais mortel, et avait

exigé la traduction de certains mots scientifiques. En

somme, cette anémie se manifestait par des vertiges, des palpitations, la perte de la mémoire et un sentiment plus ou moins intense d'anéantissement.

—En guérit-on, docteur?

Le vieux médecin, voyant son angoisse, avait hésité un instant, et c'est comme en s'excusant de lui faire de la peine, qu'il avait répondu :

—Rarement!

—N'importe, il guérira, s'était dit Marguerite, parce que je le soignerai.

Depuis lors, on n'avait plus eu de

nouvelles; le printemps survenant, la vue du décor où son amour était né, avait causé à la jeune fille une sorte de joie douloureuse. Elle venait chaque jour rêver un livre à la main, étendue dans son rocking-chair; aujourd'hui comme d'habitude, elle s'était abandonnée à sa mélancolie et son regard s'était perdu dans l'horizon clair. C'était une matinée pleine de soleil et de bruit d'insectes, comme celles où pour la première fois elle l'avait vu. Les érables avaient ce même feuillage d'un vert gai quand il lui était apparu dans son costume d'officier. Il lui semblait le voir au détour de l'allée principale, elle l'avait reconnu sans le connaître, elle évoquait sa fine moustache noire, ses yeux bleus, le veston cambré à la taille et le pantalon pincé à la cheville. Il souriait d'un sourire dont elle avait conservé l'expression tout au fond d'elle-même, et, s'étant avancé très cérémonieusement, mais avec beaucoup d'aisance, il l'avait saluée.

X

Aujourd'hui, s'il revenait, il l'appellerait Marguerite.

Tout à coup elle tressaillit, un cri de joie s'étrangla dans sa gorge.

Là, au détour de l'allée, à l'endroit précis où voici un an il lui était apparu, elle venait de l'apercevoir, sanglé dans un costume plus beau, la poitrine ornée d'une médaille.

Pourquoi n'avait-il pas prévenu ?

Elle se leva chancelante, les paupières humides, souffrant d'un débordement de joie, et courut à sa rencontre. Quand elle fut à quelques pas de lui, elle plongea son regard dans le sien pour y chercher toute la profondeur de son amour. Alors les yeux de Lucien n'eurent pas d'expression, ils la considérèrent avec une sorte d'étonnement et d'inquiétude; l'officier s'inclina cérémonieusement.

— Bonjour, mademoiselle ! dit-il.

Elle demeura un instant figée, ne comprenant pas, elle voulut parler, les mots s'arrêtèrent dans sa gorge, soudain, les paroles embarrassées du docteur lui revinrent à l'esprit. Lucien avait perdu la mémoire au point d'en oublier le nom de celle à qui il avait fait le serment de son amour, elle poussa un cri :

— Lucien ! Lucien !

Vous ne me reconnaissez pas ! Marguerite ! je suis Marguerite !

L'officier resta un moment interloqué et parut acquiescer par complaisance.

— Ah ! oui, Marguerite ! Je me souviens fort bien, maintenant, je vous prie de m'ex-

cuser, mademoiselle, mais depuis mon dernier voyage, j'ai quelque peu perdu la mémoire. J'avais oublié que ma sœur demeurait ici cet été, c'est un camarade qui me l'a rappelé à temps, au moment où je prenais le train pour Grand Rapids.

Quand il fut entré dans la villa, il reconnut sa sœur, mais son beau-frère fut obligé de se présenter à lui comme s'il le voyait pour la première fois. Et Marguerite sentait son cœur se glacer devant l'image de celui qu'elle aimait, devant ce visage chéri, ce corps souple et cambré. Elle tremblait pourtant en écoutant cette même voix chaude qui la pénétrait jusqu'à l'âme comme autrefois. Ainsi, cet homme qui avait tous les traits de Lucien, n'était plus Lucien, et le serment solennel qu'il lui avait fait et qu'elle conservait au plus profond de son souvenir, avait été ané-

anti avec le souvenir même. Ainsi, à cause d'un mal physique, cette chose immatérielle et merveilleuse qu'était l'amour de Lucien pour Marguerite avait disparu. Non, elle ne pouvait admettre cette monstruosité, elle parlerait à Lucien, et s'il ne pouvait se souvenir, du moins, il la retrouverait telle que la veille, et il l'aimerait à nouveau, alors elle ne le laisserait plus partir et comme elle resterait toujours auprès de lui, il n'aurait plus jamais l'occasion d'oublier.

Le lendemain, elle prit le bras de l'officier et se fit conduire dans le sentier des érables. Quelques instants, ils marchèrent silencieux comme autrefois.

— Lucien, dit Marguerite, vous rappelez-vous ce sentier ?

— Oui, assurément, répondit-il sans conviction.

— Vous souvenez-vous de l'avoir déjà parcouru à mes côtés ?

— Oui.

Il disait cela d'un ton indifférent; elle, émue par le souvenir d'une promenade pareille, croyait entendre encore la voix de jadis, sa longue souffrance endurée pendant les mois d'absence fut pour un instant abolie, elle pensa que Lucien ne l'avait jamais quittée, qu'ils avaient parcouru hier ce sentier pour la première fois...

Une phrase banale la rendit à la réalité.

— Le soir est humide, mademoiselle Marguerite, nous devrions rentrer.

Durant le trajet, elle essaya de lui parler comme auparavant, mais lui répondait par monosyllabes, et Marguerite ne retrouvait plus les sentiments délicats qui l'avaient conquise; dans le ruisseau qu'ils longeaient, ils aperçurent une sauterelle qui se noyait, Lucien trouva comique les efforts désespérés de l'insecte pour s'agripper à une motte de terre; d'un coup de pied cette motte, seule chance de salut, fut détruite par l'officier qui s'éloigna en riant.

Marguerite comprit que celui qu'elle avait aimé n'existait plus. Elle songea que dans chaque existence une heure survient où le bonheur passe à portée de la main, il faut le saisir alors, et ne jamais penser qu'une fois parti, il nous sera possible de le retrouver.

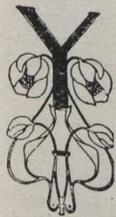
Le soir était limpide, les ciseaux babilaient dans les bosquets, le soleil couchant violait les collines, le bonheur rayonnait dans la nature, le bonheur que Marguerite avait laissé fuir !





Course aux Gendres

Par YVONNE



A-T-TIL un travers plus fertile en incidents comiques et douloureux tour à tour, que celui qui consiste à pratiquer la "course aux gendres". J'ai vu, j'ai contemplé le spectacle plaisant et attristant d'une mère occupée à cramponner des gendres, et stylant deux pauvres créatures sans beauté, dans

l'art de conquérir des époux à la pointe d'une savante coquetterie. C'était risible et navrant, à la façon de ces comédies de haute envergure, dont les saillies provoquent la gaieté, tandis que la situation demeure dramatique et serre le cœur.

La chose se passait dans un de ces vastes hôtels d'été où les amitiés se nouent vite, l'existence étant forcément presque en commun.

J'avais, tout de suite, remarqué l'indiscrétion maladroite de la mère en mal de gendres et de ses deux filles. Elles paraissaient enragées de n'avoir point de relations, et mourir du désir de s'en créer sur-le-champ. Les petites blondinettes, grassouillettes, serrées à étouffer dans leur corset, venaient, avec insistance, fourrer leur nez, que Dieu n'avait pas fait beau, partout où elles entendaient rire ou causer, tâchant de se mêler à la conversation sans qu'on les en priât, et s'insinuant de force parmi les groupes qui leur paraissaient particulièrement brillants par le nombre ou la qualité d'hommes qui les composaient.

—Voilà de jeunes intrigantes bien mal éle-

vées! fis-je remarquer, au bout de quelques jours de ce manège irritant, à une aimable voisine.

—Plaignez-les plutôt, glissa-t-elle à mi-voix dans mon oreille: ce sont mes voisines de chambre, et, sans le vouloir, j'entends de tristes choses, à l'heure des confidences familiales. Attendez, un instant, qu'elles soient éloignées, je vous conterai le drame—car s'en est un—qui se joue gaiement aux sons de l'orchestre: les enfants tiennent le rôle de victimes et la mère celui de bourreau.

Je fus, sur le champ, prodigieusement intéressée, et, en espérant les révélations promises, j'observai la future belle-maman, dont l'œil perçant et dur mentait à la bouche éternellement empressée et susurrante. Elle échangeait, dans le moment, des propos furtifs avec l'une de ses filles et des épithètes désobligeantes s'échappaient de ces lèvres maternelles et pincées, toujours souriantes, cependant, à la galerie:

—Sotte! Tu ne sais pas faire!

Après ce jugement aussi péremptoire que peu élégant, la jeune fille repartait en chasse l'air plus provocant que jamais, son visage de vingt ans noyé d'une indéfinissable mélancolie, grimaçant un sourire sans grâce, sans jeunesse, parce qu'il était sans joie!

—Ah! les pitoyables créatures! soupira ma voisine, dès qu'elles furent parties. Imaginez-vous que, chaque soir, ce sont d'abominables scènes qui finissent toujours dans les larmes. La mère écume de colère en constatant tous les jours davantage le peu de succès de ses filles.

—C'est de votre faute, crie-t-elle, sans se préoccuper des murs en carton de l'hôtel ; comment voulez-vous qu'avec vos faces de carême des jeunes gens songent à vous ! Vous êtes là, comme des morceaux de bois, incapables même d'engager une conversation. Ce n'est pourtant pas difficile d'aborder Mme X..., qui est bien posée et connaît tout le monde, et de lui dire, avec un sourire gracieux : « Quel joli ouvrage vous brodez là, madame ! » ;—ou bien de prendre, sur vos genoux un des enfants de Mme Z... et de vous écrier, en regardant la maman : « Quel amour de bébé ! » Comme des sottises que vous êtes, vous laissez échapper toutes les occasions de nous lier avec des gens comme il faut et dont les relations pourraient nous être utiles ; vous traînez vos bras ballants dans le jour, vous restez clouées sur vos chaises le soir, pendant que les autres dansent, et vous croyez que c'est agréable pour une mère ! Ah ! mais je commence à en avoir assez ! Je n'entends pas remorquer, toute ma vie, deux vieilles filles qui me rendent ridicule. Je vous ai fait faire six robes neuves à chacune, autant de chapeaux. Tout cela m'a coûté les yeux de la tête. Arrangez-vous comme il vous plaira ; mais je *veux* que, demain soir, vous dansiez : je *veux* que vous fréquentiez les filles de Mme X... ; je *veux* que vous dénchiez des partenaires au croquet. Comprenez-vous, dindes ! Entendez-vous, bêcasses ! Et tâchez d'être aimables, ou vous aurez affaire à moi !

« Ah ! madame, interrompit ma voisine, que cela est pénible de surprendre de pareilles cruautés ! Les pauvres enfants pleuraient un peu plus fort à chaque volonté exprimée par leur folle et enragée maman.

« Une des petites, probablement révoltée, lança, d'une voix exaspérée, ce cri du cœur :

«—Mais, opère toi-même, maman ; tu verras si c'est commode de parler à des gens qui vous tournent le dos.

«—Insolente ! vociféra la mère.

« Et le bruit d'une giflé, de deux gifles, d'une giboulée de gifles, suivies de sanglots affreux, et ponctuées de : « Tiens, voilà pour t'apprendre ! tiens ! tiens ! », me bouleversa. Je n'y pus tenir, je cognai aux murs ; l'électricité s'éteignit subitement, et le silence de la nuit ne fut plus troublé que par le murmure discret et plaintif de quelques mouchoirs. »

Vous pensez que je n'eus garde, ce soir-là, de manquer au bal quotidien, afin de connaître le dénouement d'une histoire qui me jetait dans un abîme d'étonnement. Je vis ap-

paraître bientôt, dans de délicieuses toilettes, les pauvres créatures, suivies de leur mère. Toutes trois souriaient, de ce sourire de danseuse—insupportable, parce qu'il est apprêté ; les jeunes filles me semblèrent touchantes de laideur triste et inquiète ; elles se regardèrent, tandis que l'orchestre attaquait la première valse et que tout un essaim de couples insouciant et gai sillonnait déjà la salle des têtes. Prenant bravement leur courage, elles s'enlacèrent toutes deux, non pas avec la simplicité charmante d'enfants aimant la danse, mais avec des grâces étudiées, destinées à faire valoir les plis onduleux de leurs robes, la souplesse de leurs mouvements. Elles battirent des ailes avec exagération, s'alanguirent en des poses harmonieuses et prouvèrent qu'elles avaient eu recours à une excellente couturière et à un bon maître de danse. Puis, elles se rassirent un peu loin de leur mère, sans doute pour ne pas subir l'aigreur de ses reproches ; puis, très agitées, elles se relevèrent, jetant des regards, mendiant des bouts de paroles, flairant la piste des « relations » imposées par l'auteur de leurs jours, mais, hélas ! toujours sans succès. Leur insistance à s'imposer avait découragé tout le monde.

Les valse succédèrent aux « two-step », les « two-step » aux valse. Les deux sœurs, toujours souriantes malgré leurs visages crispés, bostonèrent la mort dans l'âme. Tout d'un coup, l'une des deux s'arrêta, se planta devant un jeune garçon que son âge rendait sans importance, et, avec une hardiesse provocante, l'énergie du désespoir, et un tremblement dans la voix, que je n'oublierai jamais, elle demanda :

—Monsieur, voulez-vous m'inviter !

—Mademoiselle, je n'osais pas vous le demander ; vous me rendez très heureux.

Vous me croirez si vous voulez, j'eus presque envie de pleurer ; et je plaignis, du fond de mon cœur, ces deux enfants victimes de la vanité et de la sottise de leur mère.

Ce n'est pas avec une amabilité de commande, dictée par l'intérêt, que l'on conquiert des sympathies, et encore moins des amitiés ; ce n'est pas seulement avec des toilettes somptueuses qu'on attire l'amour des jeunes gens et qu'on retient celui des maris. Il faut quelque chose de plus : la sincérité dans l'expression de tous les sentiments qui jaillissent de ces printemps en fleurs, et un cœur vraiment jeune et ingénu. Il me sembla que cette méchante femme avait flétri à plaisir l'âme de ses enfants, et j'eus horreur de sa vilaine action.





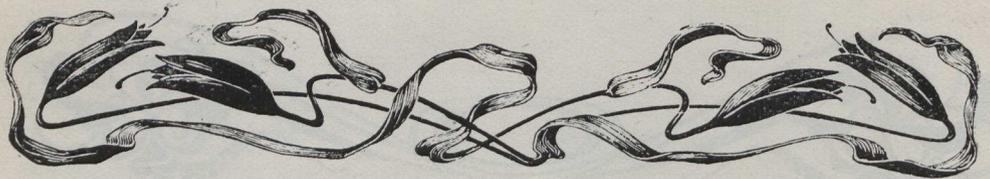
La forêt à l'Automne

MAGIQUE au printemps, majestueuse en été, incomparable à l'automne, il n'est pas de saison où la splendeur de la forêt ne s'exalte avec magnificence. Mais peut-être atteint-elle son paroxysme de beauté à l'heure du déclin, quand elle tire son grand feu d'artifice avec toutes les nuances de ses feuilles passant du rouge au jaune, à l'orangé, au cuivre, à l'or verdâtre, au bronze mordu d'acides, aux mille teintes fulgurantes d'un coucher de soleil vertigineux. Jamais, peut-être, ne se condense-t-elle en une gravité plus haute et plus noble, n'exhale-t-elle plus d'âme qu'à cet instant furtif où l'automne, se glissant, détache les piécettes claires, l'or pâle des bouleaux, décolore insensiblement les fourrés, diapre et roussit les mousses, tache d'ocre les taillis, de fauve les érables et de pourpre les hêtres, égrène les choses roses. Heures profondes, où les sous-bois bleuissent, où le soleil oblique crible de flèches les troncs rugueux des chênes, où les lianes rougissent, où les champignons déploient leurs petits chapeaux chinois et leurs ombrelles plissées. A quiconque vient demander la paix de ses ombrages, un peu de ses forces obscures et de ses énergies, le repos de l'âme ou le coup de fouet à l'esprit surmené, la forêt s'ouvre, hospitalière. Bien des cœurs meurtris ont repris foi dans la vie, à sentir couler en eux le baume de sa fraîcheur, son haleine de géante et le contact de sa chair parfumée. Elle pourrait, mieux encore, être un conseil d'expériences et un guide certain, un directeur d'idées à l'instant trouble que

nous traversons et où le présent ballote, entre deux forces extrêmes, le passé, qui la retient, l'avenir qui l'entraîne. A qui saurait comprendre l'harmonie de sa puissance, les lois fortes et éternelles qui la régissent dans la durée, le développement avec lenteur, dans l'espace, président à son renouvellement, saison par saison; à qui peut entendre sa patiente et sereine transformation, je jeu de son organisme multiforme, nuancé, pareil et différent, la forêt ne dirait-elle pas que rien n'est durable qui n'a pris le temps nécessaire à germer, à sortir de terre et à monter vers le ciel? N'opposerait-elle pas aux impatiences, parfois brutales, de ceux qui croient à un avenir de bonheur immédiat l'exemple de sa lente évolution? Et à ceux qui affirment que toute vérité tient au passé, comme aux racines creuses de ces arbres géants déchiquetés par la foudre et vermoulus au dedans, ne montrerait-elle pas l'orgueil de ses jeunes plants et l'espoir de ses jeunes futaies?

Ne conseillerait-elle pas le calme réfléchi, l'expérience du temps qui donne vigueur et résistance aux arbres, aux êtres, aux institutions? Et aux hommes passionnés, versatiles, impulsifs, ne verserait-elle pas son calme fécond, sa méditation auguste? N'enseignerait-elle pas que tout ce qui vit évolue, se transforme, s'améliore, et que nulle semence ne se perd et que nul effort n'est inutile, et que chaque tige humaine doit tendre à donner sa feuille ou son fruit, et que même le bois mort et les feuilles desséchées servent, en faisant l'humus d'où sortiront de nouveaux arbres?





Un Incident Malheureux



ANDIS qu'il m'essayaît une redingote garantie drap laine et soie, M. Coupamort, mon tailleur, déclara sur un ton de grande indignation :

—Ah! monsieur, nous vivons à une bien triste époque!

—En effet, la politique... hasardai-je.

—Peuh! la ploitique est... la politique. Mais comme le disait, dans un de ses substantiels articles, mon client, le rédacteur du *Machin*, ce siècle est le siècle de la sophistication.

—Cela signifie?

—Parbleu! cela signifie que tout est falsifié, ici-bas.

Il ajouta, sur un ton navrant :

—Tout! Tout! Tout!!

×

Je me retournai un peu inquiet, m'attendait à voir se frôler, sur le drap neuf de ma redingote, un chien répondant au nom de Toutou.



...je vous fliche mon billet que ça changerait!... Oh! oui, ça changerait.

Oui, monsieur, je dis : tout... tout tout est falsifié, et les journaux ont bien raison de se liguer contre les falsificateurs afin d'arrêter dans son essor leur délicate industrie. J'estime même que la campagne de presse est encore trop tiède. Quant au gouvernement, il fait preuve d'une mansuétude...

—J'interrompis timidement :

—Seriez-vous un de ces révolutionnaires farouches

qui rêvent le bouleversement universel?

—Ah! monsieur, si j'étais le maître... oui, le maître pendant huit jours seulement, je vous prie de croire que ça changerait... oh! oui, ça changerait.

—Alors, d'après vous, les falsificateurs sont d'une ingéniosité à nulle autre pareille et il n'est point de matière, comestible ou autre qui échappe à leurs attouchements, si j'ose m'exprimer ainsi!

—Non, monsieur, il n'en est point. Prenons, s'il vous plaît, les liquides : le vin est fait avec de la poussière et de l'eau sucrée; le lait n'est qu'une dissolution d'amidon; on falsifie même le populaire coco.

—On ne ferait pas mal de falsifier aussi l'eau de l'aqueduc, ça la rendrait peut-être potable.

M. Coupamort me considéra avec sévérité.

—Je vous en prie, monsieur, ne plaisantez pas, la chose est trop grave : elle intéresse non seulement la vitalité de la patrie, mais celle de l'humanité tout entière.

—Bigre!

—Après les liquides, voyons les légumes. Saviez-vous seulement qu'on arrive à falsifier les légumes?

—Mon Dieu, je...



—Et les meubles, monsieur!... savez-vous avec quoi ils sont faits, les meubles en pitchpin?...

—Oui, monsieur, on truque les légumes : l'aristocratique asperge n'est qu'un vulgaire poireau maquillé, le poireau, lui-même, est souvent en celluloid, et ceux qui croient manger de vraies pommes de terre sont de fameux imbéciles. Que vous dirai-je encore? On falsifie les salsifis.

«Oui, on falsifie les salsifis. C'est mon client le ministre de l'agriculture qui me l'a affirmé.

—Pas possible!

—Et les œufs, monsieur... Saviez-vous qu'on fait des œufs artificiels?

—Je l'ignorais totalement et j'avoue que je serais curieux de savoir comment on s'y prend.

—Oh! c'est simple comme tout, m'assurait mon client le poète-lauréat: on fabrique la coque avec de la pâte d'amande qu'on fait durcir au four, le blanc avec de l'albumine, et le jaune avec de l'essence de topinambour. Je vous dis, les falsificateurs sont industriels jusqu'au génie, et s'ils avaient tourné leur esprit pratique vers le bien, ils auraient découvert des sérums encore plus généreux que ceux de mon client, M. le docteur Ixe, professeur à l'Université.

—Comme vous avez une belle clientèle! Ce qu'il y a de plus puissant, de plus instruit de plus...

—Rien d'étonnant à cela; je suis le seul tailleur d'ici qui ne vend pas de la marchandise falsifiée. Mes confrères, peu scrupuleux, vous livreront en toute quiétude des pardessus d'hiver en melton fabriqués avec des rognures de toiles à matelas, et des redingotes

garanties pur drap et soie et de la pelure d'oignon.

—Et le client ne s'en aperçoit pas?

—Le client est une poire... c'est l'éternelle poire.

—Ah! permettez...

×

Dans le mouvement de recul que je tentai pour protester, le collet de ma redingote

neuve, non falsifiée!!! où s'accrochaient les doigts de M. Coupamort, se déchira de bout en bout.

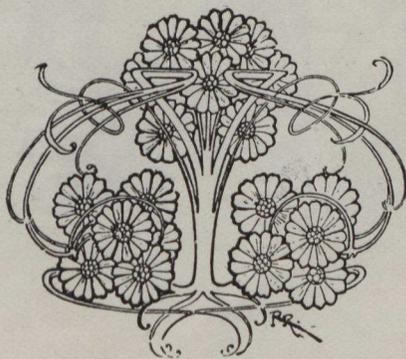
Brandissant, inconscient, le morceau d'étoffe, et sans prendre garde à ma stupeur, M. Coupamort répétait convaincu:

—Et les meubles, monsieur... les meubles en noyer, savez-vous avec quoi?... Tenez, je vais vous le faire voir.

Il s'éloigna un instant. J'en profitai pour prendre la porte. Je cours encore.



... J'en profitai pour prendre la porte.





— Quel est ton programme pour l'hiver, Gusse ?
— Comme d'ordinaire : je vas aller à Mârial, je vas emprêter eunne pelle et je vas loafer pour la Corporation.



MOSAÏQUE

A

OTONS-LE, une fois encore: le culte des morts est un culte national, profondément enraciné dans nos âmes. Il n'est pas de façon dont il ne se manifeste. Pour peu qu'on y prête quelque attention, on le retrouve tous les jours, dans la vie, dans la rue. Nul ne passe devant une porte drapée de

noir ou de blanc sans soulever son chapeau en signe de respect. La foule, volontiers si indisciplinée, se range silencieusement devant les convois funèbres, et les cochers, sans grogner, arrêtent leurs chevaux pour ne pas en troubler l'ordonnance. On ne plaisante pas avec les morts. Au théâtre, par exemple, où la foule garde toute sa sensibilité et revient à ses instincts, on n'a jamais vu rire franchement de la comédie de la mort. Ce respect va jusqu'à nous mettre au cœur des indulgences étonnantes pour ceux qui ont mal vécu. Personne n'oserait avouer qu'il ne pardonne pas à un ennemi mort. L'écrivain Vallès, qui avait trouvé que la haine était le plus beau des développements littéraires, a eu beau écrire un jour ce mot fameux:

La mort n'est pas une excuse.

personne ne l'a écouté ni suivi. La mort, au contraire, est la grande excuse, la grande purificatrice, la grande source du pardon. Il n'y a peut-être personne qui ne salue, sans grimace ni hypocrisie, mais obéissant à un noble et pieux sentiment, le cercueil d'un homme à qui, vivant, il n'eût pas donné la main!

×

Vous ne saviez pas pourquoi votre pouce est si court?... Des savants vous diront que c'est pour qu'il soit plus facilement opposable, sa petitesse étant la raison pour laquelle vos mains sont habiles, pleines de vivacité, de grâce et d'esprit... Le peuple n'y voit pas tant de malice; écoutez ce qu'il dit:

Quand on fait mal ce qu'on doit faire,
On s'en mord les pouces, dit-on;
C'est du péché du premier père
Que dérive ce vieux dicton:
Car le gourmand, avec la pomme,
Se mordit le pouce aussi.
Et, de père en fils, voilà comme
Nous avons ce doigt raccourci.

Toute lettre mérite-t-elle réponse? Telle est la question que pose le grave journal le *Temps*, de Paris; et, par la même occasion, le *Temps* résout le problème négativement. Mais cédon-lui la parole: «Un homme bien élevé ne se dispensera jamais de répondre à ses relations, à ses amis, aux gens qui l'ont obligé ou qui l'invitent. Cela va de soi. La question ne se pose que pour les inconnus qui ont l'impertinence de vous réclamer un quart d'heure de votre vie, comme si vous n'aviez pas assez d'ennuis par ailleurs. Si vous leur répondez, ils devront se réjouir; si vous ne leur répondez pas, ils n'auront rien à dire. Et l'envoi d'un timbre pour réponse ne saurait en aucune façon vous contraindre. Aux prix actuels, c'est vraiment se moquer que de vous envoyer «deux sous» pour un quart d'heure. Il vous faut gagner davantage pour nourrir votre famille. Les gens qui vous envoient le timbre pour réponse couvrent vos frais de poste; mais cela ne leur crée pas un droit, une créance. Car vous n'êtes pas indemnisés du temps perdu. Si vous recevez des timbres pour réponse et si vous n'avez rien à répondre, donnez les sous à un pauvre!...

×

L'Evangile parle quelque part d'une semence qui tomba en terrain pierreux et ne leva pas. Or, le vent, probablement, a apporté, Dieu sait quand, une graine ou un fragment de racine ou une branchette sur le sommet de la tour du palais de justice de Greensburg, Indiana.

Sur ce sol de pierre de chaux cimentée, un arbre a poussé, assez fort pour n'avoir rien à craindre des vents et pour revivre chaque printemps, et assez gros pour être vu de loin. C'est une des curiosités de l'endroit. Les étrangers croient d'abord qu'il s'agit d'un «pavoisement» que l'on n'a pas défait après une fête; puis ils insistent pour aller voir l'arbre de près.



L'Australie possède un arbre curieux dont les racines sont imprégnées d'eau. Pour les extraire, on se sert d'un bâton pointu, car elles ne sont pas enfoncées dans la terre, elles rampent à la surface du sol. On en emporte en voyage des provisions, et quand la sécheresse est extrême, les indigènes se réunissent dans les endroits où ces arbres sont nombreux. L'arbre pousse dans les endroits secs et rocheux, mais ses feuilles sont néanmoins très vertes. Son bois est mou par rapport aux autres arbres du pays qui sont généralement très durs. Ses fleurs sont grandes comme une pièce de cinquante centimes, et sont verdâtres. Le fruit est comme une petite cerise sauvage. Leurs indigènes mangent ces fruits après avoir bu l'eau des racines; le fruit, du reste, a le goût de navet. Ce n'est évidemment pas très savoureux, mais c'est un remède très utile contre la soif.

×

On peut bien parler almanachs, puisque voici la fin de l'année. Il y en eut un superbe aujourd'hui disparu: l'*Almanach des Bergers*. Il ne coûtait qu'un sou, et il était fait pour les gens qui ne savaient pas lire. Tous les saints y étaient représentés par des images. Un homme barbu avec un sceptre voulait dire saint Charlemagne; un homme barbu avec des clefs voulait dire saint Pierre. Mais ce n'est pas tout: en marge, il y avait des oiseaux; cela voulait dire que ce jour-là il fallait se couper les ongles; des oiseaux avec une tresse signifiaient qu'il fallait se couper ou se faire couper les cheveux. Un autre symbole précérait le jour de la saignée; et quatre fois dans l'almanach, au commencement de chaque saison, on trouvait un signe spécial, le signe de la purgation. Pas banal, l'*Almanach des Bergers*, n'est-ce pas?

×



L'Australie est riche en curiosités naturelles. Ses animaux et sa flore offrent quelques originalités très piquantes. C'est ainsi que l'on voit les plus sin-

guliers des arbres sur un des hauts plateaux de ce pays: des arbres bouteilles, les seuls de ce genre en ce monde, c'est sûr. Ils deviennent très gros, très ventrus. Ils sont alors abattus par les indigènes, creusés, armés d'un mat et d'une voile, puis mis en service comme bateaux de pêche ou pour le transport des marchandises. Les plus gros deviennent les vaisseaux de guerre de ces races très belliqueuses. Voilà des gens dont la marine croît presque toute faite sur terre. Ce n'est pas banal.



Cette autruche trotteuse, la seule au monde, s'appelle *Whirlwind* (tourbillon), nom bien mérité, car elle parcourt une demi-mille en une minute et cinq dixièmes de seconde. Ce fut son record établi à Danville, Kentucky. Elle appartient à un citoyen de Hot Spring, qui l'a entrée sur les champs de course de plusieurs expositions de comté et d'Etat. *Whirlwind* a été élevé en Californie et a maintenant quatre ans et demi; elle pèse 300 livres, est belle et bien faite et n'a pas du tout cette stupidité si complète qui est le propre des autruches.

×

Méditez ceci avant d'acheter vos fourrures. Les peaux... de rats qui constituent la loutre d'Hudson, sont assemblées par petites nappes de dix. Le prix minimum de ces petites nappes, en qualité ordinaire, est d'environ \$5, tandis que la véritable loutre de mer, atteignant des dimensions sensiblement les mêmes, se vend en gros, de \$40 à \$50. La peau de lapin, plus laineuse que celle du rat, rend moins bien l'effet de la loutre; ce sont ceux d'Australie qui sont surtout employés à cet usage. Ces peaux se vendent, en gros, depuis \$3.50 la douzaine. On peut ajouter que le lustrage de ces peaux (rats et lapins) est une industrie essentiellement parisienne.

×

Un statisticien anglais vient d'exposer ses recherches relativement à l'influence du mariage sur la longévité humaine. Il résulte de ces précieux travaux que dans la période principale de la vie, il meurt, d'une part, beaucoup plus de célibataires que d'hommes mariés; mais que, d'autre part, il meurt dans le même temps beaucoup moins de filles que de femmes mariées. D'où il ressort, clair comme le jour, que, pour vivre longtemps, il est indispensable que les hommes se marient et que les femmes restent filles. Arangez cela comme vous pourrez.

×

Dans un livre qu'il vient de publier, un ami du grand dramaturge Ibsen, raconte que celui-ci, tout en étant féministe, considérait les femmes comme bien inférieurs aux hommes. —Elles peuvent toutes, disait-il, recoudre un bouton, mais aucune ne sait le faire tenir." Aussi, Ibsen recousait lui-même tous les boutons qui manquaient à ses habits. Le bouton était désormais fixé pour de bon, disait-il. La vérité oblige à dire que Mme Ibsen avait refait, en cachette, par prudence, l'ouvrage de son mari.

Voici une petite application de l'automobilisme qui n'est point banale, on en conviendra. C'est le "patin automobile". Ce "foot-cycle" tend à remplacer le "patin à roulettes" qui est un mode de locomotion difficile, mais qui est pratique en somme, lorsque l'on peut évoluer sur quelque belle surface d'asphalte ou de ciment. L'usage du "foot-cycle" est beaucoup plus difficile encore que celui du patin à roulettes, empressons-nous



de le spécifier. Deux "cliquets" à ressort sont fixés en un prolongement de la plaque sur laquelle on appuie le pied après avoir chaussé cette sorte de "botte automobile"; lorsque le pied s'appuie, ces cliquetis s'engagent dans des saillies d'une chaîne telle que l'on en voit dans les transmissions de mouvement des grandes automobiles. A l'avant de la délicate et résistante machine, en somme, "une machine", se trouve un frein, lequel fonctionne par une simple pression du bout du pied. C'est là plutôt une curiosité mécanique qu'un organe susceptible de se prêter à des applications courantes et usuelles, mais il atteste de beaucoup d'ingéniosité et il mérite d'être signalé à ce titre.

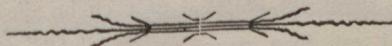
Quelqu'un, retour du Japon, nous raconte que dans les théâtres, l'enthousiasme des spectateurs se traduit d'une façon originale. Ils jettent à l'acteur différentes pièces de leur vêtement—et là n'est pas l'originalité puisque l'Espagne en fait autant—mais ces pièces de vêtement sont rachetées à l'acteur moyennant un prix qui est déterminé à l'avance.

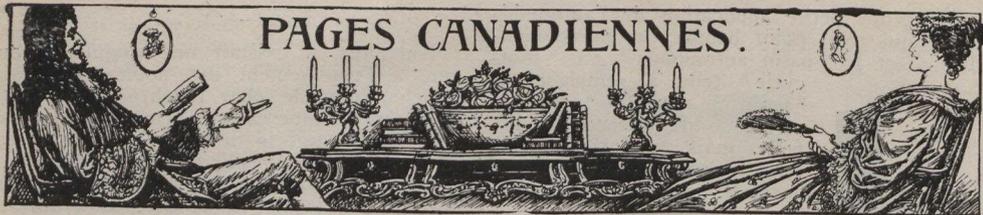
Pourquoi un breuvage composé de café, d'eau et de sucre est-il appelé un mazagram? L'origine de ce mot est intéressante: Les 120 Français qui, sous le commandement du capitaine Leilèvre, défendirent Mazagran contre 12,000 Arabes, avaient de l'eau en abondance, mais l'eau-de-vie vint bientôt à leur manquer, ce qui les obligea à prendre du café noir un peu sucré et étendu d'eau. Une fois délivrés, nos soldats se plaisaient à prendre le café "comme à Mazagran", expression ensuite réduite à "Mazagran", qui se répandit partout.

Autrefois, il existait une singulière coutume, à l'enterrement des nobles. On faisait coucher, dans le char funèbre, au-dessus du mort, un homme casqué, armé de pied en cap, qui représentait le défunt. Dans les comptes de la maison de Polignac, on retrouve cette mention: "Donné 5 sols à Blaise, pour avoir figuré le chevalier mort aux funérailles de Jean, fils d'Armand, vicomte de Polignac."

Jacques Ier, roi d'Angleterre, étant à Salisbury, un bourgeois de cette ville grimpa jusqu'à la pointe du clocher de la cathédrale, y planta le pavillon royal, fit trois gambades en l'honneur du monarque, puis descendit pour présenter une adresse de félicitations au Roi et lui demander une récompense. Le Roi le remercia et le félicita beaucoup pour les risques qu'il avait courus de se casser la... figure, en son honneur. En mettant le comble à sa bonté, il lui offrit, par dessus le marché, une patente, par laquelle lui et ses héritiers avaient le privilège exclusif de grimper sur tous les clochers de la Grande-Bretagne, et d'y faire des galipètes.

A table, on gardait encore, sous Louis XV, son chapeau, son manteau, son épée. Les belles manières exigeaient au seizième siècle que l'on fit glisser sur le sol les reliefs du pain, du fromage, des fruits ou les os; mais il fallait prendre garde à ne blesser personne. Les maladroits seuls agitaient les jambes au risque de précipiter les convives à terre. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, les fourchettes étaient souvent essuyées aux serviettes, mais on évitait de les essuyer à la nappe. On jugeait un peu cavalier de nettoyer une assiette avec les doigts ou de remuer les sauces avec la main. On recommandait en 1675, de ne plus remettre sur le plat ce qu'on avait disposé sur son assiette. Voici ce qu'on enseignait alors aux gens de qualité: "Essuyez toujours votre cuiller après vous en être servi; il y a aujourd'hui des gens assez délicats pour refuser le potage où vous l'auriez mise après l'avoir portée à la bouche."





Anecdotes du Pays



IL EST BON que les anecdotes empreintes d'amour national se conservent parmi nous, qu'elles se fixent dans l'imagination de nos enfants. Elles sont à l'histoire ce que le dessert est au repas. Tout le monde les lit et y prend plaisir. La foule les aime, parce qu'elles viennent d'elles, parce qu'elle a connu, admiré, applaudi les vaillants, les intrépides, les généreux qui y ont attaché leurs noms. Dans son cabinet, l'homme de profession y trouve un agréable passe-temps, et parfois des reminiscences qui lui chatouillent le cœur au bon endroit. Pour être savant, législateur, médecin, notaire, avocat, ingénieur, on ne cesse pas d'être homme et d'être canadien.

Nulla gloire, nul mérite n'est à dédaigner. Souvent les gloires populaires sont de meilleur aloi et mieux frappées que celles des grands hommes politiques, qu'une génération encense et que la suivante oublie...

Ne nous défendons pas d'aimer l'anecdote. Bien dite elle est pleine d'agrément, de charme et souvent elle renferme de salutaires leçons. En ce dernier cas, elle revêt les qualités de la parole, dont l'Évangile même fait usage à propos.

A. N. MONTPETIT.

BOULEVARD ET HONORABLE

SANS le langage populaire canadien, *pire* veut souvent dire *mieux* ou *plus fort*, voici une curieuse anecdote à ce sujet :

L'honorable J. E. Turcotte, ancien président de l'Assemblée Législative de la province de Québec avait fait don d'un terrain à la ville des Trois-Rivières pour une place publique qui fut appelée le *Boulevard Turcotte*.

Un électeur de son comté entendant parler de cela, dit :

—Cré Jos Turcotte ! Il est bien pour avoir toutes les places ! Ils l'ont bien fait *boulevard* ! C'est-y *pire* qu'honorable ?

P. J. O. CHAUVEAU.

J'EN SAIS RIEN

M. JEAN Sérien dit Langlais, grand-oncle de J. A. Langlais, le libraire bien connu de Québec, se rendit un jour au greffe de la Cour Supérieure pour se faire livrer certains documents auxquels il avait droit. S'adressant à M. le Protonotaire, qui était alors M. Perrault, il lui expose brièvement sa requête.

—Votre nom, s'il vous plaît ? fait M. Perrault.

—Jean Sérien, Monsieur.

—Comment, vous n'en savez rien ! Est-ce que je puis vous satisfaire sans savoir comment vous vous nommez ? Dites-moi votre nom.

—Je vous le dis, Monsieur : Jean Sérien.

—Avez-vous fini de vous moquer de moi !

—C'est plutôt vous qui vous moquez de moi !

—Allez au diable ! dit M. Perrault, rouge de colère, en lui tournant le dos.

Alors, M. Jean Sérien fit mine de se retirer, en riant de bon cœur.

Au même instant entra un habitué de la Cour, auquel M. Perrault se mit à conter l'aventure.

—Mais, dit le nouvel arrivé, vous avez eu tort de vous fâcher ; je connais cet homme, qui est un brave citoyen, et fort spirituel encore.

—Spirituel ? Comment, spirituel ? Je voudrais bien voir...

—Allons, cessez de vous monter et reprenez vos sens. Cet homme ne vous a dit que la vérité : il se nomme Jean Sérien dit Langlais.

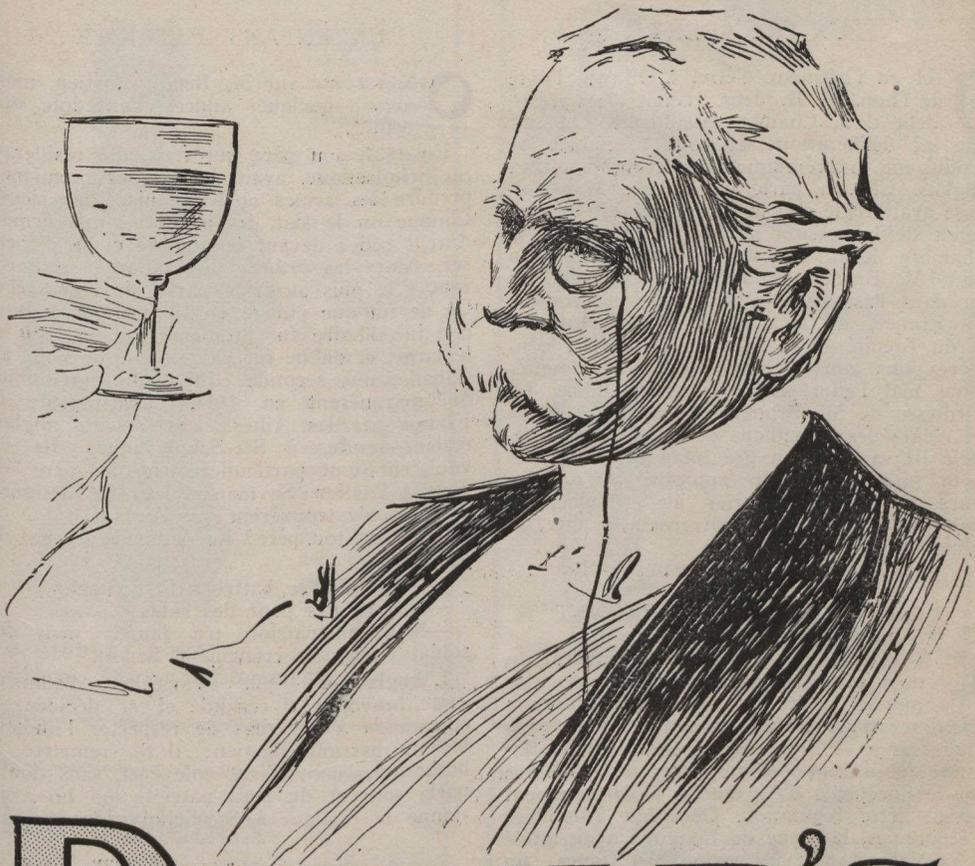
Jugez de la stupéfaction de M. Perrault à cette nouvelle. Il se hâte de courir après l'homme qu'il vient de congédier d'une façon si peu courtoise et s'excuse de sa promptitude en lui disant :

—C'est rien Jean ; oubliez et soyons amis.

Les gens d'esprit trouvent toujours moyen de réparer une bévue.

ANONYME.

LE MEILLEUR AU MONDE



DEWAR'S WHISKY

PAR DECISION ROYALE

Fournisseur de S. M. le Roi Edouard VII et de la
Famille Royale.

EN VENTE PARTOUT — DEMANDEZ-LE,

Car il ne coute pas plus cher que le Whisky commun

UN PRÉCEDENT

J'AI eu l'honneur d'être, à Ottawa, l'hôte de l'hon. M. Brodeur. Il était alors président de la Chambre canadienne. On sait que les délibérations de cette assemblée se produisent indifféremment en français ou en anglais. Chacun parle sa langue. Mais l'usage avait réglé que la prière qui est dite au début de la session par le président de la Chambre devait être débitée en anglais. Un jour, M. Brodeur la récita en français. Ce fut dans l'assemblée entière un long frisson. En France, où la question des langues a perdu l'acuité et la signification qu'elle conserve dans tant d'autres Etats, on se représente mal l'effet de ces manifestations. La hardiesse de M. Brodeur lui a gagné là-bas les cœurs des Canadiens de langue française. Déjà ils savaient un gré infini au gouvernement anglais d'avoir approuvé qu'un des leurs, sir Wilfrid Laurier, ait été placé et maintenu à la tête du gouvernement du Dominion.

HUGUES LE ROUX.

LE CHEVAL DE LA BARONNE

LA baronne de Longueuil, dernière du nom et descendante des fameux Le-moyne, a été le sujet de plusieurs anecdotes typiques. La suivante nous a paru intéressante. A Montréal, le cheval de la Baronne fut durant quelque temps aussi célèbre que le Bucéphale d'Alexandre. Voici comment advint cette réputation. Obéissant à ses idées d'économies, la dame de Longueuil avait attelé à sa voiture aux formes préhistoriques, un vieux cheval d'allures plus que tranquilles, et qui, pendant plus de quinze ans, avait été au service d'un boulanger.

Les gamins d'alors, à seule fin de rire un peu et de faire endiabler la Baronne, ne manquaient jamais en rencontrant l'attelage de le faire arrêter dix ou douze fois dans la même rue. Il leur suffisait pour cela de crier *Bread!* A ce mot magique, l'animal, fidèle à ses anciennes habitudes, s'arrêtait court et ni le fouet ni les *hue!* ne l'eussent fait avancer. Madame la Baronne se trouvait obligée de descendre, et ce n'était qu'une fois remontée que le quadrupède se remettait en marche. A quelques pas plus loin, les enfants — cet âge est sans pitié — criaient de nouveau *Bread!* et la scène se renouvelait au milieu des éclats de rire des passants et des voisins.

A. ACHINTRE.

BEAU TÉMOIGNAGE

SIR Wilfrid Laurier est d'une loyauté absolue, vis-à-vis même de ses adversaires. Ils se plaisent à le proclamer. du reste. Sir John Macdonald, paraît-il, disait un jour à quelqu'un: «Je puis me fier sans crainte à Laurier; il serait incapable, le voulût-il, de manquer à sa parole.»

LOUIS FRÉCHETTE.

UN ENFANT PATRIOTE

ON raconte sur M. Benoit Bastien, mort il y a quelques années, l'anecdote suivante:

En 1837, son père qui était allé résider à Ste-Scholastique, avait été un des premiers à prendre les armes et à organiser les siens. Comme on le sait, les patriotes, mal armés, durent céder devant le nombre et se disperser. Alors les *brûlots* de Colborne se livrèrent à la plus agréable partie de leur tâche. Ce ne fut que pillage et dévastation; la torche incendiaire fut promené sur le long et le large, et on ne fut pas éloigné de voir, au Canada, une seconde édition des ignominies qui marquèrent en 1814, l'invasion de la France par les Alliés. Les soldats anglais étaient rendus à Ste-Scholastique. Ils en voulaient tout particulièrement au père de Benoit Bastien. Sa maison leur fut désignée, mais ils n'y trouvèrent que l'enfant.

—Où est ton père? lui demanda le chef du peloton.

—Il est allé se battre à St-Eustache.

—N'as-tu pas peur des soldats!

—Non, un patriote n'a jamais peur des soldats, répondit crânement Benoit.

L'Anglais ne put s'empêcher d'admirer cette bravoure si candide et si décidée. Il commanda à ses gens de respecter l'immeuble du patriote Bastien; il fit remettre le butin qui venait d'être enlevé et, sans doute, parla souvent du petit patriote qui lui avait donné la réplique à Ste-Scholastique.

PIERRE VOYER.

CAMPBELL!!

L'EX-gouverneur général du Canada, le marquis de Lorne, de la famille des Campbell de la maison d'Argyle, professait une grande admiration pour les types indiens. Pendant son séjour en ce pays il cherchait toutes les occasions de voir des sauvages, et surtout des sauvages pur sang. Un jour qu'il était à Restigouche, je crois, il aperçut un micmac superbe: teint foncé, pommettes des joues saillantes, œil à reflets, front fuyant, cheveux plats, aile-de-corbeau, prestance de chef de tribu.

—Milord, dit quelqu'un de la suite du gouverneur, voilà enfin un sauvage pur sang.

—Je le crois en effet, dit le marquis de Lorne; et sans doute il doit porter quelque nom curieux, comme le Point-du-Jour, le Hibou-Noir, le Poisson-des-Lacs, ou simplement l'Original, l'Aigle, le Renard, le Vison. Je parie pour le Vison.

Puis s'adressant au sauvage:

—Quel est votre nom? dit-il.

Le personnage interpellé hésita un peu, mais le gouverneur ayant répété:—Quel est votre nom? il répondit:

—Campbell.

ERNEST GAGNON.

FOURRURES



Nous avons acheté nos fourrures dans le bon temps avant la hausse, ce qui nous permet de faire bénéficier nos clients de **prix exceptionnellement avantageux.**

Notre choix est grand et varié: Nous avons l'expérience qui vous garantit toute satisfaction au point de vue de la **Qualité**, de la **Coupe** et du **prix.**

Specialites:
Manteaux de Mouton de Perse, Seal Electrique, Pardessus et Manteaux garnis et doublés en Fourrures pour Dames et Messieurs.

Votre visite est sollicitée.

A. GIGUERE & CIE., Experts-Spécialistes en Fourrures. 496, rue St-Catherine Est, Montreal autrefois, 93, Boulevard St-Laurent.

Messieurs!



POUR les tissus dernier genre, de haute qualité, de patrons distingués, de solidité assurée. --- ---



POUR coupe élégante, ajustement parfait, fini chic, ensemble harmonieux. --- ---

Allez chez

J. Cusson

Artiste-Tailleur

149, Amherst

(près Dorchester)



Les Cadeaux ... Préférés

Y A-T-IL un cadeau plus agréable à offrir à une dame ou à une jeune fille qu'**UN BIJOU**? Non pas un bijou banal, mais quelque chose d'original qui captive, qui séduit celle qui le reçoit.

¶ Nous avons des **BIJOUX ARTISTIQUES**, d'un dessin original qui peuvent s'offrir aux personnes les plus raffinées, parce qu'ils sont choisis par des artistes experts.

¶ **NOTRE CATALOGUE** qui vous sera envoyé sur **DEMANDE** vous donnera une faible idée de notre stock auquel s'ajoutent tous les jours des nouveautés :

**Bagues, Colliers, Bracelets,
Broches, Montres, Chaines,
... Breloques, etc.**

Nous vous aiderons de nos conseils et nos prix sont raisonnables.

Notre maison fondée en 1832 est une maison de confiance --- ---

NARCISSE BEAUDRY & FILS

Bijoutiers, Horlogers et Opticiens

287, RUE STE-CATHERINE EST, - MONTREAL

ALLEZ A

'L'IDEAL'

Le salon de mode et confections fashionables ::

¶ Vous y trouverez un accueil empressé. Mlle Bouvier, très experte en matière de costumes, robes, etc., vous fera examiner le plus joli choix de Nouveautés qu'il soit possible de rêver. Vous trouverez dans les modèles de Milles Collet et Bouvier l'élégance unie au bon goût dans les dernières créations de la Mode.

¶ Mesdames et Mesdemoiselles, soyez les bienvenues au

No 464, St-Denis

près de la rue Sherbrooke.

MONTREAL



LES TROIS PENSÉES

AN DES officiers du colonel J. A. Oumet, racontait un trait charmant. Un jour, il faisait avec un camarade une promenade dans les environs de Saint-Albert, T. N. O. En traversant le jardin des Sœurs Grises, il se baissa et cueillit trois pensées. Il les mit à sa boutonnière en disant :

« Elles sont pour ma femme ; elle les recevra par le prochain courrier. »

La Mère Supérieure de la mission avait été témoin de ce pieux larcin. Tout en riant, elle dit au colonel :

« Ce n'est pas bien, ce que vous faites là. Vous donnez le mauvais exemple à vos hommes, en venant piller ainsi celles que vous avez à défendre. »

Le colonel sourit et reprit le chemin du camp. Le lendemain, un officier remettait à la Supérieure une enveloppe cachetée. Sur la carte du colonel se lisait le motif qui lui avait fait cueillir les fleurs. Cette carte était enveloppée dans trois billets de cinquante dollars, — c'est-à-dire cinquante dollars par pensée ; et celui qui s'acquitta de ce message auprès de la pauvre petite mère des orphelins de Saint-Albert n'a pas encore oublié l'émotion que lui a causée le spectacle des larmes de reconnaissance que la Sœur Grise versa en ce moment.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

AU TEMPS JADIS

SANS le temps des églises non chauffées, un vieux curé d'en bas de Québec avait entouré son autel d'une cloison vitrée. Ce compartiment était chauffé.

Le brave homme y avait ménagé une ouverture. A chaque *Dominus vobiscum*, il ouvrait gravement sa fenêtre, chantait magistralement les paroles liturgiques et continuait le saint office, après fermeture hermétique de la fenêtre. Il était vu pleinement du pieux auditoire sans pourtant souffrir de l'incommodité de vingt degrés au-dessous de zéro. Les prônes et sermons devaient être courts à cette époque et l'éloquence de ces bons curés ne devait pas faire dormir les gens debout !

F. L. L. A.

EXCENTRICITÉ

VOICI un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman : *Une de perdue deux de trouvées*, M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulaient et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille.

Où est-il ? Qu'est-il devenu !

Est-il vivant ou mort ?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre ; elle est datée de Rio-Janeiro !

Il avait soudain pris fantaisie à notre romancier d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil !

PLACIDE LÉPINE.

LA POLITESSE D'UN ANCIEN

M. C. S. Cherrier, ancien président du barreau du Bas-Canada, et l'un des avocats les plus fameux de la première moitié du XIX^e siècle était de plus un homme d'une délicatesse de conscience et d'une courtoisie poussées à l'extrême. Toujours le chapeau à la main, il saluait à droite et à gauche, bien souvent sans trop reconnaître les personnes à qui s'adressaient ses politesses.

Lorsqu'il était en société avec les messieurs Dorion, il ne quittait jamais le bureau sans les saluer, ainsi que les clercs. Quelquefois, il revenait sur ses pas, lorsqu'il était déjà assez loin dans la rue, et rentrant dans le bureau, il disait :

— Je vous demande bien pardon, M. Dorion, mais vous ai-je salué avant de partir ?

— Certainement, répondait M. Dorion.

— Ah ! J'en suis bien aise... Je vous salue, M. Dorion... et il repartait.

L. O. DAVID.

